

Minerve paroît avec les Vertus, qu'il conduit dans leur Temple, et les empeche pa
de se corrompre avec les Vices, qu'Hércule tient enchaînées. On voit aussi Deux p
Génies, dont l'un, chatie les Vices, & l'autre, d'un Oeuil moqueur, les regarde avec ind

Tom. . . . . fol. 338.

L'ARISTIPPE MODERNE,

OU

REFLEXIONS

SUR LES MOEURS DU SIECLE.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORE', & Fils.

M. DCC. XXXVIII.

A

M. ROMANI,

MINISTRE DE S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC DE MODENE.

MONSIEUR,

Cet Ecrit s'eſt achevé ſous vos yeux, & lorſque vos occupations

*

vous

vous l'ont permis, vous vous êtes fait un plaisir d'y contribuer en quelque sorte par vos lumiéres & vos conseils. Aujourd'hui que je me dispose à le rendre public, n'est-il pas juste qu'en vous le présentant, je le fasse servir de monument à la sincère amitié dont vous m'avez honoré, comme au souvenir que j'en conserverai toujours?

Je sai fort bien, Monsieur, *que votre modestie n'aime pas le grand jour, & que si je la croyois, votre nom ne paroîtroit point à la tête d'un Livre: mais pourquoi envieroit-elle à mon inclination le plaisir qu'elle sent à se produire au-dehors? D'ailleurs quel inconvénient y a-t-il que ceux qui verront cet Ouvrage, connoissent en même tems un homme beaucoup plus re-*

com-

mmandable par lui-même que par s Titres ou ſes Emplois ? Un omme, qui par ſa candeur & ſa délité, s'eſt montré digne de la nfiance dont ſes Souverains l'ont noré ; un homme, qui par ſon actitude & ſon zèle à exécuter urs volontez, comme à ſoutenir urs intérêts, ne mérite pas moins titre glorieux de bon Serviteur e de bon Sujet ; un homme dont capacité & les lumiéres ſe proiſent ſans vanité & ſans affection ; dont la prudence eſt ſans ſe, l'équité ſans dureté, la proé ſans reproches, la ſageſſe ſans ſanthropie, & la généroſité ſans entation ? Ai-je lieu de craind'être blâmé, pour avoir conbué, autant qu'il a été en mon voir, à faire connoître un mée de cette eſpèce ? d'avoir cru

qu'il m'étoit glorieux d'être l'ami de celui qui l'est de tous les honnêtes gens? d'avoir enfin cherché l'occasion de vous prouver que je suis avec une véritable estime & un attachement sincère,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, D* * *

Ce 6 Mars 1738.

PREFACE.

LORSQU'UNE cauſe eſt bonne, c'eſt perdre le tems que de chercher des recommandations auprès d'un Magiſtrat dont on ne peut ſurprendre l'équité. Si elle eſt mauvaiſe, ne devrions-nous pas rougir d'aller prier ce même Magiſtrat de prononcer un Jugement inique en notre faveur; c'eſt-à-dire, de ſe rendre criminel lui-méme pour nous rendre innocens. Voilà pourtant ce qui arrive tous les jours. Expliquons-nous.

Le Public eſt un Juge incorruptible & infiniment clairvoyant. Il n'y a ni crédit, ni faveur, ni reſpect humain, tel qu'il ſoit, qui puiſſe extorquer ſes ſuffrages, ou impoſer ſilence à ſa critique; un Livre paroît, il eſt auſſi tôt jugé en dernier reſſort : & fort inutilement l'Auteur dans ſa Préface (que l'on n'a peut-être pas lûe,) a cherché des raiſons qui convainquiſſent le Lecteur de l'excellence de ſon Livre. Le Public, qui eſt rarement dupe, a goûté ou rejetté ſon E-

crit, parce qu'en effet il a mérité l'un ou l'autre ſort; & n'a pas été plus touché de ſes raiſons, qu'un Juge intégre & éclairé a coutume de l'être des diſcours ſophiſtiqués d'un Avocat habile, qui défend une mauvaiſe cauſe.

Nous nous embarraſſons très-peu qu'un Peintre parle bien ou mal : ſon tableau nous charme, nous ne lui en demandons pas davantage; mais ſa peinture eſt défectueuſe, c'eſt inutilement qu'il nous prie en termes choiſis de lui faire grace ; les yeux ſourds à ſes priéres, n'entendent que le langage de ſon pinceau.

Que veut-on dire par-là ? Qu'un Livre bon ou mauvais n'a pas beſoin de Préface. Mais pourquoi donc celui-ci en a-t-il, répondra-t-on? Parce que c'eſt la coutume. Elle eſt ſi bien établie, cette coutume, que quelques-uns s'imaginent qu'une Préface eſt eſſentielle à un Livre; fondés apparemment ſur ce que pluſieurs Auteurs n'auroient pas eu de quoi faire ce que le Libraire appelle *un volume raiſonnable*, ſans cet heureux ſecret.

Mais ce ne ſont point ces raiſons frivoles & ridicules, (on me fera bien de la grace de le croire) qui m'ont engagé à faire une Préface. Quoi donc! C'eſt le deſſein que j'ai pris de rendre compte de

ma conduite aux esprits critiques ; & même de la leur justifier. C'est une entreprise immense ! Je le sai ; mais qu'importe ? Ils lisent au moins les Préfaces, ceux-là ; c'est même ordinairement par où ils commencent la censure d'un Livre. Voilà tout ce que je demande. Entrons présentement en matiére ; & sur-tout prenons bien le ton humble de la Préface.

On n'auroit eu garde de rendre cet Ouvrage public, si plusieurs personnes aussi distinguées par leur bon goût que par leur probité, ne l'eussent jugé digne de l'impression. Ceux qui l'ont vu, ne se sont point trouvés contraires dans le jugement qu'ils en ont porté chacun en particulier. Jugement d'autant plus respectable, qu'il est émané de Savans illustres dans la République des Lettres, & d'autant plus impartial, qu'ils n'ont tenu le Manuscrit que de la part du Libraire sans en connoître l'Auteur. On souhaiteroit que leur modestie permît ici de les nommer, & de produire les Lettres qu'ils ont écrites au Libraire à ce sujet. Ce seroit une excellente Préface pour le Livre.

Quoi qu'il en soit, c'est au Public à décider, sans en appeller à la postérité prochaine ou reculée, (ce qui est une

çonſolation d'hypocondre) on s'en tiendra à ſa déciſion, quoique peu favorable. L'Auteur a eu deſſein de ſe rendre auſſi agréable qu'utile; c'eſt-à-dire de bien faire. Cela lui ſuffit.

Il s'agit dans cet Ecrit d'une Morale où la dévotion ne ſoit point mêlée : quoique louable, & d'une néceſſité abſolue, c'eſt aux Théologiens, aux Eccléſiaſtiques, aux Maîtres de la vie ſpirituelle en un mot, à nous en donner des leçons, & non pas aux Philoſophes. Les uns & les autres courent riſque de ſe rendre ridicules quand ils veulent s'arroger ce qui n'eſt pas de leur reſſort. On ne parlera donc ici que des qualitez requiſes pour faire un honnête homme ſelon le monde.

Comme tout Livre de Morale eſt extrémement ſec & ennuyeux par lui-même, on a tâché d'égayer celui-ci par des portraits & des caractères propres à préſenter à l'eſprit les vertus & les vices dont on y traite. Ce n'eſt pas aſſez d'écrire contre le Vice, il faut le faire connoître, en le peignant tel qu'il eſt. Bien plus, ſi on veut en détourner les hommes, il ne ſuffit pas de découvrir ce qu'il y a d'odieux, il faut en faire ſentir le ridicule & le bas; ce qui ne manque pas d'arriver quand

quand la peinture en eſt fidelle. Parle-t-on de l'impertinence, de la coquetterie, de la préſomption? Qu'on choiſiſſe un impertinent, une coquette, un préſomptueux entre dix mille, & qu'on l'habille de toutes ſes couleurs. On peut dire la même choſe de la Vertu. Veut-on la rendre aimable? Qu'on en faſſe remarquer les charmes dans ceux qui l'ont en partage. Cette voie eſt plus courte ſans doute, & plus ſûre que celle des préceptes.

Les vices étant de tous les Pays, de tous les tems, de tous les âges, & de toutes les conditions, ce ſeroit calomnier l'Auteur que de l'accuſer d'avoir eu quelqu'un en vûe. Ne trouve-t-on pas en Angleterre comme en Italie & ailleurs des Petits-Maîtres, des Coquettes, des Envieux, des Fourbes, des Athées, des Déiſtes? Et ſi l'on veut ſe donner la peine de les examiner, ne conviendra-t-on pas qu'ils reſſemblent à ceux de France? On n'a donc eu en vûe que les vicieux en général. Ce ſiécle-ci en a-t-il moins que ceux qui l'ont précedé? Au contraire:

Nil erit ulterius quod noſtris moribus addat

Posteritas.

Le Lecteur risquera beaucoup moins à faire l'application des portraits de la Vertu.

Mais comment, s'écriera peut-être quelqu'un, cet Auteur de nouvelle datte a-t-il osé marcher sur les traces d'un *La Bruyere*, & de tant d'autres grands Maîtres qui ont excellé dans la peinture des vertus & des vices ? Pourquoi non ? Depuis quand la louable Emulation, cette mere des Arts & des Sciences, est-elle défendue ? N'a-t-on point vû de Peintres en France depuis *les Mignards* & les *le Bruns* ? D'illustres sans doute; qui, s'ils n'ont pas surpassé leurs Maîtres, ont montré du moins qu'ils pouvoient les atteindre. Qui peut nier que nous n'ayons eu d'excellens Musiciens depuis *Lully* ? Les Odes du Sieur *Rousseau* ne l'emportent-elles pas sur celles de *Malherbe* qui étoient regardées comme des chefs-d'œuvres inimitables, avant que ce *Pindare* moderne parût ? La France a-t-elle moins de Héros dans les Sciences & dans les Armes à produire que l'ancienne Grèce, ou que l'ancienne Italie ? Si, pleine d'une admiration religieuse & oisive pour les Anciens, aucuns Modernes n'eussent osé marcher

ſur leurs traces, aurions-nous tous ces grands hommes qu'il ſeroit trop long de nommer?

Que veux-je inférer de là? Que j'ai tâché d'égaler *La Bruyere*? que je crois l'avoir égalé? Il faudroit que je fuſſe dénué de bon ſens; mais que j'ai tâché de l'imiter dans ſa maniére de peindre & de penſer. Pluſieurs l'ont tenté avant moi; & je ne ſerai pas ſans doute le dernier de qui on pourra dire;

Et ſi non tenuit, magnis tamen excidit auſis.

On a ſuivi une méthode dans cet Ouvrage, & pour cet effet on l'a diviſé en quatre Parties. Le Commerce du Monde eſt l'objet de la premiére: La Fortune, celui de la ſeconde: Les Engagemens donnent matiére à la troiſième: & dans la quatrième, on examine en quoi conſiſte le vrai contentement de l'eſprit. Toutes ces matiéres ont déja été traitées plus d'une fois! qui en doute? L'ont-elles été de cette façon? On en jugera.

A l'égard du titre, comme on a déja intitulé un Ouvrage, *le Socrate Moderne*, on a cru pouvoir ſans conſéquence intituler celui-ci, *L'Ariſtippe Moderne*. Perſonne

leurs traces, aurions-nous tous ces
ds hommes qu'il feroit trop long de
mer ?

ue veux-je inférer de là ? Que j'ai
é d'égaler *La Bruyere* ? que je crois
ir égalé ? Il faudroit que je fusse dé-
de bon sens ; mais que j'ai tâché de
ter dans sa maniére de peindre & de
er. Plusieurs l'ont tenté avant moi ;
ne serai pas sans doute le dernier de
on pourra dire ;

*non tenuit, magnis tamen excidit
ausis.*

n a suivi une méthode dans cet Ou-
e, & pour cet effet on l'a divisé en
re Parties. Le Commerce du Mon-
est l'objet de la premiére : La Fortu-
celui de la seconde : Les Engagemens
ent matiére à la troisième : & dans
uatrième, on examine en quoi con-
[illegible] contentement de l'esprit.
[illegible]es ont déja été traitées
[illegible] qui en doute ? L'ont-
[illegible] façon ? On en jugera.
[illegible]du titre, comme on a déja
[illegible]uvrage, *le Socrate Moderne*,
[illegible]voir [illegible] [illegible]équence inti-
[illegible], *L'*[illegible] *Moderne*. Per-
sonne

ſonne n'ignore qu'*Ariſtippe* étoit un Philoſophe de l'Antiquité, né pour le monde & la vie civile; c'eſt auſſi la principale raiſon qui a déterminé à donner ſon nom à cet Ouvrage.

Pour ce qui eſt de la critique que l'on en pourra faire, ſi elle eſt judicieuſe, on en profitera avec plaiſir; ſinon on conſeillera aux Critiques de faire mieux, ou de ſe taire. J'ai voulu écrire. Hé! qui ne s'en mêle pas aujourd'hui?

.... Stulta eſt clementia cum tot ubique
Vatibus occurras perituræ parcere chartæ.

Quoiqu'après tout ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'il ne s'imprimât rien de plus inutile ou de plus nuiſible aux mœurs?

TA-

TABLE
DES
MATIERES.

Contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROI-

TABLE.

TROISIEME PARTIE.

QUATRIEME PARTIE.

L'ARISTIPPE MODERNE.

Sur le Commerce du monde.

GAGNER la bienveillance de ceux qui peuvent être utiles, c'eſt le principal & preſque l'unique but que l'on ſe pro-oſe dans le Commerce du monde. Il 'y a qu'une conduite prudente, & une arfaite connoiſſance des eſprits qui puis-ent procurer cet avantage. A regarder s hommes en général, ils ſe reſſemblent peu près; dans le particulier, il y a reſqu'autant de caractères différens, qu'il a d'hommes. C'eſt cette diſſonance humeurs & d'inclinations qu'il faut s'ap-iquer à connoître en eux, afin de ſa-oir par où les prendre. L'eſprit peu ſa-ſe fait ſouvent des ennemis de ſes meil-urs amis; le prudent au contraire ſait

A même

La vieilleſſe arrive; les connoiſſances qu'un long uſage du monde a données au Vieillard, le rendent défiant & ſoupçonneux. Il ne ſe flatte plus ſi aiſément du ſuccès d'une affaire ; ce qu'il y a de plus facile, lui paroît preſqu'impoſſible; il met toujours les choſes au pis. Son amitié eſt froide; ce qu'il recherchoit autrefois avec paſſion, n'a plus d'attraits pour lui. Le chagrin qu'il a de quitter la vie, la lui rend plus chére; il regarde toujours la mort dans l'éloignement, & c'eſt cette eſpérance qu'il a de vivre plus longtems que les autres, qui le porte à théſauriſer, & à ſe priver d'avance du néceſſaire, dans la crainte qu'il ne lui manque un jour. Il eſt importun, babillard, aigre dans ſa cenſure; opiniâtre, il croit que tout le monde doit déférer à ſes ſentimens, & que l'âge lui donne une entiére autorité ſur les autres. Le jeune homme n'eſt méchant que par bravade & par emportement; le vieillard l'eſt avec réfléxion & de deſſein prémédité. La tendreſſe & la pitié dans celui-là naiſſent de la bonté de ſon naturel; dans celui-ci, elles n'ont ſouvent pour ſon principe que l'imbécilité.

Si avec les qualitez du tempérament nous joignons les différences que l'âge y ap-

pporte, nous trouverons en partie le caactère de l'homme. Comme l'état influe ussi beaucoup sur le cœur, il faut enore examiner quel il est. Un Noble, par xemple, est ordinairement généreux, amitieux, & naît avec une certaine fierté, ui lui fait dédaigner non-seulement ce u'on appelle la Roture, mais encore une Noblesse qui aura moins d'ancienneté ou le titres que la sienne. Si c'est un bonheur que de naître Gentilhomme, c'est n même tems un bien sot orgueil que de népriser ceux à qui la Nature a refusé cet vantage.

C'est dans une haute sagesse,
Que la véritable Noblesse
Puise ses titres les plus beaux:
La fortune ou le sang nous donne
Les Dignitez & la Couronne;
La Sagesse fait les Héros.

Quelle impertinence! je ne dis pas plus rande, mais égale à celle de ☞ *Dorinond*, qui se retranche sans cesse sur des ualitez & des titres qu'il n'a pas été en on pouvoir de se donner, & dont sa otte vanité le rend indigne. On est bien etit quand on n'a rien de grand que sa

naissance. Un Noble qui n'a point d'autre mérite, est comme un Nain monté sur des échasses.

Autant que la Noblesse est ambitieuse, autant la Roture est intéressée. L'une se sacrifie pour la gloire; l'autre pour le profit. Les personnes sans naissance ont le cœur plus rampant & les sentimens moins élevés. Cela n'est pas toujours vrai dans le particulier. ☞ *Acaste*, qui, par sa valeur, est devenu le prémier Noble de sa race, nous fournit des preuves illustres du contraire: mais ces exemples sont rares, & plusieurs siècles s'écoulent avant que l'on voye éclorre un G***, un F***, &c. Il semble que la Nature ait besoin de réparer ses forces, lorsqu'elle a produit de si grands hommes.

On diroit que la richesse tient lieu de noblesse, & qu'elle en inspire les sentimens; car il n'y a guères de riches, qui ne désirent ou de passer pour Nobles, ou de s'allier avec des Nobles. Ridicule ambition, qui leur coute souvent bien cher! vaine fumée, qu'ils achetent au poids de l'or! orgueil, qui leur attire la haine de leurs égaux, & le mépris de ceux qui sont plus élevés. Demandez à

☞ Ruſ-

& *Rustique*, & à tant d'autres, qui, comme lui, ont voulu donner dans ce travers, ce qu'ils en pensent aujourd'hui. Les Roturiers ne nous fournissent que trop d'exemples de leur fatuité sur ce point. Ils s'imaginent que la Noblesse n'étant autre chose qu'une distinction du commun, l'opulence qui les met au-dessus des pauvres, doit les égaler aux Grands : l'expérience seule peut les désabuser & les rendre plus sages.

L'arrogance, le luxe, l'ostentation, la vanité, l'ingratitude, la vengeance, la dureté, forment le cortège de la richesse. Ces caractères conviennent assez à ceux que l'opulence éleve au-dessus des autres. Ils sont arrogans par les flatteries serviles de ceux qui les encensent comme des idoles, pour en obtenir quelque faveur ; ils donnent dans le luxe & dans l'ostentation, parce qu'ils ne peuvent se distinguer du reste des hommes que par de vains dehors ; ils sont pleins de vanité, parce que la richesse, selon eux, comprend tous les avantages ; ils sont ingrats, parce qu'ils croyent que tout leur est dû ; ils sont vindicatifs, parce que l'argent leur donne de prompts & faciles moyens de se venger ; ils sont enfin durs & féroces, parce qu'ils se croyent d'une autre nature

que les autres, qu'ils s'imaginent que tout le monde a beſoin d'eux, & qu'ils n'ont beſoin de perſonne.

Ceux que la Fortune a été chercher parmi la lie du peuple, pour les porter ſur ſes épaules dans ſon Temple, ou chez qui elle s'eſt fait porter elle-même ſur des *crochets*, comme dit un Ancien, ſont preſque toujours inſolens & altiers. Ils attribuent à leur capacité, à leur induſtrie, ou à leur mérite, des faveurs que la Fortune n'auroit garde de leur accorder, ſi elle voyoit clair. ☞ *Chrizanthe* eſt un de ceux-là. Il ſe vante ſans ceſſe de ſes grands biens devant ceux qui ſont dans l'indigence; il les conſulte ſur les nouvelles acquiſitions qu'il a faites, & ſur celles qu'il veut faire; il leur demande leur goût ſur un équipage magnifique qu'il a deſſein de ſe donner; ſur un hôtel ſuperbe qu'il veut faire bâtir, & dont il a déja fait prendre les alignemens, ſans faire attention qu'il n'y a rien de plus chagrinant & de plus mortifiant pour le pauvre, rien qui excite plus ſon envie & ſa convoitiſe, que de voir un riche, qui peu auparavant étoit ſon égal, ſe glorifier inſolemment de ſon opulence, & pren-

prendre de là occasion de mépriser ceux qu'il recherchoit autrefois.

Ce genre d'hommes est donc insolent, & ne sauroit presque ne pas être tel, parce qu'il voit que l'or pénètre par-tout sans obstacle; qu'il est le prix de toutes choses; qu'il donne les plaisirs, le crédit, & même l'honneur. Ces *champignons* de la fortune se donnent des airs de grandeur par leurs dépenses, & tâchent d'en imposer à ceux qui ne sont pas assez clair-voyans pour reconnoître le Merle sous les plumes du Perroquet.

Ceux au contraire qui ne sont devenus riches qu'à force de soins & par une longue économie, se livrent à une avarice sordide, & se réduisent volontairement, pour ainsi dire, à leur premier état, dans la crainte d'y retomber par force. Autre extrêmité! ☞ *Orgon*, dans la pauvreté, craignoit de ne pas devenir riche; ce soin l'agitoit continuellement. *Orgon*, dans l'opulence, craint de devenir pauvre; cette appréhension le fait sécher sur pied.

Pour connoître le caractère du pauvre, il faut distinguer celui qui l'est de naissance, de celui qui l'est devenu par un revers de fortune. Celui qui étant né dans

la misére, ne travaille pas à s'en tirer, a l'ame basse & rampante; il est paresseux, sans aiguillon d'honneur, & le plus souvent sans méchanceté. Mais ☞ *Cléanthe* qui est tombé de haut, conserve encore toute sa fierté dans son malheur; il ne veut point plier sous *Virron* nouvellement enrichi; il le dédaigne au contraire, comme un gueux que la fortune a revêtu de ses dépouilles, & que sa bizarrerie a élevé sur ses ruïnes.

Comme les uns & les autres sont peu utiles au Commerce du monde, nous n'en dirons rien de plus, il suffit de ne point insulter à leur pauvreté; car, comme dit Juvenal, quoi qu'ils n'ayent plus rien, il leur reste encore une épée & une langue.

☞ La haine des personnes en faveur a de dangereuses suites; leur vengeance est terrible, & leur rupture sans réconciliation. Ils se fient encore moins à ceux qu'ils ont offensés, qu'à ceux dont ils ont reçu quelque injure. Si ces personnes en viennent à quelque sorte de racommodement, ce n'est que pour tendre un piège adroit à leur ennemi crédule, & pour trouver plus aisément l'occasion de le supplanter; & c'est en quoi consiste une

une partie de cette vertu ſinguliére que l'on appelle la Politique.

Les Emplois donnent encore des caractères particuliers à ceux qui en ſont revêtus. Autre eſt, par exemple, le caractère d'un Eccléſiaſtique vertueux, & celui d'un vicieux. L'homme d'Egliſe vertueux eſt modeſte, humble, charitable, doux, humain; le vicieux eſt ordinairement hypocrite; & qui dit hypocrite dit le plus méchant & le plus dangereux de tous les hommes.

☞ *Clitandre*, ou l'homme d'épée, ſe conduit par des principes d'honneur; il eſt ouvert, franc, libéral, fidèle, amateur de la gloire, ennemi de toutes baſſeſſes, prompt à s'enflammer, facile à ſe reconcilier, ami généreux, ennemi ſans fourberie. *Thraſon* au contraire qui dans cette profeſſion prend la route du vice, eſt envieux, brutal, vain, fourbe, querelleur, impitoyable; avec cela, timide, lâche avec ceux qui ont de la bravoure & de l'honneur.

☞ *Ariſte*, dans la Magiſtrature, eſt doux ſans foibleſſe, pitoyable ſans lâcheté, déſintereſſé, droit, inébranlable dans ſon devoir, impénétrable aux atteintes de l'or, inſenſible à l'amorce des plaiſirs, plein de bonne foi, de candeur, de pro-

bité ; effectif dans ses paroles, toujours en garde contre la prévention qui est le poison du jugement, écoutant avec une égale patience le pauvre comme le riche; avec l'un sans orgueil, avec l'autre sans basse complaisance; enfin ne sortant jamais de cette douce gravité qui est le vrai caractère du bon Magistrat.

☞ Le méchant Juge au contraire affecte de se montrer sévère à l'excès, afin d'imprimer par-là plus de terreur, & d'amener plus aisément à la composition, qui est le but de sa rigueur politique, ceux qu'il refuse d'écouter. La sévérité outrée dans le Magistrat, marque qu'il est susceptible de corruption ; parce que toute rigueur excessive tient de la cruauté, que toute cruauté vient de foiblesse & de lâcheté, & que tout lâche se laisse facilement corrompre.

☞ L'homme de Cour est civil, honnête, doux, affable, insinuant, poli, avide de gloire, d'honneurs, spirituel, subtil, adroit, & quelquefois rusé & fourbe. Il affecte ordinairement un extérieur propre & magnifique, parce qu'il sait que les dehors imposent beaucoup dans un païs où le plus souvent l'on ne s'attache qu'à l'écorce. Il peut être intérieurement avare ; il dissimule adroite-

ment

ment les injures, & fait taire ſon reſſentiment quand il ne peut ſe venger à coup ſûr.

☞ *Argante* né généreux & bienfaiſant, eſt devenu dur & avare par contagion depuis qu'il a été initié aux myſtères de la finance. On prend le génie de ceux avec qui l'on a habitude. Le Financier eſt pour l'ordinaire un homme impitoyable, inſenſible au mérite, ingénieux à tirer parti de tout. L'argent eſt comme la force mouvante & l'ame qui le fait agir, bas & rampant dans l'adverſité, d'une fierté inſupportable dans l'opulence. Il peut avoir de la bonne foi quand elle ne porte point de préjudice à ſes intérêts.

C'eſt anéantir le Commerce, que d'en ôter la probité ; c'eſt elle qui en eſt le grand reſſort ; c'eſt ſur elle que roule le crédit & la fortune du Négoce : auſſi rien de plus droit qu'un Négociant honnête homme ; rien de plus franc, de plus fidèle qu'un Marchand qui remplit de bonne foi les devoirs de ſa profeſſion. Mais s'il ſe laiſſe dominer par l'amour du gain, il eſt difficile de trouver un fourbe plus adroit. Il n'a point de conſcience, mais il en affecte les dehors, afin de mieux tromper. Un bon Négociant doit être

ſans fierté, d'un abord facile, plein de bonne foi, de patience & de modération, bon économe, d'un cœur ouvert; & moins ambitieux qu'intereſſé, ſur tout point débauché. Il ne doit entreprendre aucune affaire, qu'auparavant il n'en ait prévû toutes les conſéquences.

Qui dit un Artiſan, dit preſque toujours un homme groſſier, & ſans aucuns ſentimens; un yvrogne, un brutal prêt à tout faire pour le gain, jaloux & envieux de ſon ſemblable; d'une inſolence à tout oſer, lorſqu'il eſt ſoutenu, lâche & conſterné devant le Magiſtrat. Le vrai honneur lui eſt aſſez inconnu, & il n'eſtime guère que ceux qui le font ſubſiſter. Il s'en trouve néanmoins parmi ce genre d'hommes qu'on peut excepter de la règle commune.

☞ *Timothée*, ou le vrai Savant, croit ſavoir peu de choſes; & lorſqu'il compare les connoiſſances qu'il a acquiſes, avec celles qui lui reſtent à acquérir, il croit ne ſavoir rien. Parvenu au plus haut dégré de connoiſſance, il ſe trouve comme ſur le ſommet d'une montagne élevée, d'où il découvre une infinité d'objets qui le frappent, & qu'il ne peut démêler. Il eſt

est humble, docile, il se défie de ses propres lumiéres.

☞ *Chrysippe*, ou le faux Savant, est orgueilleux, railleur, opiniâtre, décisif, présomptueux. Rien n'est à couvert de sa censure pleine d'amertume. Lorsqu'il peut saisir le foible d'un Ecrit, (ce qui n'est pas difficile) c'est alors qu'il triomphe, & qu'il s'applaudit de sa découverte; tout heureux talent est sûr de lui déplaire, & d'émouvoir sa bile chagrine. Si vous allez le consulter sur un Ouvrage, (car il a la réputation d'un Savant parmi ceux qui ne le connoissent pas) il vous reçoit avec un souris convulsif. Vous lui faites, dit-il, bien de la grace de tenir compte de son jugement; (& c'est la vérité.) Bientôt il vous arrache l'Ecrit des mains; il ne le lit pas, il le dévore des yeux. Je trouve ici peu de mauvais & beaucoup de bon, vous dit-il; (& c'est alors que l'Ecrit est déteſtable:) ou bien il fronce les sourcils, & faisant une grimace dédaigneuse: Voilà, s'écrie-t-il, un endroit qui est foible; celui-ci est fade; celui-là est sot; cet autre est impertinent. Votre Ecrit est misérable; il vous le jette au nez avec une espèce de fureur. Ne vous mêlez plus de composer, vous n'êtes bon tout au plus qu'à être son Co-

piste,

piſte, encore ne ſavez-vous pas l'orthographe; (& c'eſt alors que l'Ecrit vaut quelque choſe.) *Chryſippe* eſt l'*Attila* des Auteurs, & de tous ceux qui ont envie de l'être; du moins eſt-il vrai, que comme l'Ane revétu de la peau du Lion, il s'eſt fait redouter aſſez long-tems : mais depuis qu'il a montré ſes oreilles, on le dédaigne; & les Anes eux-mêmes, qui le reconnoiſſent pour leur confrere, s'en divertiſſent & ſe le renvoient. S'il peut s'approprier le travail d'autrui, ſans qu'on reconnoiſſe ſon plagiariſme, (ce qui n'arrive guère ſouvent,) il s'enorgueillit, comme un Goujat revêtu de la dépouille d'un Officier.... C'eſt un frélon qui ne travaille point, mais qui pille le miel des abeilles, & ne leur laiſſe tout au plus que la cire. *Chryſippe* enfin croit ne rien ignorer, parce qu'il ne voit & n'imagine rien au-delà de ce qui eſt à ſa portée, qui ne s'étend pas fort loin.

Les Sciences, comme les Armes, ont leurs Héros & leurs fanfarons. La docilité, la prudence, la modération caractériſent le vrai mérite, quelque part où il ſe trouve.

Il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſ-

poſſible, de donner une exacte définition de tous les caractères ; la nature en ayant imprimé un particulier à chaque homme, qui ſe retrouve rarement dans un autre ; on n'en peut donc avoir que des notions générales, qui ſuffiſent à la vérité pour le Commerce du monde. Le point eſſentiel eſt de connoître la vertu ou le vice dominant de chacun de ceux que l'on pratique.

Décence & affabilité. En quoi elles conſiſtent.

La décence & l'affabilité ſont les premiéres qualités prévenantes que doit avoir celui qui entre dans le Commerce du monde ; c'eſt ce qui ſaute d'abord aux yeux ; le bon ou le mauvais ſuccès d'une démarche, ne dépend pour l'ordinaire que de ce point ſeul. ☞ *Cléobule* n'a peut-être toujours déplû à *Timon*, que parce qu'il n'a pas ſû lui plaire la premiére fois ; par une impreſſion peu favorable il a choqué ſes yeux, indiſpoſé ſon cœur, & empêché qu'il ne pouſſât plus loin une pénétration qui l'auroit effacée. C'eſt cette premiére impreſſion qui a été cauſe que *Timon* a témoigné obligeamment à *Cléobule* dès la premiére viſite que

ce

ce dernier lui a rendue, qu'il ne feroit pas fâché de ne le plus revoir ; c'eſt elle qui a fait donner à ce malheureux Client une audience auſſi ſéche que courte ; après laquelle, ſans lui donner le tems de repliquer, on l'a congedié en lui tournant le dos.

Comme cet inconvénient entraîne des ſuites fâcheuſes, il ne faut rien omettre pour y rémedier, en corrigeant par le ſecours de l'art ce que la nature a laiſſé en nous de défectueux. Il faut ſur-tout avant que de ſe préſenter, s'informer quel eſt le caractère & l'humeur de celui dont nous voulons nous concilier la bienveillance, afin de prendre de juſtes meſures ſur ce que l'on nous en dira. ☞ *Damis* a voulu obtenir une grace de ce même *Timon*, Philoſophe auſtère & qui tient du Cynique. *Damis* s'eſt préſenté devant ce grave perſonnage avec une tête parfumée, un viſage moucheté, avec une voix grêle & délicate ; en un mot, avec cette affetterie que l'on ne ſouffre qu'avec peine dans une jolie précieuſe. *Damis* s'étonne que *Timon* ne l'ait pas bien reçu. ☞ *Tite*, avec un air ſombre & mélancolique, avec des cheveux plats & malpropres, un habit groſſier, une voix ruſtre, en un mot avec tous les dehors

de

de la réforme, s'eſt préſenté devant *Théophile*, Abbé de Cour. *Tite* a eu le ſort de *Damis*.

La Civilité eſt composée de ce qu'on appelle décence & affabilité. La décence conſiſte dans les agrémens extérieurs, qu'il faut tâcher de ſe donner ſelon ſon ſexe, ſon état & ſa condition. L'affabilité ſert à perſuader ceux à qui nous avons affaire, de la ſincérité des ſentimens favorables que nous leur témoignons; ce qui dépend beaucoup de la manière dont on ſe compoſe. ☞ *Gratien*, à qui la nature a donné une phyſionomie heureuſe, avec le talent de s'énoncer, a preſque tout ce qu'il faut pour prévenir favorablement les eſprits. Pour peu qu'il y ajoute de vertu, & de ces agrémens qui partent de l'ame, il eſt ſûr de toucher & de perſuader. Les hommes pour la plupart ne jugent de l'intérieur que par le frontiſpice, ce qui frappe agréablement leurs yeux & leurs oreilles, fait impreſſion ſur leur cœur.

Quoique ſans l'aide du dehors
La vertu ſoit toujours & belle & deſirable,
Elle eſt beaucoup plus agréable,
Quand elle brille en un beau corps.

C'eſt

C'eſt une pierre précieuſe enchâſſée dans de l'or. Qui doute, par exemple, que ☞ *Célimene*, qui a de la vertu, de la jeuneſſe, & de la beauté, ne plaiſe davantage que *Zelie*, qui n'a que de la vertu?

La décence comprend trois choſes; l'air, l'habit & la parole. L'air conſiſte à ſavoir ſe donner ce qu'on appelle la bonne grace, ou la bonne contenance. Pour cela il faut que l'art ſeconde la nature, mais d'une maniére imperceptible:

Dans ſon abord quelle nobleſſe!
Quel charme dans ſa politeſſe!
Ah! qu'il ſait agréablement
Et de l'art & de la nature,
Comme en une docte peinture,
Faire un juſte ménagement!

dit un Poëte de nos jours. Sans quoi on peut être ſûr de déplaire à tout le monde; à ☞ *Damis* lui-même, qui, quoique plein d'affectation ſur ſa perſonne & dans ſes maniéres, ne la peut ſouffrir dans les autres. Il faut que le corps ſoit droit, ſans aucun indice d'orgueil; ferme, ſans paroître guindé; libre, ſans aucun geſte

ex-

extraordinaire; les pieds bien posés, mais d'une maniére qui ne sente ni le Maitre de danse, ni le Prévôt de salle; le visage ouvert, les yeux rians, sans égaremens, assurés sans effronterie; la rencontre douce, sans bassesse; la démarche réglée, sans indolence, comme sans agitation. Le premier défaut marque un paresseux; l'autre, un écervelé. Sur-tout il faut bien se donner de garde de prendre cette attitude Espagnole, qui rend le beau ☞ *Damis* si ridicule. Il va tout d'une pièce, & n'ose tourner la tête, crainte de déranger sa frisure artistement économisée. C'est une chose bien dure en effet, qu'un mouvement de tête, ou une bouffée de vent dêtruisent d'un seul coup l'ouvrage de toute une matinée. Lorsque ☞ *Triphon* marche dans les rues, à l'air effronté dont il porte ses regards sur ceux qui passent, on diroit qu'il en veut à tout le monde. Il a toujours son chapeau enfoncé de façon qu'on ne lui voit qu'un œil, & la main sur la garde de son épée; ce qui fait que plusieurs se détournent de lui, comme d'un forcené qui cherche à faire un mauvais coup. Prenez garde de le coudoyer, ou de lui marcher sur le pied. Il dévore les femmes des yeux; il les regarde sous le nez quand elles passent, & se re-

retourne quand elles ſont paſſées; ſouvent il les ſuit, & il ne les quitte que quand elles entrent dans une honnête maiſon. Il ſait en quel quartier, en quelle rue, en quelle boutique il doit en voir de belles. Il fait tous les jours de nouvelles découvertes en ce genre. Malheur à celles qui ſouvent, ſans faire attention au perſonnage, jettent les yeux ſur lui. C'eſt un hazard s'il ne ſe perſuade qu'il a fait une conquête.

Il faut encore éviter ſoigneuſement tout ce qui tient de la grimace, & qui donne au viſage un air peu naturel. Tout ce qui rompt, ou défigure les traits dont la nature nous a caractériſés, s'appelle grimace: comme quand on ſe ride le front, que l'on ſe fronce le nez, ou les ſourcils, que l'on ferme la bouche d'une maniére déplaiſante. Tout ce qui altére le naturel, choque les yeux de ceux qui nous regardent, quand ce ſeroit pour les imiter eux-mêmes, puiſque cette imitation eſt un reproche de leur défaut. Les Courtiſans d'Alexandre portoient la tête penchée; & les Diſciples d'un ancien Pédant, ſe mettoient de fauſſes boſſes pour mieux reſſembler à leur Maître. Le Héros & le Philoſophe ont eu bien peu de diſcernement, ou beaucoup d'amour propre,

pre, s'ils ne ſe ſont pas mocqués d'une flaterie ſi ſotte & ſi groſſiére.

Une des premiéres choſes qui concerne la décence extérieure, & qui dépend entiérement de nous, c'eſt de nous tenir propres; mais ſans y apporter de ces affectations effeminées, qui ſentent bien plus l'homme de débauche que l'honnête homme. ☞ *Damis* ſe regarde ſans ceſſe avec complaiſance; n'a-t'il pas raiſon? Rien n'eſt plus compaſſé, plus ſymmetriſé que tout ce qui le couvre. Son accommodement eſt le chef-d'œuvre de l'art, & ſa perſonne, celui de la nature. C'eſt un heureux hazard pour lui quand il peut être placé dans une compagnie devant le miroir. Alors il contemple ſa figure à loiſir; il y trouve toujours de nouvelles graces; il lui ſemble qu'il ſe voit pour la premiére fois; il ſe doit au moins un coup d'œil à chaque oracle qu'il prononce, à chaque ſouris dont il embellit ſon viſage. Il regarde les autres, & en fait la comparaiſon; quelle différence! il ſe croit un Soleil au milieu d'eux. Les Dames, aux attraits deſquelles il porte envie, & qui ſe mocquent de lui, ſont à peine honorées de ſes regards; il n'y a qu'une *Vénus* qui puiſſe faire la conquête de cet *Adonis*. Il revient au miroir, & ne le quit-

quitte enfin qu'à regret. C'eſt préciſément ce morceau de verre qui l'a fait reſter trois heures de plus dans un cercle. *Damis* ne ſouffre qu'avec dédain l'approche de ceux qui ne ſont ni ſi richement, ni ſi artiſtement couverts que lui. Il eſt continuellement occupé à ajuſter ſon habit, ſa chevelure, à donner de la grace à un roulement de bas ; & comme une ſi grande opération demande une forte application d'eſprit, il ne penſe pas à ce que vous lui dites... Toutes ces petiteſſes déſignent un fat enyvré de lui-même, & un homme qui n'eſt pas accoutumé à ſe voir un bel habit.

Une propreté eſſentielle eſt de prendre garde qu'il n'y ait rien dans notre perſonne qui choque ceux à qui nous parlons de près. Si l'on avoit ſur ſoi le principe d'une choſe ſi déſagréable, il eſt permis d'employer les ſecours de l'art pour s'en délivrer. Mais ſi elle eſt telle qu'on ne puiſſe y rémedier, il faut uſer de ménagement & d'adreſſe pour la cacher. Mais le malheur eſt que ceux qui ont ce défaut naturel, veulent toujours nous parler ſous le nez. Il ne faut employer pour cela ni les parfums, ni les paſtilles dont l'uſage eſt toujours ſuſpect, & décèle ce que nous voulons cacher ; puiſ-

que,

que, ſelon la penſée de Martial, *celui qui ſent trop bon, ſent mauvais.* Ne rien ſentir eſt la meilleure odeur. La bonne eau ne doit avoir aucun goût.

La danſe, les jeux d'exercice, monter à cheval, faire des armes, tout cela aide beaucoup au dénouement du corps, & lui donne de la grace, ſur-tout quand on prend pour modèles ceux qui ont ce qu'on appelle le bon air; c'eſt-à-dire, un air aiſé & naturel. Il faut, autant qu'on le peut, les copier & ſe corriger deſſus, & ſe donner de garde ſur-tout de devenir une fidèle copie d'un mauvais original. Le jeune homme ſe trompe ſouvent dans le choix de ſes modèles. S'il n'a du goût & un diſcernement juſte, ce qui eſt rare, il eſt bien plus porté à prendre les maniées étourdies & extravagantes du petit Maître, que celles du parfait Cavalier, qui eſt toujours ſage & modéré.

Il ne faut être ni Philoſophe, ni Comédien dans ſon accommodement. On ne s'eſt d'abord ſervi du vêtement que pour ſe couvrir, & ſe défendre des injures de l'air. On a fait enſuite un ornement de ce qu'on avoit pris pour le beſoin, & le luxe s'étant introduit peu à peu, on en a

fait une des principales dépenſes de la vie. Chaque année, chaque ſaiſon, & preſque chaque jour produit une nouvelle mode, qui plaît toujours par les graces de la nouveauté, & par cette fureur que l'on a de ſe diſtinguer du commun. La mode eſt devenue un tyran, aux loix & aux caprices duquel il faut ſe ſoumettre, ſans s'amuſer à philoſopher ſur ce qu'elle a de bizarre. Il faut la prendre ſans précipitation, & la quitter ſans lenteur. ☞ *Lyzandre* a inventé une mode ridicule, c'eſt un extravagant. *Timon* eſt le ſeul qui s'obſtine à ne la pas ſuivre, c'eſt un hypocondre. Il faut cependant qu'un homme ſage, en ſuivant la mode, examine ſon âge & ſa profeſſion, pour ne point ſortir des bornes que la bienſéance lui preſcrit. ☞ *Cléon* s'étonne que tout le monde lui rit au nez, depuis qu'il s'eſt fait habiller à la mode : Comment donc faut-il ſe mettre, dit-il ? ſuis-je le ſeul qui porte un petit chapeau ? Non . . . mais avez-vous oublié, Meſſire *Cléon*, que vous êtes plus que ſeptuagénaire ? Ce n'eſt pas encore tout. Faites-vous attention que telle mode qui convient au Cavalier, rend le Magiſtrat ridicule ? & ainſi du reſte.

L'ha-

L'habit est en quelque façon l'indice de l'intérieur. Sa superfluité marque l'orgueil ou la profusion ; sa malpropreté, la paresse ou la bassesse d'ame ; sa bizarrerie, un cerveau mal timbré. Avant que de penser au superflu, la prudence veut que l'on fonde chez soi le nécessaire. Faute de cette prévoyance, ☞ *Valère* est devenu fripon pour soutenir l'extérieur d'un honnête homme. Il faut autant qu'on le peut, ne se faire remarquer, ni par sa magnificence, ni par sa mesquinerie ; ce qui n'arrivera pas, si l'on se conforme à son état. Mais aujourd'hui, il n'y a si vil faquin, qui ne porte sur soi de quoi habiller une douzaine d'hommes de mérite. Rien de plus impertinent que cette espèce d'hommes qui s'imaginent que l'habit ajoute au mérite.

☞ *Trossulin* est plus fier quand il a son habit galonné, & moins quand il n'a qu'un surtout uni. Il endosse sa fierté avec ses habits, ou il la quitte avec eux, & l'enferme dans la même garderobe.

Il y a trois choses à considérer, lorsqu'on veut s'énoncer avec grace & décence. Le ton de la voix, le geste qui

l'accompagne, & la justesse des termes & de l'expression. L'on ne sauroit absolument convertir le ton de sa voix ; mais lorsqu'il se trouve quelque défaut, comme l'aigreur, le trop d'élévation, le bredouillement, le bégayement, & le grasseyement; on peut, à force d'attention, se corriger, du moins en partie, sur ces défauts. Nous en avons un exemple dans l'un des plus fameux Orateurs de l'antiquité. Le ton aigre s'adoucit, lorsqu'on s'accoutume à parler posément & sans chaleur. L'élévation de la voix est le propre de ceux qui veulent faire les importans, & qui prétendent se faire écouter à force de crier. ☞ *Phocion*, ou le fat, s'imagine qu'en prenant l'octave sur les autres, il leur imposera la nécessité d'applaudir aux impertinences qu'il débite. Il faut boucher ses oreilles quand il parle, ou prendre le parti de se retirer. Ce défaut est d'autant plus insupportable,, qu'il est mêlé d'une arrogance impérieuse qui veut donner la loi dans la conversation. Il faut prendre un ton moderé, sans pourtant affecter l'ennuyeuse monotonie de *Philante* qui endort ceux qui l'écoutent. Il y a un milieu entre le fat & le stupide. Quoique la parole ne veuille point être chantée dans un entre-

tien, elle demande pourtant une certaine cadence qui varie insensiblement le ton, pour plaire à l'oreille, la délasser & redoubler son attention.

Lorsque la vivacité de l'imagination & l'impatience de s'expliquer, précipite la parole, on tombe de nécessité dans un bredouillement ridicule qui choque & déplaît au dernier point. Le bégayement est bien plus difficile à corriger; cependant l'on ne bégayeroit ou l'on ne bredouilleroit point, ou moins, si l'on vouloit s'écouter parler. Un homme bègue doit parler peu & posément; & sur-tout il doit tâcher de commencer son discours par les syllabes qu'il prononce le plus aisément. ☞ *Kakarin* qui bégaye & qui veut toujours parler, fait pitié dans une compagnie, quoiqu'il dise de bonnes choses; *Trissotin* qui bredouille & qui ne dit rien qui vaille, se fait moquer.

Pour le grassayement il faut convenir qu'il y a bien des femmes, & des hommes mêmes, qui l'affectent, & qui croyent donner par-là beaucoup de grace à leur discours. On le passe aux femmes, parce qu'elles sont depuis si long-tems en possession de la mignardise, & de l'afféterie, qu'il y a prescription. Mais dans un homme, dans un *Damon*, par exem-

 ple,

ple, à qui je veux bien donner ce nom, il n'y a rien qui marque une plus grande fatuité. Mettre du rouge, des mouches, & parler gras, c'eſt ſe dégrader de la nobleſſe de ſon ſexe, & faire voir qu'on eſt fâché d'être homme. Il faut donc laiſſer cela à *Damon* & à ceux qui comme lui, ſe font gloire d'empiéter ſur les privilèges des femmes, qui peuvent, ſans choquer la bienſéance naturelle, chercher à plaire aux hommes.

Le geſte & mouvement du corps, ou d'une partie du corps dont on accompagne ce que l'on dit à deſſein de l'inſinuer avec plus de force, ſont inutiles. L'œil & la main ſont les aîles de la parole; qui ſait bien ménager l'un & l'autre, en parlant, donne à ſon diſcours une grace, une vie qu'il ne peut avoir ſans un tel accompagnement. Il faut donc faire uſage de l'un & de l'autre, mais avec goût & diſcrétion, ſur-tout du mouvement de la main. Un regard trop aſſuré, tient de l'effronterie; mal ménagé, il tient de l'égarement. Geſticuler ſans ceſſe, & à tout propos, ſent le Comédien ou le Déclamateur. Il faut regarder celui à qui l'on parle, & ménager ſes regards avec prudence, ſuivant la qualité & l'importance de la perſonne; diſtinguer les ſujets dont

dont il s'agit ; connoître le génie de ceux qui nous écoutent.

☞ *Dufresne* * lui-même sans le langage des yeux, ne feroit qu'une légere impression. Tout languit dès que les regards ne sont point animés : l'œil est l'ame du discours ; rien n'est moins persuasif que celui qui parle sans l'aide de ce truchement. Le tonnerre de la parole d'un Orateur, ne produit qu'un bruit inutile, s'il n'est accompagné de l'éclair de ses regards. Les expressions les plus tendres ne font qu'effleurer le cœur, si un regard doux & insinuant ne leur en facilite l'entrée. La compassion est plus l'ouvrage des larmes que l'on voit couler que du récit de l'infortune qui les cause. Ainsi le regard est la vie de la parole. Les autres gestes non seulement sont moins nécessaires, mais il faut même autant qu'on peut, s'en abstenir.

Comme on ne parle que pour ce faire entendre, il faut toujours se servir des termes & des expressions les plus claires & les plus intelligibles. Point d'ambiguitez obscures ; point de ces termes nouveaux

* Acteur célèbre.

veaux & extraordinaires que les *Puriſtes* affectent, croyant par-là ſe donner du relief parmi le beau monde, & paſſer pour capables. Sur-tout point de ces termes bas & populaires qui ſentent le ruiſſeau. Il y a un milieu entre le ſtyle des *Halles* & celui des *Ruelles*.

Quand un homme parle, il ne faut point l'interrompre, fût-il un fat, comme il arrive ſouvent, qui ne débiteroit que des impertinences: mais on peut s'en aller s'il ennuye, ou bien attendre qu'il ait fini ſon diſcours, ſi l'on veut y répondre. La converſation eſt pour tout le monde; l'homme d'eſprit & l'idiot ont droit d'y parler chacun à leur tour.

Un défaut aſſez ordinaire aux femmes & aux eſprits légers, c'eſt de former une eſpèce de converſation entre eux, tandis que quelqu'un parle, & de gloſer ſur ce qu'il dit. Un autre défaut non moins impertinent eſt celui de ☞ *Triſtan* le viſionaire, qui ſans faire attention à ce que vous lui dites, quoiqu'il ait de grands yeux ouverts, & une bouche béante, ne répond jamais qu'à ſes propres penſées; mettant un *oui* où la bienſéance & la raiſon demanderoient un *non*. C'eſt la marque

que d'un homme abſtrait ou ſtupide. Il faut ſans témoigner aucune impatience, écouter celui qui parle, & le laiſſer achever ; ceſſer même ſi-tôt qu'un autre commence, quand il auroit été aſſez impoli pour nous couper la parole, & répondre toujours juſte & en peu de mots à ce que l'on nous demande ; évitant ſur tout & laiſſant aux précieux, ces expreſſions guindées & ſottement magnifiques, que le faux bel eſprit a miſes à la mode, parmi un certain monde.

L'affabilité qui conſtitue l'eſſence de la civilité, eſt un accueil humain, avec lequel nous recevons avec prudence & diſtinction ceux qui nous abordent : il n'y a point d'hommes plus ridicules & plus impertinens, que ceux qui proſtituent leurs civilitez au premier faquin qui ſe préſente. ☞ *Philinte* rencontre un Domeſtique dans l'anti-chambre, il l'accable de tant de complimens & d'honnêtetés, que ce qu'il dit enſuite au Maître, n'eſt preſque qu'une répetition de ce qu'il a dit au Valet. Il parle à la Bourgeoiſe comme à la Dame de qualité, & diſtile ſon eau-roſe à tout venant. . . . Dans toutes les vertus, les extrémitez ſont vicieuſes ; du manque d'affabilité,

naît une rusticité farouche : de son excès, une profusion inconsiderée de plusieurs soumissions mal placées, souvent importunes, toujours basses & méprisables. Il ne faut jamais tomber dans l'indistinction. Mesurons suivant le sujet, l'accueil, le salut, le respect, les honneurs & les caresses. On doit donner à tous, mais avec proportion, des signes extérieurs de bonne volonté. Je quitte volontiers *Philinte* de tous ses beaux complimens qu'il vient de prodiguer à un Valet-de-Chambre ou à un Maître-d'Hôtel.

Une des parties principales de l'affabilité, est d'écouter avec bonté ceux qui ont besoin de nous, & de leur répondre avec douceur. Comme l'harmonie résulte de l'union judicieuse du ton grave & du ton aigu, de même il faut dans l'accueil un mêlange discret de douceur & de fierté pour ne point choquer nos égaux, & ne pas nous avilir auprès de nos inférieurs. Le compliment fait partie de l'affabilité. Dans la bouche d'un fourbe, le compliment est un piége couvert de fleurs, tendu aux personnes crédules, ou qui s'aiment trop. Dans la bouche d'un homme sincère, c'est une expression succinte de l'estime & de l'amitié. Le

but

but du compliment eſt de perſuader ceux à qui nous l'adreſſons, que nous ſentons dans le cœur ce que nous leur diſons de bouche, pour les engager à prendre confiance en nous.

Le compliment a auſſi deux extrêmitez vicieuſes. Il faut y garder une médiocrité bienſéante & reglée, ſuivant la qualité de la perſonne, la circonſtance du lieu, du tems, & de la choſe dont il s'agit. Il ne peut obtenir créance que par ſa ſimplicité & naïveté, parce qu'il doit paroître venir du cœur bien plus que de l'eſprit; c'eſt ce qui fait qu'un compliment étudié ne touche guère. Pour que le compliment ait l'effet que l'on en attend, il faut connoître l'endroit par où l'on peut ſaiſir celui à qui l'on l'adreſſe. ☞ *Menalque*, par exemple, qui complimente un homme de guerre ſur ſa dévotion, un Magiſtrat ſur ſa bravoure, une Dame ſur ſon intégrité, un Cavalier ſur ſa belle main, & un homme de Lettres ſur ſa dextérité à manier un cheval, prend très-mal ſon texte.

Celui qui reçoit un compliment, doit être extrêmement en garde ſur ſon amour propre, afin de ne pas donner dans le

panneau du flatteur. Si le compliment roule sur un service rendu, il ne faut jamais s'en applaudir avec orgueil, ni le grossir au-delà de ce qu'il est. C'est rendre service à usure que d'exiger des remercimens plus grands que le service.

La raillerie est directement opposée au compliment, & cependant par ses bons mots, elle fait partie de la civilité ; mais il faut pour cela qu'elle soit fine, délicate, & ménagée avec discrétion. Elle ne doit rouler que sur ce qui est plaisant, & jamais sur ce qui est injurieux. La raillerie est le sel de la conversation ; sans elle les conversations seroient aussi fades & aussi ennuyeuses que celles du *Cyrus* & de la *Clélie*.* Il faut toutefois en user sobrement, & n'en assaisonner l'entretien qu'avec beaucoup de précaution & de discernement ; sans quoi, au lieu de passer pour affable, on se fait regarder comme un bouffon. On ne sauroit plaisanter long-tems, & plaisanter agréablement. Il faut de nécessité qu'après s'être épuisé en bons mots, on ait recours à la *scurrilité*, à la turlupinade & aux pointes froides. Un bon mot bien ménagé, fin, délicat, qui

* Romans de Scudery.

qui n'eſt ni fade, ni outrageant, eſt un éclair vif qui brille dans la converſation, & qui porte la joie dans les eſprits, en les chatouillant agréablement ; mais s'il reparoît trop de fois, il s'évapore & perd toute ſa force. ☞ *Eutiche* eſt comme ces Pièces de théatre, qui n'ont de beau que le premier acte ; on applaudit d'abord, bientôt on ſifle.

Il faut éviter trois choſes dans la raillerie ; l'obſcénité, la médiſance, & le reproche piquant d'une vérité honteuſe. La premiére attire le mépris, & ne part que d'un cœur bas & corrompu : la ſeconde eſt d'un eſprit mal tourné, dont il faut éviter la fréquentation ; la troiſième eſt d'un fou imprudent, qui de cœur gai cherche à ſe faire un ennemi irréconciliable.

Il y a trois ſortes de perſonnes ſur qui il ne faut jamais faire tomber nos railleries ; ſur les malheureux, parce qu'ils ſont déja aſſez à plaindre ſans qu'on les inſulte ; ſur les méchans, parce qu'ils peuvent ſe venger ; & ſur nos proches, parce qu'elle retombe ſur nous. Surtout il ne faut jamais ſe jouer à ſon maître ; qu'il ſe familiariſe avec nous, à la

bonne heure ; mais ne nous familiarisons jamais avec lui. Que de favoris sont tombés de haut, faute de cette précaution ! ☞ *Cléanthe* étoit bien venu chez un Grand, il avoit son oreille & sa confidence ; un bon mot mal placé l'en a fait chasser honteusement & sans retour. Ce n'est pas une moindre imprudence que de faire des railleries que l'on peut retorquer sur nous. ☞ *Eutiche* faisant des plaisanteries à son ordinaire, sur un homme qui avoit un nez excédent, celui-ci tira un miroir de sa poche, & fit voir à l'autre qu'il étoit lui-même camard. ☞ *Léonide* raillant un de ses amis sur la coquetterie de sa femme, celui-ci le convainquit que la sienne étoit plus que galante.

Les diseurs de bons mots ne sont pas toujours les plus sages ; ce n'est pourtant pas qu'on ne puisse être sage, & railler finement & avec modération ; mais on contracte si facilement une mauvaise habitude, qu'il vaut mieux s'abstenir tout-à-fait de railler, que de s'exposer à pleurer après avoir fait rire les autres :

Car tel mot pour avoir réjouï l'Auditeur ;
A coûté bien souvent des larmes au Railleur.

Poli-

Politesse. Ce que c'est.

La véritable politesse étoit connue autrefois chez les Romains, en partie sous le nom d'élegance, & en partie sous le nom d'urbanité. C'est peut-être de-là que *Pétrone* a été appellé l'Arbitre de l'élegance des plaisirs de Néron : comme si l'on disoit, l'Arbitre de la politesse de la Cour de cet Empereur. Quoiqu'il en soit, si cette politesse est difficile à connoître, elle l'est encore plus à pratiquer exactement. ☞ *Eraste*, toujours guindé, toujours sur le cérémonial, toujours saupoudré d'anis, croit être poli pour le moins. *Eraste* n'est pourtant que ce qu'on appelle un Dameret. Rien n'est plus ordinaire que de confondre la politesse avec une certaine fausse galanterie.

Par la politesse on entend la maniére dont on doit vivre avec ceux qui sont dans les villes; c'est ce que les Romains nommoient urbanité, ou élegance. La rusticité qui lui est opposée, est le propre de ceux qui habitent les campagnes. L'excès de la politesse conduit au *précieux*. Le *précieux* est cette affectation outrée qui se fait remarquer en certaines gens qui veulent se distinguer des per-

son-

ſonnes de bon goût, par des manières ſottes & ridicules.

La ruſticité eſt une maniére dure & ſauvage, qui nous rend deſagréables dans la ſocieté. Elle ſe fait connoître par les paroles, les actions, les vêtemens. Le premier effet de la ruſticité s'appelle brutalité, qui vient, ou du naturel, ou des incidens, & quelquefois de tous les deux enſemble: du naturel, comme de la préſomption de ſoi-même, ou d'un tempérament porté à la colère; des incidens, comme de l'amour jaloux, de l'yvreſſe, ou de l'autorité exceſſive. Un préſomptueux eſt preſque toujours brutal, parce qu'il croit que tout lui eſt dû; le moindre obſtacle enflâme ſa bile, & réveille ſa férocité. Un homme qui ne ſait pas maîtriſer ſa colère, n'eſt pas moins en péril d'être brutal; la prudence ſeule ſait faire un bon uſage de la colère. Ce n'eſt pas être brutal que de ne point montrer d'indolence en de certaines occaſions; quoique la patience ſoit une vertu, elle devient lâcheté, lorſqu'elle intéreſſe la conſcience ou l'honneur.

☞ La perte rend *Valere* brutal & querelleur dans le jeu, ou par l'aiguillon de ſon avarice impatiente, ou par un principe

cipe de présomption, qui lui fait croire, ou qu'il possède plus de capacité que celui contre qui il joue, ou qu'il mérite mieux que le hazard le favorise: hors de là *Valere* pourroit passer pour un homme poli.

La brutalité qui naît de l'amour jaloux, est la plus indomptable, parce que cette passion cause un plus grand dérangement dans la raison, & lui commande avec plus d'empire qu'aucune autre. Ne voyez point ☞ *Léandre* avec des femmes, si vous le voulez trouver au moins supportable; si vous avez le malheur de l'y rencontrer, ne vous avisez pas de faire politesse à aucune, à moins qu'elle ne soit vieille, ou extrêmement laide; laissez jouïr ☞ *Léandre* tranquilement du droit que son épée & sa brutalité lui donnent, d'entretenir & de cajoler lui seul toutes les jolies femmes. Vous avez la témérité de lui rompre en visiére, & de lui disputer le terrain; après avoir enfoncé son chapeau avec audace, il vous regarde d'abord d'un air dédaigneux; il commence ensuite à vous turlupiner, peu après à vous insulter. Si vous avez la hardiesse de lui tenir tête, il vous priera gracieusement de sortir pour vous couper la gor-

ge avec lui ; pas moins que cela. Entretenez-vous avec les hommes, s'il y en a, ou avec vous-même, s'il n'y en a point. Jettez quelque coup d'œil ſur les femmes ; dites-leur quelque mot à la dérobée, à la bonne heure ; cela ne tire point à conſéquence. Le hazard vous fait rencontrer *Léandre* avec ſa Maîtreſſe, gardez-vous bien ni de lui parler, ni même de l'enviſager ; ce ſeroit bien pis.

La jalouſie prend ſa ſource dans l'orgueil, qui ne veut ſouffrir ni de ſupérieur, ni de concurrent. Elle eſt auſſi quelquefois cauſée par un amour exceſſif pour la perſonne aimée, comme l'yvreſſe par la trop grande quantité de vin : celui-ci brouille l'imagination, & double les objets par ſes fumées ; l'autre de même empêche le jugement d'agir, & groſſit les moindres objets, pour accroître le ſupplice du jaloux. Il eſt preſqu'impoſſible qu'un homme atteint de jalouſie ne ſoit pas brutal.

La brutalité qui eſt cauſée par l'excès du vin, n'eſt pas moins violente ; mais elle a quelque choſe de bas, & de plus contraire à la politeſſe. ☞ *Dorante*, naturellement ſage & moderé, devient un autre

autre homme, lorſque les vapeurs d'un vin fougueux lui ont offuſqué le cerveau; il a le tonnerre dans la bouche, l'éclair dans les yeux, & la foudre à la main. Il ne diſtingue pas ſes amis d'avec ſes ennemis. Cet homme auparavant ſi doux & ſi pacifique, ſe livre alors à des emportemens terribles, dans la penſée qu'il aura par empire ou par violence, ce qu'on oſe lui conteſter.

La Muſique augmente la joie, ou redouble la triſteſſe, ſelon l'état où l'on ſe trouve; l'autorité de même eſt un aiguillon pour le vice, ou pour la vertu: elle augmente l'un & l'autre à meſure qu'elle croît. Le vicieux lâche la bride à des paſſions que ſon autorité lui donne lieu de ſatisfaire; le ſage voit croître ſes vertus par les occaſions que ſon poſte lui fournit de les pratiquer. ☞ *Philante* étoit doux, prévenant, officieux avant qu'il fût en place, la fortune a fait tomber le maſque, & a découvert l'hypocrite. Le mérite ☞ d'*Orante* lui a obtenu la faveur du Prince; tout le monde avoue que ſa vertu expoſée au grand jour, n'en eſt que plus brillante. Les dignitez accroiſſent la préſomption du Naturel ſuperbe, & rendent la brutalité plus intraitable.

La

La bruſquerie eſt un diminutif de la brutalité, & le premier pas pour y arriver, ſi l'on n'y rémedie de bonne heure. L'homme bruſque eſt imprudent, & l'imprudence enfante la brutalité. Ne prenez pas garde à deux choſes lorſque vous avez affaire à ☞ *Dioſcore*; à l'air incivil dont il vous reçoit, & à la maniére impertinente dont il vous répond. Si vous vous en offenſez, vous n'y gagnez rien, il s'aigrit, vous n'en tirez aucune raiſon; & de bruſque qu'il eſt, vous le rendez brutal. Vous avez fait une démarche inutile. Ce n'eſt pas tout, vous avez perdu par votre promptitude l'avantage de connoître un homme le plus officieux, & le plus traitable dans le fond que vous ayez peut-être jamais connu.

Les autres défauts qui naiſſent de la ruſticité, peuvent ſe réduire à l'aigreur, à l'indécence de la parole, à la médiſance maligne, à l'effronterie dans les diſcours & dans les actions, à la mal-propreté dans les vêtemens & dans la perſonne, à l'oubli du reſpect & des égards que l'on doit à ceux avec qui on eſt obligé de vivre, à la *méconnoiſſance* des ſervices que l'on a reçus, à l'indifférence & à la froi-

deur

deur pour ceux qui ont droit d'attendre de nous quelque faveur ou quelque plaisir, à l'imprudence des contre-tems qui nous rendent importuns, lorsque nous nous imaginons être agréables, & enfin à ce qui peut en quelque maniére que ce soit, choquer l'esprit de ceux qui nous pratiquent, & à qui nous sommes obligés de plaire.

N'avoir rien de rebutant dans ses maniéres, n'y mêler rien d'affecté, voilà la véritable politesse. La rusticité naît de la rudesse, comme le *précieux* naît de l'affectation. Il est nécessaire qu'un homme ait la politesse du corps & celle de l'esprit. La premiére règle est d'examiner son âge & son état pour s'y conformer. La politesse & propreté dans les habillemens, consiste à ne rien avoir sur soi qui puisse choquer les yeux de ceux devant qui l'on se présente ; & pour cela tâchons, comme nous l'avons déja dit, que tout soit conforme à l'âge, au revenu, à la qualité.

La décence est certainement l'ame de la politesse ; elle se fait remarquer surtout dans les paroles. ☞ *Atticus* sait parfaitement sa langue, & se sert sans affectation,

tation, des expreſſions les plus juſtes & les plus propres. Il règle le ton de ſa voix & l'action de ſon geſte, & parle d'une maniére différente de différentes choſes, ſuivant les perſonnes avec qui il converſe; il eſt grave avec les perſonnes d'âge & de capacité; ſérieux avec ceux qui impriment le reſpect, ou par leur caractère, ou par l'auſtérité de leur vertu; galant & enjoué avec les Dames, agréable avec la jeuneſſe, ouvert avec ſes amis, réſervé avec ceux qui entrent avec lui en négociation: mais il conſerve toujours dans ces différens caractères un air de douceur, qui le rend cher à tous. Il ſait mêler à ce qu'il dit, un certain charme inſinuant, qui touche encore plus le cœur que les oreilles; il accompagne ſes diſcours d'un ſentiment de probité, d'honneur & d'équité, & il croit que l'homme qui n'a pas un fond de probité, & qui ne s'attache qu'à la politeſſe des paroles, en négligeant celle des ſentimens, n'eſt qu'un poli ſuperficiel, qui n'a que l'écorce.

Voulons-nous être polis dans nos actions? efforçons-nous de plaire à ceux avec qui nous nous trouvons; montrons-nous toujours officieux & bien-faiſans. Rempliſſons exactement tout ce qui eſt de

de devoir ; ne négligeons aucune occasion de rendre volontairement un bon office, auquel dans la rigueur nous ne sommes point obligés ; évitons avec prudence tout ce qui peut offenser. Nous avons choqué quelqu'un par inadvertence, trouvons adroitement le moyen de réparer la faute. Ce qui est de devoir est indispensable ; & ce qui est d'office volontaire, naît de la bonté intérieure de l'ame, & de la fuite de ce qui peut déplaire ; ce qui est assurément l'effet d'une politique utile. La dignité, l'excellence de l'objet, ou la force de l'imagination règlent dans les occasions le dégré d'exactitude que nous devons apporter à remplir nos devoirs. Le premier regarde Dieu ; le second, la patrie ; le troisième, les parens ; le quatrième, les supérieurs, & le cinquième, les amis. Tous ces devoirs sont remplis par la piété, la fidélité, l'amour, le respect, & la sincérité. Soyons encore vigilans, pour prévoir & prévenir tout ce qu'on doit attendre de nous. Allons au-devant, & ne laissons échapper aucune occasion de montrer que nous nous acquittons avec plaisir de notre devoir. Tout esprit qui ne se fait pas un plaisir de son devoir, semble répugner à la loi qui le prescrit ; il agit comme

me un esclave, qui ne porte ses chaînes qu'à regret, & qui fait des efforts continuels pour les rompre.

Pourquoi ☞ *Tite* a-t-il la réputation d'une politesse accomplie? C'est qu'il ne laisse passer aucune occasion favorable sans faire connoître qu'il a l'ame généreuse, & que sa joie est d'obliger & de rendre service. *Tite* entre dans les peines de ceux qui souffrent, il les console; mais sa consolation n'est point stérile, je veux dire, qu'elle ne se borne pas aux seules paroles, & à de vaines démonstrations de sensibilité. Il redouble, s'il peut, le contentement de ceux qui sont dans le courant de la prospérité; la joie qu'il leur témoigne, n'est pas une joie maligne qui épanouit le visage pendant qu'elle resserre le cœur; il tend la main à ceux qui ont besoin de son secours, & emploie son crédit pour détourner les orages qui grondent sur la tête des autres. Il loue les amis d'un homme en sa présence, & se taît sur ses ennemis. S'il offense quelqu'un, c'est à son insçu.

L'envie est de tous les vices celui qui est le plus incompatible avec la politesse, & plus même encore que la brutalité. A force de douceur & de modération on peut

peut ramener un brutal; mais à force de générosité on ne fait qu'aigrir un envieux. Qu'ai-je fait, dites-vous, qui ait pû m'attirer la froideur de ☞ *Rufin?* Je ne parle de lui qu'avec éloge, je le préviens obligeamment sur ce que je sai lui devoir être agréable; en quelqu'endroit que nous nous trouvions ensemble, je lui céde le pas. Je pourrois m'en dispenser, c'est une grace que ma déférence pour son mérite veut bien lui accorder. Arrêtez... c'est cela même qui occasionne la froideur de *Rufin*, il voudroit que vous lui dussiez cette grace, & non pas vous la devoir.

L'homme poli agit toujours dans la vûe de faire du bien; l'envieux n'a point d'autre but que de faire du mal. Une bagatelle, un rien fait de bonne grace, peut quelquefois nous insinuer plus avant dans un cœur bien disposé, que des services importans rendus à contre-cœur. L'intention de bien faire est le fondement de la politesse; & l'exécution de cette volonté, est la politesse même. La principale partie de cette intention consiste dans la complaisance, sans laquelle on ne sauroit jamais être agréable; il n'y a rien qui marque plus notre complaisance que les

petits ſoins rendus à propos; telle choſe nous plaît dans un moment, qui nous déplaît dans celui qui le ſuit. La pénétration & la prudence doivent conduire dans ces occaſions, & faire éviter tous les contre-tems dangereux. ☞ *Léandre* s'aviſe de donner une ſérenade à ſa Maîtreſſe, dans le moment qu'elle eſt au chevet du lit de ſa mere qui expire. C'eſt ce que l'on appelle une muſique importune dans le deuil. ☞ *Menalque* va complimenter l'Orateur *Théophile* qui eſt demeuré court devant le Roi.

Le véritable caractère du précieux, eſt d'affecter de prendre une route différente de la naturelle, dans l'intention de plaire par une voye extraordinaire. ☞ *Philemon* ne penſe point, n'agit point, ne parle point, & n'écrit point comme un autre. Il aimeroit mieux être mort ſur-tout que de s'exprimer comme toutes les perſonnes ſenſées. Il veut ſe diſtinguer, & il en vient à bout. Il a deſſein apparemment de n'être entendu que de ceux qui lui reſſemblent; ſes Ecrits, qu'il n'entend pas lui-même, ne doivent donc être lûs que des ſots. Il a découvert de nouveaux ſentiers, pour arriver promptement & ſans peine, à ce qu'il croit être le point

de

de la perfection; mais ignore-t-il que ces chemins de traverse, bien loin de conduire à ce qu'on appelle agrément, ne manquent jamais de précipiter dans le ridicule ceux qui veulent s'y hazarder? Le nombre n'en est pas petit en ce tems, surtout parmi les Auteurs, qui, à force de vouloir rafiner sur la Langue, rendront les François Allemans au milieu de Paris.

Secret & confidence.

Quelle plus grande imprudence que de dire une chose, qui, etant divulguée, doit nous faire tort! * *Celui-là sera cher à Verrès, qui pourra accuser Verrès quand bon lui semblera.* N'est-ce pas se rendre esclave d'une personne, que de lui confier un secret de cette nature? Dans quelles appréhensions ne se trouve-t-on pas à chaque instant? De quelles complaisances serviles ne faut-il pas user pour l'engager à nous être fidèle? A voir ☞ *Lyzandre* accabler *Cratès* de caresses, le combler chaque jour de nouveaux présens, le rendre maître chez lui, le mettre de toutes ses parties de plaisirs, lui prêter son

* *Carus erit Verri, qui Verrem tempore quo vult Accusare potest.* Juvenal, Sat. III. 53.

ſon argent, ſon caroſſe, ſa maiſon de la ville & celle des champs; vous croiriez peut-être qu'il eſt le plus cher de ſes amis; vous n'y êtes pas: il a eu l'imprudence de lui confier un ſecret, d'où dépend ſa ruïne & celle de toute ſa famille ... Cette perſonne a dans le fond toute la fidélité & la diſcrétion poſſible; c'eſt le meilleur de mes amis; mille accidens, une maladie, une yvreſſe, une vûe d'intérêt, une intrigue amoureuſe, une brouillerie, un réfroidiſſement, ne ſuffiſent-ils pas pour lui arracher ſon ſecret ? Pourquoi d'ailleurs voudrois-je exiger d'un autre plus de diſcrétion que je n'en ai moi-même ? Convenons en même tems, que ſi confier une choſe qui doit être tue, eſt la plus grande de toutes les indiſcrétions, divulguer le ſecret qui nous a été confié, eſt la plus lâche de toutes les trahiſons. Nous n'offenſons que nous-mêmes en divulguant notre ſecret; mais ne briſons-nous pas tous les liens de l'amitié, & ne faiſons-nous pas à notre ami le plus ſenſible & le plus irréparable outrage, en proſtituant le dépôt ſacré qu'il nous a mis dans le ſein ?

Plus on a de confidens, & plus on a de

de ſujets de crainte. ☞ *Pamphile* s'étonne qu'en quelqu'endroit qu'il aille, il trouve les gens informés de l'affront ſecret qu'il a reçu. Cela me paſſe, dit-il, je m'y perds... Si une choſe confiée à une ſeule perſonne eſt preſque toujours divulguée, que ſera-ce du ſecret de *Pamphile*, dont il a fait confidence à trente de ſes amis ?

Nous a-t-on confié un ſecret ; qu'il n'y ait ni vûe d'intérêt, ni conſidération de fortune, ni complaiſance, ni dépit, ni priéres, ni menaces, ni tourmens qui puiſſent tirer de notre bouche ce que l'on aura confié à notre cœur.

La fauſſe confidence eſt la voye la plus ſûre pour trouver la route du cœur des autres ; mais défions-nous de ceux qui viennent nous confier de myſtérieuſes vétilles. ☞ *Théodore* me tire à quartier ; à ſon air affairé, je m'imagine qu'il n'a rien moins que la diſgrace prochaine d'un Miniſtre à m'apprendre. C'eſt pour me dire à l'oreille, & après avoir regardé ſi perſonne ne l'écoute, que la Cour reſtera à Fontainebleau juſqu'à la S. Martin : que *Célimene* a perdu deux cens piſtoles au jeu ; & que *Chloé* s'eſt brouillée avec

un Sous-Fermier qui l'entretenoit.

Le vin, le jeu, l'amour servent encore à découvrir le secret d'autrui, & seront toujours de mauvais confidens. Que les femmes par leur indiscrétion ont fait échouer d'affaires importantes, dont le succès étoit certain ! La Maîtresse d'un grand Prince, voulant profiter d'un doux moment pour lui tirer un secret de conséquence : *Vous êtes faite pour l'amour*, lui répondit-il, *& non pour les affaires d'Etat*. Voilà comme les Grands doivent aimer. L'artificieuse Reine Catherine de Medicis, dans les tems difficiles de la Ligue, sut profiter si habilement de la corruption de la Cour, & se servit si adroitement de ses Filles-d'honneur, qu'elle pénétra dans le cœur des principaux Chefs des deux Partis. A-t-on rien de caché pour une femme à qui l'on a donné son cœur ? Qui sauroit que ☞ *Nicandre* a supplanté son concurrent par la plus infame trahison, s'il n'en eût pas fait confidence à *Doris*, avec laquelle il a encore eu l'imprudence de se brouiller peu de tems après ? Nous avons la foiblesse d'aimer, n'ayons pas du moins celle de confier des choses délicates à une femme qui peut nous trahir, ou par indiscré-

diſcrétion, ou par ambition, ou par intérêt, ou par dégout, ou par vengeance, &c.

Le vin eſt encore un moyen bien aſſuré pour découvrir les ſecrets. Au lieu que l'amour ne fait ouvrir le cœur qu'à la perſonne aimée, le vin fait que l'on ſe trahit quelquefois en préſence d'une compagnie nombreuſe, & devant ceux mêmes qui ſont nos plus grands ennemis. La table eſt, au ſentiment d'un Ancien, un excellent creuſet pour y faire faire l'eſſai d'un véritable ami. Le vin entre avec plaiſir; mais dès qu'il eſt entré, c'eſt un ſerpent qui mord, & qui répand ſon venin. Le ſecret eſt incompatible avec cette liqueur.

Le jeu fait auſſi quelque choſe d'approchant. Il eſt extrêmement difficile qu'un homme y conſerve ſa diſſimulation; ſon avarice ou ſa libéralité, ſa bonne ou mauvaiſe humeur s'y produiſent, & c'eſt la pierre de touche de ſa patience. L'on n'auroit peut-être jamais découvert l'avarice, l'impiété & l'irréligion de ☞ *Timandre* ſans le jeu. Sage & diſcret lorſqu'il ne joue pas, ou lorſqu'il gagne, il devient par la perte un *Typhée*, dont la

bouche vomit des blaſphêmes contre le Ciel & la Terre, & des imprécations contre lui-même ; il dit ce qu'il ſait & ce qu'il ne ſait pas. Malheur à ceux qui ont eu l'imprudence de lui confier quelque choſe d'important, il ſe déceleroit lui-même.

Il n'y a pas de vertu plus eſſentiellement néceſſaire au véritable ami, que la fidélité dans le ſecret ; & point de vice plus indigne d'un homme qui veut paſſer pour avoir de la probité dans le monde, que de ne pouvoir le garder. C'eſt le dépôt le plus ſacré dont un ami puiſſe nous charger, & celui que nous devons lui conſerver avec le plus de religion. Le ſecret eſt l'ame des affaires, ſans le ſecret, elles ne peuvent jamais réuſſir.

Les Anciens ont eu une ſi grande vénération pour le ſilence, qu'ils en ont fait une Divinité, qui eſt repréſentée tenant un doigt ſur ſa bouche, pour recommander le ſecret, & tout enſemble pour menacer ceux qui le violent, en découvrant d'une maniére indiſcrète & lâche ce qu'on leur a confié. Ce doigt n'avertiſſoit-il pas encore de ne point confier témérairement un ſecret ?

Dans

Dans les choſes que l'on peut exécuter ſeul, qu'eſt-il beſoin d'y employer d'autres perſonnes ? Un autre peut-il nous être auſſi fidèle que nous nous le ſommes à nous-mêmes ? Confierons-nous à quelqu'ami que ce ſoit, les choſes qui touchent notre honneur, ou celui de nos parens & de nos proches ? Comme ☞ *Damon* qui a révélé à une foule d'amis imprudens le deshonneur ſecret de ſa famille, qu'ils ont révélé à leur tour, & dont le Public s'eſt diverti ? C'eſt une faute de conſéquence.

Si lorſque nous révélons un ſecret, nous croyons en être quittes pour prier le confident d'être fidèle ; ne peut-il pas ſe donner la même licence ? Ainſi le ſecret ne ſera-t-il pas découvert, ſans que perſonne ſoit coupable ?

Ne confions jamais nos ſecrets, à moins qu'une telle confidence ne ſoit abſolument néceſſaire à l'exécution d'une grande entrepriſe, ou qu'elle ne ſerve à empêcher un grand mal. Un des complices de *Catilina* s'eſt perdu lui & les ſiens, ponr avoir communiqué ſans néceſſité ſes deſſeins à ſa Maitreſſe. Il y a des ſecrets qu'il ne faut confier qu'avec

de très-grandes circonſpections. & ſeulement à ceux dont nous avons éprouvé la fidélité : la vertu comme le crime, peut s'éprouver par degrez. *Catilina* préparoit par de petits crimes ceux qu'il deſtinoit à l'exécution de ſes forfaits. Pour s'aſſurer d'un homme dans les ſecrets d'honneur, feroit-on mal d'en faire une épreuve par des choſes de moindre conſéquence?

Souvent, & preſque toujours, nous nous répentons d'avoir parlé, & rarement d'avoir été trop diſcrets. Plus la langue eſt un tréſor précieux, plus l'abus de ce tréſor eſt pernicieux à celui qui en uſe mal. L'on n'en ſauroit faire un plus grand abus, qu'en divulguant ce qui doit être enſéveli dans un religieux ſilence. Une des plus grandes vertus qui puiſſent rendre un homme eſtimable, c'eſt d'être maître de ſa langue, & de ſavoir avec le frein de la raiſon, en fixer l'inconſtance. Un ſecret échappé eſt ſans retour.

Quelque fidélité que nous aions remarquée dans un homme, ne lui révélons jamais le ſecret d'un autre. ☞ *Théamene* veut me confier uue choſe importante, il la tient, dit-il, de *Fauſtin*, qui lui

lui a fait promettre avec les ſermens les plus ſolennels de n'en parler à qui que ce ſoit. Il ne me l'apprendra qu'aux mêmes conditions. Quelle témérité préſomptueuſe fait eſpérer à *Théamene* que j'aurai plus de fidélité qu'il n'en a lui-même?

On rompt la foi du ſecret par trahiſon, par ſoibleſſe, & par indiſcrétion. Il y a certains ſecrets que l'on eſt obligé de révéler. Tels ſont ceux qui regardent l'Etat & la perſonne du Prince; bien loin que cette révélation ſoit une perfidie, c'eſt au contraire un crime puniſſable, que de demeurer dans le ſilence. M. *de Thou* en a fourni un exemple bien tragique dans le ſiècle paſſé; il trahiſſoit l'Etat pour ne point trahir ſon ami, & pouſſoit l'héroïſme trop loin. Nous ſommes liés d'un lien plus étroit à l'Etat & au Prince qu'à pas un ſeul Particulier du même Etat. Le ſalut public eſt la loi ſuprême à laquelle toutes les autres doivent céder. Hors cette circonſtance, on ne ſauroit imaginer de crime plus noir, & de perfidie plus exécrable que celle de révéler par une malice déterminée le ſecret d'un ami. C'eſt le caractère de ces

gens * qui veulent ſavoir ce que vous avez dans l'ame pour vous faire enſuite acheter bien cher leur diſcrétion.

Il faut cependant convenir qu'il ſe rencontre de certains eſprits foibles & faciles, qui ne découvrent point par un principe de malignité le ſecret qu'on leur a confié; mais ſeulement faute de ne ſavoir pas ſe défendre d'un curieux importun: mais il faut tomber d'accord en même tems que ces ſortes de gens ont grand tort de ne pas avertir les autres qu'ils ſont aataqués de ce mal. Vrais tonneaux de Danaïdes; tout ce qu'on y met s'écoule de tous côtez. Semblables encore à cet eſclave qui dit dans Térence, qu'il eſt comme un crible, & que dès qu'on lui confie un ſecret, il s'enfuit auſſi-tôt.

☞ *Oronte* eſt droit, franc, ſincére, équitable; ne lui dites rien cependant que ce que vous voulez que l'on ſache à l'heure même. Il n'a que ce défaut à la vérité; mais il rend lui ſeul toutes ſes vertus inutiles dans le poſte où il eſt.

Diſſi-

* *Scire volunt ſecreta domus atque inde timeri.* Juvenal, Satyr. III. 113.

Dissimulation; comment permise.

La dissimulation est essentielle dans le Commerce du monde, elle fait même partie de la politesse. Qui ne sait point dissimuler n'est bon à rien, & ignore ce que c'est que le savoir-vivre. Ce n'est point la dissimulation des fourbes & des hypocrites dont nous parlons; nous la renvoyons à ceux qui sont des * *Curius* en public, & des *Clodius* dans le particulier. Cette sorte de dissimulation est le propre d'un cœur corrompu; l'autre est d'un esprit sage.

La franchise excessive dégénere en sottise, & le trop de dissimulation, en fourberie. ☞ *Rodolphe* dit librement sa pensée; & par-là il s'attire souvent de méchantes affaires. Son cœur est *diaphane*, & les moins pénétrans y lisent à livre ouvert. Il s'étonne, il se plaint que tout le monde le trompe; & dès le premier entretien, il vous découvre son foible, & vous marque lui-même les endroits par où la place peut être emportée. Il dit qu'il

* *Qui Curios simulant & Bacchanalia vivunt.* Juvenal. Satyr. II, 3.

qu'il n'eſt point fait pour ce ſiècle-ci ; il devroit ajouter, ni pour aucun autre. Il croit être franc ; on ſe moque de lui. ☞ *Ruſtique* dès la premiére entrevûe vous dit les véritez les plus fâcheuſes & les plus mortifiantes ; il cenſure avec une témérité qui effraye , les défauts de ceux qu'il devroit reſpecter ; & fait main-baſſe impitoyablement ſur tout ce qui le choque ; il n'y a point de conſidération qui puiſſe arrêter un bon mot dans ſa bouche. Il ne fait diſtinction ni d'âge, ni de ſexe, ni de qualité ; amis , ennemis , parens , étrangers, tout eſt égal chez lui ; & cela , ſi on l'en veut croire, parce qu'il hait la flatterie , & qu'il eſt ennemi de la diſſimulation. Tout le monde dit qu'il eſt cauſtique & ruſtre , & on le fuit comme un taureau fougueux. ☞ *Arnolphe* eſt indéfiniſſable ; ſa femme, ſes amis c'eſt-à-dire ceux qui paſſent pour tels , qui le pratiquent depuis trente ans , n'en ſavent pas plus que les derniers arrivés. Auſſi curieux d'apprendre les affaires de tout le monde , que myſtérieux & reſervé ſur les ſiennes , il parle toujours des autres , & jamais de ſoi. Ses vertus & ſes défauts paroiſſent dans un certain jour qui les rend également douteux. Il n'a point de foible , c'eſt-à-dire qu'on ne le connoît

pas.

pas. Qui en effet pourroit dire ce qu'il pense, ce qu'il aime, ce qu'il hait, ce qu'il craint? Content d'écouter, il laisse aux autres le soin de décider. *Arnolphe* croit être prudent. . . . . on se défie de lui.

☞ *Ranuce* donne toujours deux sens à son discours, afin d'avoir où se sauver en cas de besoin. Il dit en même tems du bien & du mal d'une personne. Il assure qu'*Eliante* est coquette & galante ; & peu après qu'elle a de la vertu ; qu'elle est enjouée, qu'elle rit, & qu'elle badine, mais que c'est sans conséquence. . . que *Pasquin* a été convaincu de plusieurs friponeries : & ensuite qu'il est honnête homme, & qu'on lui en prête bien.

La parole est le voile de la dissimulation, & la dissimulation est la règle de la parole. C'est par la parole que la société s'entretient parmi les hommes ; elle est la peinture de l'ame & le lien des cœurs. C'est elle qui fait les amis & les ennemis, & qui conséquemment sert le plus à élever ou à détruire la fortune. C'est elle qui est l'interprête de la sincérité, comme le truchement de la perfidie & de la mauvaise foi.

Par-

Parler juſte & ſe taire à propos, eſt le point capital dans le Commerce du monde. Il y a au moins autant d'art à ſe taire qu'à bien parler. Les hommes enſeignent la parole, les Dieux, le ſilence; qui n'eſt point encore paſſé maître dans l'art de ſe taire, n'eſt pas propre aux affaires importantes. Les plus petites même prendront un mauvais tour entre ſes mains. C'eſt pour cette raiſon que les ſages Vénitiens font obſerver le ſilence pendant un tems conſidérable à leurs jeunes *Eſcoutanti*. Dites ce qu'il faut & rien davantage; c'eſt la prudence qui doit décider entre le plus & le moins. ☞ *Eraſte* en avoit dit aſſez pour faire croire qu'il ne manquoit pas d'eſprit; deux mots de plus ont découvert le fat.

☞ *Lycas* blâme les amis d'un homme en ſa préſence & loue ſes ennemis; il parle mal des Dames dans un cercle, & cependant il veut plaire. Il ne ſait ce que c'eſt que d'obſerver les circonſtances du lieu, du tems & des perſonnes. Il ne quitte point une compagnie qu'il ne s'y ſoit fait au moins un enuemi irréconciliable. Il a été, dit-il, offenſé par *Clitus*. Au lieu de diſſimuler, il éclate en menaces; il dit ce qu'il fera & ce qu'il ne fe-

fera pas. Il avertit *Clitus*, & celui-ci prend si bien ses mesures, qu'il fait trembler *Lycas* lui-même. Ou *Lycas* veut se venger, ou il ne le veut pas; s'il le veut, il ruïne ses projets par ses menaces : s'il ne le veut pas, ces menaces n'aboutissent qu'à une vanité ridicule.

La dissimulation qui vient de la prudence, est d'une nécessité indispensable dans le Commerce ; elle est comme le gond sur lequel roulent les portes du Temple de la Fortune. ☞ *Adraste* a ses raisons pour paroître quelquefois tout autre qu'il n'est en effet : il sait que les Courtisans ressemblent aux Joueurs. Celui qui ne couvre point son jeu, donne prise & avantage à son adversaire; au lieu que celui qui sait mieux le cacher, gagne souvent la partie, quoiqu'il n'ait que les moindres cartes.

La dissimulation est de toutes les vertus de Cour la plus essentielle. On y masque en tout tems. La colère y est tranquile; la joie y prend un air recueilli. La tristesse un visage riant. La haine n'y dédaigne point les embrassemens. L'orgueil y marche les yeux baissés & à pas tremblans. Les désirs s'y cachent au

fond du cœur. Il faut avoir de bons yeux pour y discerner l'ami d'avec l'ennemi. Les effets sont la pierre de touche.

Il n'y a point de vertu qui demande plus de conduite & de présence d'esprit que la dissimulation. Elle est comme certains poisons utiles dont on se sert dans la Médecine, & dont la dose doit être ménagée avec beaucoup de sagesse; parce qu'étant mêlés à propos ils guérissent, au lieu qu'ils tuent, si l'on en use avec indiscrétion. Fine & adroite, elle procure de merveilleux avantages; excessive, elle perd un homme par la défiance universelle qu'on a de lui. ☞ *Eraste* à force de vouloir être fin & rusé, a donné dans le piège; il s'est embarrassé dans ses propres filets, & est devenu l'objet de la raillerie des moins habiles.

Peu s'en est fallu que la trop grande dissimulation de *Tibère*, ne l'ait fait succomber sous les artifices de *Séjan*; ce favori aussi rusé qu'ambitieux découvrit le foible de son Maître, & le fit donner finement dans tous les pièges qu'il lui tendit.

Louïs XI. le plus dissimulé des Prin-

ces, eut de la peine à ſe tirer du faux pas que ſon trop de diſſimulation lui fit faire à Pérone.

Philippe II. à force de trop cacher les défiances qu'il avoit de quelques Seigneurs Flamands, perdit enfin les Provinces-Unies.

Alexandre VI. & Céſar Borgia ſon fils, étoient les deux hommes les plus artificieux de leur ſiècle. L'un ne fit jamais ce qu'il diſoit; l'autre ne dit jamais ce qu'il avoit envie de faire. Cependant ils ſe perdirent tous deux en voulant pouſſer la diſſimulation trop loin.

La diſſimulation ſe pratique par le ſilence, par les paroles, & par les démonſtrations extérieures.

Celle qui s'exécute par le ſilence, eſt la plus innocente de toutes; mais elle eſt auſſi la plus facile à pénétrer. On voit que nous ne nous expliquons point ſur une choſe qui doit nous toucher; on préſume de là que nous ſentons bien la choſe, mais que nous avons nos raiſons pour diſſimuler, & l'on ſe défie: trop de ſilence nuit quelquefois plus à notre projet, qu'il ne lui profite. Lorſque no-

notre intérêt ne ſouffre pas que nous demeurions dans le ſilence, ſeroit-ce un mal que de faire entrevoir par des paroles adroites que nous avons un deſſein tout oppoſé à celui que l'on s'imagine ?

On peut être diſſimulé ſans être fourbe. Le fourbe eſt celui qui feint de faire du bien à deſſein de mieux faire du mal. Le diſſimulé n'a d'autre but que de parer le mal qu'on voudroit lui faire.

La plus fine diſſimulation eſt celle qui ſe cache ſous le voile d'une grande franchiſe. ☞ *Cratippe* paroît le plus ſimple & le plus crédule des hommes ; tout le monde du moins le croit tel. Nul ne s'en défie ; l'on s'en mocque, on en a pitié. *Cratippe* n'a-t-il pas un beau champ pour tromper ? Que de gens étonnés s'il fait voir quelque jour qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit !

Converſations.

L'entretien lie la ſociété ; pourvû que l'on y obſerve trois choſes. La modeſtie, la bienſéance, & la briéveté, & que l'on en écarte en même tems ſix défauts trop ordinaires. La vanité, la médiſance, le men-

mensonge, l'impertinence, l'importunité, le libertinage & l'indiscrétion.

La différence qui se trouve entre la vanité & l'orgueil, est la même qui se trouve entre la cause & l'effet.

L'orgueil est un vice de l'ame qui fait qu'on présume de soi beaucoup au-delà de ce que l'on vaut. L'esprit orgueilleux se grossit à soi-même l'idée de son propre mérite. Si l'on en veut croire ☞ *Bélise*, avec toutes les grandes vertus, elle n'a que les plus petits défauts. Quel dommage! Un dégré de perfection de plus, & *Bélise* étoit sans tâche.

☞ La vanité est l'expression de cet orgueil, soit dans la parole, soit dans l'attitude & dans tout ce qui l'accompagne. On est sûr d'être haï avec cette méchante qualité. Pourquoi la même *Bélise* a-t-elle le don particulier de déplaire à tout le monde? C'est qu'elle se plaît trop à elle-même, & quand on se plaît à soi-même, on plaît à un sot personnage. *Bélise* toujours ornée comme un Temple, ne marche point sur la terre, qu'elle ne soit couverte d'un tapis ou d'un parquet; toujours fière & rechignée, elle ne déride son front que quand elle se voit au

mi-

miroir ; infatuée, yvre de sa petite personne, elle n'a qu'un souverain mépris pour tout ce qui est hors d'elle. Ce n'est qu'à ses heures de loisir, & comme par maniere de délassement qu'elle daigne quelquefois jetter un coup d'œil sur la vile humanité . . . Il est aussi impossible que *Bélise* se corrige, & qu'elle plaise, qu'il est impossible de la convaincre qu'elle n'est rien moins que ce qu'elle croit être, une Dame accomplie, & qu'elle est précisément ce qu'elle ne croit pas être, une prude orgueilleuse, une sotte précieuse.

La vanité est le premier & le dernier de tous les vices ; il est le premier, parce que nous naissons avec lui ; il est le dernier, parce qu'il ne nous quitte qu'en mourant ; il fait partie de l'essence de l'homme, il n'y en a pas un qui n'ait sa *Philautie*, c'est-à-dire une certaine opinion qui le flatte en le faisant paroître à ses yeux plus parfait qu'il n'est, ou moins défectueux. ☞ *Trasimond* n'a point d'esprit ; il est petit & mal fait, son visage ressemble à celui d'un Satyre ; il est dangereux de l'approcher, & ceux qui lui parlent de près en sentent la raison. Malgré tout cela *Trasimond* veut plaire ; il

il croit plaire; il se *targue* fiérement; la superbe est affichée entre ses sourcils, il se produit avec confiance, & sur-tout parmi les Dames; il est même difficile; il n'aime que les jeunes, & entre celles-ci les plus belles. Pourquoi non? ne vaut-il pas bien son pareil? D'ailleurs n'est-il pas riche & richement habillé?

La vanité se divise en deux parties, la vanterie & la présomption. La vanterie est un vice d'amour propre, par lequel un homme plein de la bonne opinion de soi-même, & croyant se donner de la réputation, parle de soi plus avantageusement qu'il ne doit, & qu'il ne convient, & se glorifie de choses qu'il n'a point faites & qu'il étoit incapable de faire. ☞ *Cléarque* est comme cette mouche dont parle *La Fontaine* dans l'une de ses Fables, qui croyoit faire marcher un Coche parce qu'elle se donnoit beaucoup de mouvement à tourmenter les chevaux qui le tiroient. Il a fait des prodiges de valeur dans la dernière Campagne; à l'entendre, l'Etat lui doit au moins une partie du succès de la Guerre. Sans lui tels & tels Bataillons étoient taillés en pièces; telles & telles Places alloient se rendre par une composition honteuse...

une

une querelle ſur le point d'honneur lui a fait tirer l'épée ; ſon intrépidité comme ſon adreſſe , lui ont donné tout l'avantage ; il a déſarmé , terraſſé ſon ennemi, & l'a contraint de lui demander la vie, qu'il a bien voulu lui accorder . . . Il a joué avec *Ariſte* & *Damon* qui ne ſont pas riches ; il leur a gagné une ſomme très-conſidérable , dont il leur a fait généreuſement une remiſe. . . . *Cléarque* eſt bien encore avec *Doriméne* & *Euphroſine* ; il en a même des Lettres qu'il ne porte point ſur ſoi , mais qu'il vous fera voir ſi vous voulez aller chez lui certain jour qu'il ne s'y trouvera pas. . . . Voilà ce que c'eſt que la vanterie.

Néarque n'a rien fait de tout cela ; mais il eſt homme à le faire ; il ne lui manque que l'occaſion. Si pour le bonheur de l'Etat il pouvoit être à la tête des affaires , ou avoir le commandement , tout changeroit bientôt de face. Rien n'eſt au-deſſus de ſa portée. Il pèſe, il examine, il décide , il ne ſe trompe jamais ; ne l'interrompez pas ; vous n'êtes point au fait ; écoutez. . . . . Voilà ce que c'eſt que la préſomption ; un préjugé favorable que nous avons de notre capacité qui nous fait mépriſer le ſentiment des autres , & nous perſuade que nous ſommes

mes propres à tout, & nous rend pour cette raison obstinés dans notre sens, que nous croyons toujours & conséquemment le meilleur.

On peut parler bien diversement, ou d'une chose que l'on a faite, ou d'une chose que l'on n'a pas faite. Dans le premier cas il n'y a proprement que l'excès qui soit blâmable; car un honnête homme peut sans choquer en aucune maniére sa modestie, parler de ce qu'il a fait de bien; & c'est ce qu'Horace appelle * *une élevation d'ame, fondée sur un mérite solide.* Il faut toutefois y apporter bien de la circonspection. ☞ *Gargilien* cause plus de confusion à ceux qu'il oblige, qu'il ne leur rend de service; c'est une flétrissure que de recevoir un bon office de sa part. *Polydore*, dit-il, dans une compagnie, est un jeune homme dont je veux avoir soin. Je considére beaucoup sa famille & lui en particulier; je l'ai tiré d'une mauvaise affaire, où son imprudence l'avoit engagé, & où il n'y alloit pas moins *vertubleu* que de . . . . je l'ai servi chaudement & en ami, & il en a été quitte pour quatre mille pis-

* *Superbiam quæsitam meritis.*

piſtoles. Priez *Flavien* de vous rendre un bon office ſi vous voulez que tout le monde ſache vos affaires, & devenir ſon eſclave par la baſſe complaiſance qu'il exigera de vous; ou un ingrat, ſi vous n'avez pour lui qu'une reconnoïſſance honnête & légitime.

Le comble de la vanité conſiſte à ſe vanter d'une action ſuppoſée; ſottiſe que l'humiliation ſuit ſouvent de près. La vanité, & ce qu'on appelle poltronerie, ſont deux ſœurs gémelles, qui ne ſe quittent jamais. Un homme qui a fait quelque choſe de bien, n'en doit jamais parler qu'avec néceſſité & ſans oſtentation: laiſſer aux autres le ſoin de ſa gloire, eſt le meilleur.

La préſomption dans le diſcours paroît à deux choſes également blâmables; l'une, de vouloir par une autorité impérieuſe forcer les autres à condeſcendre à notre avis; & l'autre, de ne jamais vouloir par une opiniâtreté orgueilleuſe nous rendre au ſentiment d'autrui: la premiére vient de ce qu'on s'eſtime trop; la ſeconde eſt l'effet du mépris que l'on a pour les autres. Il faudroit éviter trois choſes dans les conteſtations, la hardieſſe, l'opiniâ-

treté

treté & l'aigreur. Toujours uſer de paroles modérées, de termes honnêtes, & plutôt céder avec douceur, que de s'aigrir l'un l'autre par opiniâtreté ; c'eſt le parti le plus ſage. ☞ *Ramire* & *Hippolite* s'embraſſent en s'abordant, comme deux amis qui ſe revoient & qui ſont charmés de ſe rencontrer dans une compagnie ; ils s'aſſeient à côté l'un de l'autre, en ſe ſerrant les mains. La converſation vient à tomber ſur *Fulvie*. *Ramire* en fait l'éloge ; il relève ſes talens, ſa beauté, ſa bonne grace. *Hippolite* n'eſt point du tout de ſon avis ; il déclare au contraire qu'elle lui déplaît infiniment, & qu'il ne voit en elle aucune des qualités que *Ramire* lui trouve ; il en parle avec le dernier mépris ; il a de la confuſion que *Ramire* en faſſe tant de cas. Les deux amis s'échauffent ; c'eſt à qui ne cédera point. Ils en viennent d'abord aux railleries, enſuite aux piquoteries, delà aux injures ; enfin les voilà prêts de tirer l'épée & de ſe couper la gorge pour une Comédienne.

Il y a deux ſortes de perſonnes qu'il ne faut point contredire : ceux qui ſont fort au-deſſus de nous, & ceux qui ſont fort au-deſſous. Les premiers par reſpect,

de crainte de s'attirer leur haine & leur dégoût ; qui ne ſait qu'il vaut quelquefois mieux avoir tort avec les perſonnes puiſſantes, que d'avoir raiſon ? Ils nous ſavent gré de la complaiſance que nous avons de leur céder, quoique nous ayons le bon droit. Comme d'un côté nous offenſons par notre contradiction ceux qui ſont au-deſſus de nous, de l'autre nous nous ravalons trop, lorſque nous conteſtons avec nos inférieurs ; parce que la diſpute & la contradiction marquent une eſpèce d'égalité entre ceux qui conteſtent. C'eſt tomber dans le défaut que l'on reproche à ☞ *Léandre*, qui diſpute continuellement avec ſes domeſtiques, & qui ſe fait dire dans la chaleur de la conteſtation, une infinité de véritez auſſi honteuſes que chagrinantes.

L'on eſt infatué dans le monde, que la médiſance eſt le ſel de la converſation, & que celle qui n'en eſt pas aſſaiſonnée, eſt languiſſante & inſipide. La médiſance eſt un ſel, je l'avoue ; mais un ſel empoiſonné, qui corrompt tout ce qu'il touche ; rien ne peut ſe garantir du poiſon ſubtil que répand la médiſance. La pente que tous les hommes ont naturellement à ce vice, eſt ſi douce, qu'il eſt

ex-

extrêmement difficile de ne pas s'y laiſſer aller. Tant que la converſation ne roule que ſur le général, il n'y a rien à craindre; mais ſi elle en vient une fois au particulier, la médiſance eſt preſque inévitable; malheur aux abſens.

La premiére & la véritable cauſe de la médiſance, eſt que l'on penſe ordinairement auſſi mal des autres, que l'on penſe avantageuſement de ſoi-même. Ne nous imaginerions-nous pas auſſi quelquefois, & très-ſouvent, qu'en découvrant les défauts d'autrui, nous cacherons, ou du moins nous excuſerons les nôtres? ☞ *Elmire* vient d'apprendre d'une de ſes amies, des choſes particuliéres & tout-à-fait divertiſſantes de *Stratonice*. Elle ſe garderoit bien, ajoute-t-elle, de les découvrir, ſi elles n'étoient ſur le point d'éclater. *Stratonice*, cette femme, continue-t-elle, dont on propoſoit la vertu pour modèle, étoit depuis long-tems en commerce avec le riche *Craſſus*. On ſait à cette heure, ajoute-t-elle en riant, d'où lui venoient les ſommes qu'elle hazardoit ſur une carte, & à quel jeu elle a gagné les parures magnifiques qui ont fait l'étonnement de toutes celles qui la connoiſſent . . . Son mari, homme qui y va

rondement, & qui n'y prend pas garde de si près, vient de découvrir cette intrigue. Un misérable billet, surpris je ne sai comment, plonge trois personnes dans la douleur. L'Amant est prêt de se pendre; le Mari, qui, quoique sot, ne laisse pas que d'être jaloux de son honneur, enrage; & la Dame, qui va être renfermée dans un Couvent, se desespere .... *Elmire* assure qu'elle s'en étoit toujours bien doutée, & que l'air composé de *Stratonice*, ne lui a jamais fait prendre le change. Là-dessus elle fait ses remarques, ses observations, rappelle des anecdotes, & montre enfin autant d'imprudence & d'animosité, en se déchaînant contre *Stratonice*, qu'elle fait paroître de discrétion & de retenue, en se taisant sur ses propres défauts qu'elle croit que l'on ignore.

La blessure d'un coup de langue est sans remède, parce qu'il tue dans l'instant qu'il frappe. La langue qui médit, est une flèche plus empoisonnée que celle des Spartes, c'est une épée qui perce & qui coupe tout à la fois. C'est un feu dévorant, qui consume tout ce qu'il touche. Un souris, un coup d'œil, un soupir, un mouvement de tête, un silence affecté,

un

un air myſtérieux ſuffiſent, & en diſent quelquefois plus qu'un long diſcours. C'eſt ce qu'on appelle la plus délicate & la plus fine médiſance.

Pour ſe corriger de cette paſſion, ſi contraire à la Societé & au Commerce, il faudroit s'accoutumer à regarder les hommes par leur bel endroit ; car il n'y en a pas un qui n'ait ſon bon & ſon mauvais endroit ; & ſur-tout ſe bien connoître ſoi-même. C'eſt du Ciel que nous eſt venu ce ſage précepte : * *Connois-toi toi-même*, étudie-toi, remarque tes propres défauts ; corrige-toi, & laiſſe les autres pour ce qu'ils ſont. Un honnête homme n'écoute point les médiſans, & n'applaudit jamais à leurs traits pernicieux.

Rien n'eſt encore plus indigne d'un homme qui cherche la ſocieté, que le menſonge. Il ruïne ce qui eſt la baſe du Commerce & de la confiance mutuelle que l'on ſe doit les uns aux autres ; d'ailleurs le menſonge n'a point d'utilité ſolide ni durable. Le tems qui détruit tout, affermit la vérité, & renverſe le menſon-

ge

* *E Cœlo deſcendit* : γνῶθι σεαυτόν. Juvenal, Satyr. XI. 27.

ge qui s'étoit établi ſur ſes ruïnes. On n'a plus de crédit, & par conſéquent on ſe ferme toutes les voyes qui conduiſent à la fortune, quand on eſt menteur & reconnu pour tel. Il ſe pourroit faire que Cliton diſe quelquefois la vérité, cependant ſa réputation de menteur eſt ſi bien établie, que c'eſt aſſez qu'il aſſure une choſe, pour que l'on croye le contraire. Il dit, en parlant de *Ranuce*, que tout ce qui ſort de ſa bouche, eſt frappé au coin de la fauſſeté, & il dit vrai; car *Ranuce* eſt ſon rival dans l'art de bien mentir. Cependant celui-ci arrive, on lui fait place; il n'eſt pas plutôt aſſis, qu'il débite les nouvelles les plus impertinentes, les plus ridicules, & les plus éloignées de toute vraiſemblance. *Cliton* le contredit; il démontre avec évidence la fauſſeté, comme l'impoſſibilité de ce que ſon collégue oſe avancer; il rapporte les faits dans un autre ordre, & avec des circonſtances qui devroient lui donner gain de cauſe; mais par la fatalité de ſon étoile, inférieure à celle de *Ranuce*, perſonne n'eſt de ſon avis; tous les ſuffrages ſe réuniſſent au contraire pour ſon antagoniſte; il n'a rien avancé que de très-croyable & de très-poſſible: *Cliton* ſe fâche, s'emporte, reproche à *Ranuce* que

le mensonge lui est familier ; celui-ci lui replique sur le même ton, & c'est la seule vérité qu'ils ayent dite l'un & l'autre.

L'on doit convenir qu'il y a des mensonges de différente nature ; les uns pernicieux & blâmables, les autres indifférens. Mentir pour dire du mal d'un honnête homme, est une calomnie criminelle, & digne d'une punition exemplaire ; mentir pour se louer soi-même, c'est le comble de la vanité ; mentir de gayeté de cœur, & par maniére de plaisanterie dans des choses indifférentes, c'est le propre d'un bouffon, d'un *turlupin*, plutôt que d'un homme d'honneur.

Mais s'il s'agit de procurer un bien, ou d'empêcher un mal sans que personne en soit offensé, le mensonge paroît en quelque façon tolérable, à cause du motif droit qui nous engage à l'employer dans une telle conjoncture.

On remarque cinq sortes d'importunités que l'on devroit tâcher d'éviter, autant qu'il est possible, dans la conversation. Longueur intolérable, répétitions continuelles, concours tumultueux de paroles, raisonnemens frivoles & hors de propos, discours fâcheux. Les visites

n'étant établies que pour lier & entretenir une honnête societé, faut-il abuser de la patience de ceux que nous visitons? ☞ *Cléon* vient un après-midi achever sa digestion chez vous; il s'établit dans un fauteuil; il se méle ensuite dans la conversation, & après avoir offensé tous ceux qui n'ont pas voulu être de son sentiment, sans distinction du maître ni de la maîtresse du logis, il s'endort; bien-tôt il ronfle. La compagnie se dissipe & le laisse seul. Les domestiques vont & viennent, & rient tout haut de le voir dormir aussi tranquillement que s'il étoit chez lui. Enfin un songe fâcheux le réveille en sursaut; il est étonné que la nuit soit si-tôt venue; il demande quelle heure il est; un valet le flambeau à la main lui annonce que minuit va sonner, & qu'il est tems de se retirer.

Rien ne donne plus de dégoût pour une personne qu'une visite trop longue; rien ne donne moins envie de revoir, que de voir trop souvent. J'aime mieux qu'on ne me voie que rarement & avec plaisir, que de donner de l'ennui par de trop fréquentes & trop longues visites; laissons les gens sur leur appétit, & n'attendons pas que la conversation languisse.

Ce

Ce qui eſt réchauffé eſt rarement un mets agréable; & la répétition de la meilleure choſe du monde, la rend fade, parce qu'elle lui ôte cette nouveauté, qui en fait le principal agrément. ☞ *Philante* dans un Cercle débite une hiſtoriette ſi jolie, & avec tant de grace, qu'on le prie d'abord de la recommencer pluſieurs fois, & enſuite à chaque nouvelle perſonne qui arrive; il divertit les derniers venus, ils ſe pâment, les autres dorment, ou bâillent.

Eſt-ce ſavoir vivre que de faire de la converſation un *Charivari*, c'eſt-à-dire, de parler pendant que les autres parlent? C'eſt la plus impertinente de toutes les importunités. La Nature nous a donné deux yeux, & deux oreilles, mais une ſeule langue, comme pour nous apprendre qu'il faut bien moins parler que regarder & écouter. En voyant & en écoutant, on s'inſtruit; & en parlant, on ne fait quelquefois que donner à connoître les défauts que le ſilence auroit maſqués. ☞ *Alidor* eſt bien fait, richement vêtu, ſa mine & ſa phyſionomie ſont ſi avantageuſes, qu'il n'y a perſonne qui ne

le crût délicat & ſpirituel, s'il gardoit le ſilence ; mais il veut parler.

Les raiſonnemens hors de propos ne ſont pas moins blâmables. Parlons juſte ſur le ſujet dont il s'agit ; mais ne perpétuons pas la converſation ſur le même ſujet ; que l'un ſoit enchaîné avec l'autre, afin de varier autant qu'il eſt poſſible la converſation imperceptiblement, ſuivant que le hazard ou le jugement le fait naître. ☞ *Timandre* nous apprend la mort d'un Miniſtre ; la perte d'une bataille ; & tout de ſuite, que la nouvelle Actrice d'un Théatre a fait la conquête d'un riche Etranger.

Un homme de bon ſens devroit-il jamais parler de ce qui peut cauſer du déplaiſir à quelqu'un de la compagnie ? Le même ☞ *Timandre* fait l'éloge de la beauté & de la bonne grace d'une Dame devant la maîtreſſe du logis qui eſt à côté d'elle, & qui n'a ni l'un ni l'autre de ces avantages. Il dit qu'il n'aime point les blondes, & il ne s'apperçoit pas que la même Dame dont il vient de relever la beauté, eſt de cette couleur. Il ne parle que de jugemens iniques chez l'homme de Robe, qui eſt ſoupçonné d'en avoir

rendus; d'exactions chez le Partisan qui n'a pu se sauver que par une grosse taxe.... On peut juger des agitations & des mouvemens intérieurs que son imprudence cause dans ceux qui l'écoutent.

Le libertinage est le plus dangereux, comme le plus blâmable de tous les défauts, & en même tems le plus à la mode. C'est un écueil où l'on ne peut toucher sans se briser. Il entraîne toujours une liberté excessive de parler; premiérement, de la Religion; en second lieu, des Puissances. Et enfin il salit la conversation par des obscénitez qui révoltent les honnêtes gens .... On ne voit que des Théologiens & des Médecins, me disoit un jour un homme d'esprit; il auroit dû ajoûter, & des Ministres d'Etat. Etes-vous malade, de cent personnes qui vous rendent visite, il n'y en aura peut-être pas une qui ne raisonne sur la cause de votre mal, qui ne vous prescrive un remède & un nouveau régime. Avez-vous quelque doute sur la Religion, les Docteurs ne sont pas rares, écoutez-les, & adoptez leur systême, qui est toujours le meilleur & le plus conforme à la Raison. Le Cavalier parle & décide aussi hardiment que le Licentié. A l'égard des hom-

mes d'Etat & des Politiques profonds ; les Tuileries & le Palais Royal en sont remplis quand il fait beau, & les Caffez quand il pleut, ou qu'il fait froid. Personnages ennuyeux, vains & ridicules discoureurs ! Parler mal de la Religion, c'est le pernicieux défaut de certains petits esprits, qui auroient peur d'être ou de passer pour ce qu'ils sont effectivement, s'ils avoient un culte & une croyance.... ☞ *Alidor* est un de ceux dont Juvenal a dit Sat. XIII. 88:

Sunt in Fortunæ qui casibus omnia ponunt,
Et nullo credunt Mundum rectore moveri,
Naturâ volvente vices & lucis & anni,
Atque ideò intrepidi quæcunque altaria tangunt.

Il ne sauroit comprendre qu'on puisse être homme d'esprit, & croire qu'il y ait un Dieu. L'irréligion, selon lui, est une qualité sans laquelle on ne peut etre de mise parmi ceux qu'il appelle les honnétes-gens. Il évite avec un très-grand soin, non-seulement ceux qui ont de la piété, mais même ceux qui ont une religion telle qu'elle soit.... Mais cet *Alidor*, me direz-vous, a-t-il du raisonnement ?

ment ? a-t-il de la ſcience ? connoit-il la Religion, ſait-il ce que c'eſt qu'une Religion ? a-t-il quelque principe de Philoſophie ? a-t-il lû ? a-t-il voyagé ? quelle eſpèce d'homme eſt-ce ? Répondez.... Rien de tout cela. Son raiſonnement fait pitié. Un ſot orgueil lui tient lieu de ſcience. Il n'a jamais lû que des Romans & des Comédies... On pourroit parier qu'il ne ſait pas en quoi differe la croyance des Chrétiens d'avec celle des *Dervis* & des *Bonzes*. Il appelle Religion ce que nous appellons grimace, & prend de-là occaſion de décrier la piété... Il n'a pas l'ombre de Philoſophie; mais il excelle dans la connoiſſance des liqueurs & des ragoûts. Ses plus longs voyages conſiſtent à aller à ſa maiſon de campagne, quand les zéphirs ont ramené la belle ſaiſon, & à en revenir quand les aquilons recommencent à ſoufler, ou à faire des parties de plaiſir. Lorſqu'il eſt à la ville, il va aſſidûment & ſucceſſivement aux trois Théatres, & quelquefois au Temple par maniére de délaſſement, où il rit, cauſe & badine comme s'il étoit dans une Loge ou dans une Couliſſe. Il ne fréquente que des gens comme lui, ou des *Phrinés*. Il eſt pareſſeux, lâche, mou, fanfaron.... Voilà celui qui veut nous

per-

persuader que la Divinité est un Etre chimérique.

☞ *Lucile* suit une route toute opposée. Il est savant, studieux, philosophe, prudent, sobre, laborieux, austère. Vous diriez qu'il a toutes les vertus. Il n'a pourtant point de religion ; mais c'est en secret, & seulement avec ses amis ; partout ailleurs il est Chrétien. Il ne nie point à la vérité l'existence de Dieu, mais toutes les Religions lui sont indifférentes. Le *Chartreux* & le *Talapoin*, ne sont point distingués chez lui. La politique, nous diroit-il dans son cabinet, a inventé les Religions, & l'intérêt les maintient. Il en admet cependant la nécessité ; mais seulement pour ceux qui, comme lui, ne sont pas philosophes. Il ne connoît de bien & de mal que ce qui peut entretenir ou troubler l'ordre politique. Rien hors de-là....

Celui-ci du moins, me direz-vous, a ses raisons, il a fait sans doute quelque nouvelle découverte ; parlons-lui, & sachons ce qui a pu le convaincre de l'abus des Religions. Il nous fournira sûrement quelqu'argument invincible .... Rien moins. Vous n'entendrez que l'écho

cho de tous les Philoſophes de ſa Secte qui l'ont précedé..... La Religion, vous répondra-t-il, ne s'accorde pas avec le Sens commun; elle détruit toutes les notions naturelles, & renverſe les principes de la Philoſophie; en un mot, on ne peut la prouver comme deux & deux font quatre...., & ce ſera tout....

Ces Docteurs ſublimes, dont les Ecrits auſſi ſavans que pieux, ont défendu la Religion, avoient-ils des raiſons moins fortes pour la croire véritable, que *Lucile* n'en a pour la croire fauſſe? C'eſt-ce que je voudrois qu'il me dit.

L'irréligion conduit à l'extravagance. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir ce qu'on appelle un *Athée*, s'exhaler en blaſphêmes contre Dieu, lorſque quelque choſe ne lui réuſſit pas à ſouhait. ☞ *Valere* ayant perdu une ſomme conſidérable au jeu, ſe retira à quartier pour y blaſphemer à ſon aiſe: *Théotime*, ſon ami, homme ſenſé, le ſuivit; & après avoir écouté une partie de ſon monologue: Croyez-vous, lui dit-il, en l'interrompant, qu'il y ait un Dieu? Non, répondit *Valere* avec fureur.... Vous êtes donc fou, lui répliqua *Théotime*, de vous em-

por-

porter contre une chimère, & de croire que ce ſoit elle qui vous ait fait perdre. Si d'un autre côté vous penſez qu'il y ait un Etre qui puiſſe ſouverainement diſpoſer de notre ſort, vous êtes bien téméraire, d'oſer défier la foudre qu'il tient entre ſes mains.

Contre Dieu, il n'y a ni prudence ni conſeil, c'eſt-à-dire, que tout ce qui l'inſulte n'eſt qu'impiété, extravagance & folie. Un homme doit s'abſtenir de tout ce qui peut marquer en lui un défaut de reſpect pour tout ce qui regarde Dieu & la Religion. Il n'eſt pas même d'un homme d'honneur, ſelon le monde, de railler le culte & les cérémonies d'une autre Religion que la ſienne... Nous devons plaindre ceux qui ſont dans l'erreur; mais devrions-nous jamais plaiſanter ſur une choſe qui leur eſt auſſi ſérieuſe?... Rien n'attire plus d'ennemis, ni plus de mépris de la part des honnêtes gens, que l'irréligion. Quel fond doit-on faire ſur un homme qui n'a ni foi ni loi? Quelle affaire peut-on lui confier? à quoi eſt-il propre?

De l'irréligion & de l'impiété naiſſent la déſobéiſſance & le manque de reſpect pour

pour les Souverains. Le Prince eſt l'image de Dieu, il a l'empreinte de ſon caractère. Les Sujets doivent à peu près à leurs Princes ce qu'ils doivent à Dieu. Un véritablement honnête homme a toujours un ſincère amour pour ſa Patrie & pour ſon Prince. *Celui qui veut être le ſcrutateur de la Majeſté du Souverain, ſera opprimé des rayons de ſa gloire.* ☞ *Triphon* parle des Princes & de leurs Miniſtres, comme de ſes égaux; il fait l'homme d'Etat; il ſait tous les ſecrets du Conſeil; il entre dans les vûes du Miniſtère, il en pénétre toute la politique; il le redreſſe. On s'y eſt mal pris, dit-il, en telle & telle occaſion; il auroit fallu faire ceci, éviter cela. Ils n'y entendent rien, ils font pitié, s'écrie-t-il avec emportement ... Quel dommage que le timon de l'Etat ne ſoit pas entre les mains d'un homme auſſi capable que *Triphon!*

L'indignation des Rois eſt la meſſagere de la mort. On ne les offenſe pas impunément. La fin tragique de tant de fameux téméraires, eſt une leçon terrible .... Ceux qui ſont dépoſitaires de l'autorité des Princes, participent ſans doute à leur caractère, il faut donc avoir pour eux le même reſpect. Quelque lieu que nous ayons

ayons de nous plaindre des Souverains, parlons-en toujours ſobrement, prudemment, & avec reſpect devant ceux mêmes qui paſſent pour nos meilleurs amis. Ne ſont-ils pas obligés de ſe rendre nos accuſateurs ſecrets, s'ils ne veulent point être nos complices? Il eſt bien plus aiſé de nuire que de ſervir auprès de ceux qui ſont élevés ; & d'ailleurs chacun croit que la chûte d'un autre eſt un degré pour s'élever ſoi-même.

Du libertinage naît encore l'obſcénité dans le diſcours; défaut commun parmi ceux qui ſe donnent pour ce qu'on appelle des Cavaliers, & qui croient que pour être tel, il faut être Laquais ou Crocheteur. Il n'y a rien qui marque plus un cœur gâté. On eſt rarement honnête homme avec un vice ſi groſſier & ſi honteux. Eſt-il néceſſaire de dire qu'il faut prendre garde comme on parle devant les enfans & les domeſtiques, afin de ne point empoiſonner les uns, & de maintenir les autres dans le reſpect qu'ils nous doivent? Ignore-t-on que la retenue eſt indiſpenſable devant le ſexe, qui doit avoir la pudeur en partage, & devant ceux pour qui l'âge & le caractère demandent des égards? ☞ *Philoſtrate* arrive dans

dans une compagnie; il faut que tout ce qu'il y a de femmes qui font profeſſion d'avoir de l'honneur, déſertent; & *Philoſtrate* en rit. Si l'on ſe permet quelquefois d'égayer la converſation avec ceux qui ſont moins auſtères, l'on doit toujours ſe défendre d'aller juſqu'à la ſale liberté.

L'indiſcrétion eſt une ſuite néceſſaire du libertinage. Il n'y a point de libertin qui ne ſoit indiſcret; & point d'indiſcret qui ne s'attire des affaires périlleuſes. Il donne tant de priſes ſur lui, qu'il n'y a pas juſqu'au moindre de ſes ennemis qui ne puiſſe le perdre quand il voudra. ☞ *Hermagore* ſe plaint qu'il a des ennemis, & que l'Envie ne cherche qu'à lui nuire. Pourquoi non? Les plus honnêtes gens ſont dans ce cas auſſi-bien que lui. Mais les Ecrits les plus indécens, les plus pernicieux, du moins pour les petits eſprits dont le nombre eſt infini, les plus contraires aux maximes de la Religion & de l'Etat, ſont des productions de ſon eſprit. Il les déſavoue, il les rénie pour ſes enfans. Mais la Nature parle en leur faveur, leurs traits ne ſont qu'une répétition de ceux de leur pere; ce qu'ils contiennent n'eſt que l'écho de ſes

con-

conversations ordinaires. Il a dévoilé son impiété dans presque toutes les compagnies où l'on á voulu le souffrir. Il y a pris plaisir à déprimer, à ravaler, à avilir ce que la Religion a de plus respectable... Entre les honnêtes gens, ceux qui sont d'une vertu sévère, le regardent comme une peste, comme un monstre qu'il faudroit étouffer; ceux qui sont plus indulgens, comme un hypocondre, un fou qu'il faudroit renfermer; mais tout le monde se réunit à dire qu'il est un impie, un Athée. Il est devenu suspect aux Magistrats. Il a été averti d'être au moins plus discret; il ne se corrige pas. De quoi *Hermagore* se plaint-il?

FOR-

FORTUNE.

IL a fait sa fortune, il a manqué sa fortune. Rien de plus ordinaire dans la bouche de tout le monde que ce discours. Examinons ce que c'est que cette fortune, & voyons s'il y a un Art pour la faire.

La premiére chose dont il faut tomber d'accord, c'est qu'il y a des hommes qui sont nés très-heureux, & d'autres très-malheureux. ☞ *Frontin* étoit indigent, paresseux, mal-adroit, stupide, grossier, ignorant, sot & brutal; il avoit en un mot toutes les qualitez requises pour n'être qu'un gueux toute sa vie. Il est devenu riche, il a fait une fortune brillante, sans qu'on puisse dire pourquoi ni comment. *Luce* est intriguant, subtil, prévoyant, politique, actif, économe, il ne lui manque rien de ce qui est nécessai-

ceſſaire à tout homme qui veut s'avancer. Il travaille depuis l'âge de vingt ans à faire ſa fortune. Il eſt déja vieux, & il n'y a pas d'apparence qu'il meure riche; dites-en la raiſon.

On doit cependant convenir qu'entre tous ceux qui ont des talens, il y en a qui ſavent en faire une plus juſte application que les autres, & qui par leur induſtrie abordent heureuſement où les autres échouent. Quelquefois auſſi le hazard ſeul en décide. Pour lors la difference qui ſe trouve entre un homme né heureux, & un homme né malheureux, eſt la même au regard de la fortune, que celle qui ſe trouve entre deux bons nageurs, dont l'un a le bonheur de rencontrer le fil de l'eau qui le porte ſans peine où il veut aller, pendant que l'autre eſt obligé de remonter le courant en nageant à force de bras.

Si un homme ne ſe ſent pas né pour être heureux, il faut qu'il redouble ſa prudence, ſon courage, ſon activité pour ſurmonter ſa mauvaiſe fortune, ou du moins pour la ſoutenir avec plus de conſtance. S'il eſt heureux & que tout lui réuſſiſſe, il ne faut pas qu'il ſe livre trop

à

sa bonne fortune, & qu'il s'endorme
ur la facilité avec laquelle il vient à bout
le tout ce qu'il entreprend.

Un Officier de l'Empereur Sigismond,
yant servi long-tems ce Prince, sans en
voir reçu de récompense, il ne put s'em-
êcher d'en murmurer. L'Empereur pour
ui faire connoître qu'il ne devoit point
'en prendre à lui, mais plutôt à sa mau-
aise fortune, fit mettre devant lui deux
offres semblables, & fermés, dont l'un
toit rempli d'or & l'autre de plomb. Il
it à l'Officier de choisir, & que selon
choix qu'il feroit, il auroit de quoi
éparer ses malheurs, ou qu'il connoî-
oit l'obstination de sa mauvaise fortune.
'Officier regarda attentivement les deux
offres, & après avoir balancé quelque
ms, il prit justement celui qui étoit
mpli de plomb.

On peut faire fortune à proportion de
que l'on est dans toutes sortes de con-
tions. Il est vrai que l'on réussit infi-
ment mieux dans une profession que l'on
nbrasse de son bon gré, que dans celle
laquelle la volonté des autres nous dé-
rmine, & que nous prenons avec répu-
ance. Dans l'une on ne fait rien qu'a-

vec plaiſir, dans l'autre on fait tout avec chagrin.

La Nature fait ordinairement jouer des reſſorts ſecrets qui nous pouſſent & nous inclinent roujours vers la profeſſion qui nous eſt la plus convenable; cela eſt vrai dans le général, le contraire arrive quelquefois dans le particulier. ☞ *Geronte* a deux fils. Il a ſouhaité que l'un fût d'Egliſe & l'autre d'Epée ; conformément aux deſirs de leur pere, ils ont embraſſé l'un & l'autre deux profeſſions ſi contraires ſans aucune répugnance : cependant ils paroiſſent traveſtis dans leur état. Le Militaire a la douceur, la modeſtie & la modération de l'Eccléſiaſtique, & celui-ci a les maniéres libres, la fierté & l'audace guerriere de l'homme d'Epée ; en ſorte qu'ils ſont un contraſte tout-à-fait ridicule.

Rabelais qui eſt ſi original dans ſes comparaiſons, dit que la fortune eſt un arbre qui produit toutes ſortes de lames & d'uſtenciles; & que l'eſpace de terre qui l'environne, pouſſe des manches de toute façon. Lorſque les fruits de l'arbre ſont en maturité, ils tombent ; & il arrive aſſez bizarrement que la lame d'une épée rencontre le manche d'une étrille,

que celle-ci s'enfile d'elle-même dans la
rde d'une épée. Ne voudroit-il pas
re par-là qu'il y en a beaucoup qui sont
lfreniers qui mériteroient d'être grands
igneurs, & qu'il y en a plusieurs par-
ceux-ci, qui seroient plus propres à
nier l'étrille que l'épée?

Il ne suffit pas toujours d'être né d'un
ng illustre & fécond en demi-dieux,
ur avoir des inclinations héroïques.
n ne voit que trop d'exemples du con-
ire. Alexandre mit au monde un fils
esqu'inconnu à la postérité. Auguste
eut qu'une fille qui le deshonora. Ce-
ndant c'est une maxime reçue, que la
rtu des peres se communique à ceux
i sortent d'eux. C'est du moins la
nsée d'Horace, quand il dit que *l'Ai-
généreux n'engendre point une foible co-
nbe.* Mais ces ames lâches qui démen-
it la gloire de leur origine, ces enfans
i n'ont de leurs ayeux magnanimes que
titres, ne doivent-ils pas laisser de
ands soupçons d'avoir été dérobés de
res qui ne valoient pas ceux dont on
croit sortis? *Scaurorum nomina falsò
rpore gerentes*, dit un Satyrique *.

Mais

* Juven. Sat. VI. 604.

Mais pour revenir à notre ſujet, un pere après avoir repréſenté avec bonté à ſes enfans tous les avantages & les inconvéniens qui ſe rencontrent dans chaque profeſſion, doit leur laiſſer le choix, & ne point les violenter. ☞ *Lucinde* renfermée parmi les Veſtales y ſéche de langueur. *Elvire* qui eſt ſucceſſivement à la Cour, aux champs & à la Ville, ne montre qu'une fauſſe joie. L'une eſt où elle ne devroit pas étre; l'autre n'eſt pas où elle devroit être.

A parler en général, toute fortune élevée ſur le crime, ſubſiſte difficilement, & n'aboutit pour l'ordinaire qu'à une fâcheuſe cataſtrophe. Toute règle commune a ſes exceptions. ☞ *Brontin* s'eſt enrichi par le vol, la friponerie, la rapine, le dol, la fourbe, l'inhumanité, & il eſt mort riche. *Eudoxe* avoit acquis de grands biens à force d'économie & de probité. Il eſt mort pauvre.

Les méchans proſperent plus aiſément que les bons, parce qu'ils prennent des chemins de traverſe qui les font arriver au but, avant même que les autres ayent achevé la moitié de leur courſe; mais ſoit par des effets de la juſtice du Ciel, ſoit par des reſſorts humains, ces richeſſes

pré-

maturées ne sont point de garde; du
ins est-il rare qu'elles durent long-tems.

Nous n'établissons & nous ne conser-
is notre fortune que par nos amis, &
re réputation: mais il est impossible
faire sa fortune par le crime, & de
iserver en même tems l'un & l'autre;
moins cela n'est-il pas commun.

S'il arrive que la fortune d'un homme,
e ses vertus auront élevé, tombe par la
lence ou l'artifice des méchans, ce
st souvent que pour se relever avec
is de gloire. Il falloit ce revers à la
bité ☞ *d'Ariste* qui étoit devenue
pecte pour être élevée & mise dans un
is grand jour. De quelque malheur
nt la fortune d'un homme de bien soit
ablée, la certitude qu'il a de son in-
cence, le venge assez de ses ennemis.
il arrive qu'il se releve, la gloire qui
nvironne & qu'il a si justement méri-
, couvre ses persécuteurs d'opprobre
d'infamie.

Lorsqu'un fripon parvenu au plus haut
égré de la fortune, en est précipité par
s mêmes machines qui l'y avoient élevé,
utre la peine du supplice que la seule

 cause

cause rend honteux, l'horreur de sa mémoire fait le comble de son malheur. Ciceron chassé de Rome par les violences de Clodius est regretté, pleuré de tous les gens de bien. Cette République maîtresse du monde, ne dédaigne pas d'en prendre le deuil: mais le nuage se dissipe, la vérité prend le dessus. Il y revient avec plus de gloire qu'il n'en est sorti. On court au-devant de lui. Le Peuple dans ses acclamations l'appelle le Pere de la Patrie, il le porte pour ainsi dire entre ses bras, & il doit en quelque façon aux persécutions de ses ennemis les honneurs & les témoignages de tendresse qu'il reçoit de ses Concitoyens. Tandis que Séjan a été dans la faveur, tandis qu'il a été souverain dépositaire de la confiance & de la volonté de son Maître, Rome l'a adoré avec un silence rempli de crainte & d'étonnement; mais si-tôt que ce Colosse énorme eut ésé frappé, eut été renversé d'un coup de foudre; si-tôt que cette même Fortune qui l'avoit soutenu jusqu'alors, eut retiré sa main & l'eut laissé tomber avec fracas, il est devenu le jouet de la plus vile populace; & comme le vieux Lion de la Fable, il n'y a pas eu jusqu'à l'âne qui ne lui ait donné son coup de pié.... Cruelle &

terri-

terrible leçon, dont les ambitieux n'ont guère profité depuis.

Quelque profession que l'on embrasse, l'on ne peut s'y pousser à la fortune, qu'à force d'amis & de réputation; mais on ne peut se faire de vrais amis & une bonne réputation, que par la probité. C'est elle qui est la premiére vertu dans le commerce du monde. Elle comprend la bonne foi, la sincerité, la *rectitude* dans les paroles & dans les actions; ensorte qu'on peut la définir, une habitude à toujours bien faire selon la justice & la vérité. Toutes les vertus ont un tel enchaînement, que l'on ne peut se vanter d'être parfaitement honnête-homme, c'est-à-dire, d'avoir la probité, que l'on n'ait en même tems toutes les autres vertus; ce sont elles qui nous élevent à la fortune, lorsqu'elles ont la probité pour appui. C'est la probité seule qui en fait la solidité; sans elle tout ce que l'on fait est semblable à ces édifices fondés sur le sable que la moindre secousse peut ébranler.

Chaque profession a son caractère de probité qui lui est particulier; un Marchand doit avoir de la bonne foi; un homme d'Epée de la bravoure; un hom-

me d'Eglise de la piété; un Courtisan de la souplesse; un Juge de l'équité; un Financier de l'exactitude.

De toutes les qualitez qui conduisent à la fortune, l'une des plus nécessaires est la vigilance, qui comprend la prudence & l'activité; celle-ci exécute les choses nécessaires pour arriver à sa fin, celle-là les prévoit. De plus, comme la prudence est la théorie de la vigilance, l'activité en est la pratique. Rien n'éloigne tant un homme du chemin de la fortune que la paresse & l'indolence, qui prennent quelquefois leur source dans l'orgueil. ☞ *Cassandre* s'imagine, que parce qu'il a de l'esprit & des talens, on doit aller le chercher. Les grands hommes, dit-il, sont mauvais courtisans; les soumissions ne sont point faites pour eux; elles ne conviennent qu'à ceux qui n'ont aucun mérite; que ceux-là se remuent, à la bonne-heure, qu'ils fassent des démarches; qu'ils aillent mendier la protection de quelqu'illustre faquin; qu'ils cherchent des emplois. Pour moi ne seroit-ce pas m'avilir? On doit me déterrer dans mon grenier; la gloire de l'Etat y est interessée, & ce ne sera pas une petite tâche pour ce Règne dans la postérité, lors-

lorsqu'elle apprendra qu'un *Cassandre* est mort dans l'indigence .... Qu'arrive-t-il après tous ces beaux raisonnemens ? Ceux que cet homme appelle des ignorans & des idiots, se poussent; ils s'élevent, ils font déranger Cassandre lui-même & le collent contre une borne, lorsque leur équipage passe dans la rue, ils sont admis avec distinction en des lieux dont on lui refuse l'entrée; pour lui, il continue de vivre pauvre, misérable, manquant des choses les plus nécessaires; il meurt enfin en reconnoissant, mais trop tard, qu'il n'y a rien de plus méprisable, rien de plus sot qu'un gueux superbe ... Ce n'est qu'à force de soumissions que l'on s'éleve; l'orgueilleux doit-il se plaindre de sa bassesse ?

La prudence considerée par rapport à la fortune, est une capacité de l'ame qui nous fait distinguer ce qui est avantageux, d'avec ce qui ne l'est pas. On péche contre elle en prenant pour certain ce qui est incertain; & en négligeant le nécessaire, pour courir après l'inutile & le superflu.

L'activité, en ce qui concerne la for-

tune, eſt une chaleur d'eſprit qui nous met en mouvement pour agir avec prudence & utilité, ſuivant les differentes conjonctures. Cette activité peut pécher, ou par le défaut, & c'eſt ce que l'on appelle indolence; ou par l'excès, & c'eſt ce qui fait les eſprits inquiets & brouillons.

On peut tenir pour certain que la grande économie eſt de toutes profeſſions, & que celui qui la mépriſera, n'arrivera que très-difficilement à la fortune. L'avarice & la prodigalité ſont deux extrémitez vicieuſes, également nuiſibles à la fortune. L'une attire la haine, l'autre le mépris.

L'économie ne conſiſte pas ſeulement à épargner le ſuperflu des biens que l'on acquiert; mais à regler une famille, de maniére que rien ne puiſſe faire obſtacle au cours que l'on donne à ſa fortune.

Trois choſes au dedans d'une famille peuvent déranger la fortune la mieux établie; les domeſtiques, les enfans & une femme. Nous pouvons perdre notre fortune par nos domeſtiques, lorſqu'avec trop de négligence de notre

part,

part, & trop de licence de la leur, nous leur abandonnons le maniement de nos biens. ☞ *Melite* étoit assez riche pour occuper un Hôtel & entretenir un carosse; un honnête Intendant, à qui elle avoit donné toute sa confiance, l'a réduite à deux petites chambres de plain pié, à une servante, & à sortir en fiacre pour rendre visite.

On perd sa fortune par ses enfans; lorsque l'on souffre que leur ambitieuse prodigalité dissipe ce qu'une sage économie avoit amassé. Comme ☞ *Pandolphe* qui vit en petit Bourgeois, pour donner le moyen à son fils d'entretenir un équipage, une Maîtresse, de jouer gros jeu, & d'avoir toujours les premiéres Loges à l'Opéra & à la Comédie.

Enfin, une femme nous abîme & nous ruïne sans ressource, lorsque nous fomentons son orgueil, en fournissant à son luxe & à sa vanité. Comme ☞ *Nicostrate*, que l'on prend pour le Laquais de sa femme, lorsqu'il ose paroître avec elle; qui n'est jamais vêtu que de gros drap, pour lui procurer le plaisir innocent de porter de riches étoffes & des pierreries; d'avoir

bonne table, de jouer, d'aller aux ſpectacles, & d'entretenir un Avanturier qui a meilleure mine que lui, qui eſt mieux vêtu, & dont elle fait ſon Chevalier d'honneur.

Cette ſottiſe eſt ſur-tout familiére aux petits Bourgeois & aux Artiſans. Les uns & les autres ſe ruïnent, s'habillent mal, vivent chichement pour donner à leurs femmes, (& à quelles femmes ?) des robes & des parures plus brillantes que n'en portoient les Reines au commencement du ſiècle paſſé. S'ils croyent par-là s'en faire aimer, je les avertis qu'ils ſont bien loin de compte. Elles les mépriſent; elles les dédaignent; il n'y a ſi petite Bourgeoiſe ou Artiſane, lorſqu'elle eſt *endimanchée* & vêtue en Dame d'importance, qui ne ſe flatte de faire au moins la conquête d'un *Plumet*. Ces idiots font-ils attention qu'ils fonrniſſent à leurs femmes des armes contre eux-mêmes ? ☞ *George* feroit-il la fable de ſon quartier, s'il n'avoit pas eu la fatuité de faire porter à ſa ſervante, qu'il a épouſée, un Collier de perles & des girandoles ?

La plûpart, & preſque tous les hommes

mes, s'imaginent que le moyen le plus court pour faire ſa fortune, c'eſt d'épouſer ce qu'ils appellent un bon parti, c'eſt-à-dire une femme riche. Il eſt néanmoins conſtant que l'on voit plus de fortunes faites & bien établies parmi ceux qui ſe ſont mariés à leur gré, & ſans aucune vûe d'intérêt, que parmi ceux qui ſe ſont laiſſés éblouïr par l'éclat d'une riche dot. Il eſt bien rare qu'une femme riche plaiſe long-tems; parce que ſe perſuadant que ſon mari lui a obligation de ſa fortune, elle en conçoit dans ſon intérieur un orgueil qui la porte à exiger de ſon mari une injuſte & baſſe ſervitude. *Une femme riche* * *eſt un mal inſolent*, dit un Ancien. Il y en a peu, il n'y en a point qui ne veuille dominer quand ſon mari lui doit ce qu'il a, & ce qu'il eſt. Or dès qu'une femme veut dominer, elle eſt néceſſairement haïe. ☞ *Fabrice* après cinq ans d'aſſiduitez & de ſoins, eſt enfin reſté maître du champ de bataille. Il a *débuſqué* tous ſes Rivaux, & depuis ſix mois ou environ, *Iſmene*, cette riche héritiére, lui a donné ſa main avec cinquante mille livres de rente. *Fabrice* parle déja de ſe ſepa-

* *Intolerabilius nihil eſt quàm fœmina dives.* Juvenal, Satyr. VI. 460.

ſeparer; il ne peut vivre avec elle; & la raiſon, me direz-vous? C'eſt qu'il lui doit ſa fortune.

Si une femme que nous épouſons avec rien, & que nous mettons ſur le bon pié, devient aſſez ſouvent d'une inſolence inſupportable, à combien plus forte raiſon, celle qui procure le même avantage à un homme, ſera-t-elle impérieuſe, arrogante, altiére!

Une femme d'un eſprit docile, doux, complaiſant, avec peu de bien, eſt ſans doute préférable à une femme riche & fiére. Il n'y a que la complaiſance mutuelle qui opére le bonheur du mariage, & par une ſuite néceſſaire l'élevation à la fortune. Tout homme troublé au dedans, ne peut jamais ſe pouſſer au dehors. C'eſt ce que *Plaute* fait dire à un de ſes Acteurs: *J'ai échangé ma liberté contre une dot.* Ne devroit-on pas examiner avant toutes choſes, non le bien d'une femme que l'on recherche, mais le caractère de ſon eſprit & de ſes mœurs, & préférer la douceur & la complaiſance à ſon bien tel qu'il ſoit? C'eſt par cette heureuſe qualité que *Livie* charma *Auguſte*, & qu'elle régna ſur le Maître du

Monde,

Monde, au lieu que l'impérieuſe *Scribonie* en fut répudiée.

On dit que quand les Afriquains veulent acheter un cheval, ils font mettre ſur lui une couverture qui en cache la tête & le corps, & n'en laiſſe voir que les jambes, de crainte qu'un corps bien fait, ne leur faſſe acheter des jambes vicieuſes. On pourroit, ce ſemble, par comparaiſon, uſer de cette précaution dans le mariage. Il faudroit mettre un voile ſur les richeſſes de la femme avec laquelle on veut ſe lier, & n'examiner que ſon caractère & ſon cœur, de peur que ſon bien ne nous aveugle, & ne nous faſſe tomber dans les liens d'un hypocondriaque.

La patience & la hardieſſe ſont auſſi d'une néceſſité indiſpenſable pour avancer ſa fortune ; la patience ſur-tout, afin d'attendre ſans ſe rebuter le moment favorable ; la hardieſſe, pour que notre timidité ne nous le faſſe pas manquer lorſqu'il ſe préſente.

Ce qui perd la plûpart des aſpirans à la fortune, eſt l'impatiente avidité qu'ils ont de la faire promptement. *Celui qui veut devenir riche, veut le devenir tout à*

coup.

coup. Et voilà la cauſe fréquente de leur ruïne. Le chemin qui conduit au Palais de la Fortune, eſt gliſſant; celui qui ſe hâte trop, ne manque pas de tomber: & d'ailleurs on n'a pas ordinairement bonne opinion de ceux qui deviennent trop tôt riches. ☞ *Fabien*, dans un état médiocre, étoit regardé comme un modèle de probité; tout le monde élevoit ſa droiture, ſon équité, ſa candeur. Il eſt devenu ſuſpect; ſa fortune a été trop prompte.

La patience conſiſte non ſeulement à ne point précipiter nos déſirs, mais encore à ſouffrir patiemment les injures, remerciant même quelquefois ceux qui nous les font. Il eſt non ſeulement avantageux pour l'ordinaire de ne point relever une injure, mais ſouvent il eſt à propos de n'en point parler. Il n'y a rien qui apporte plus d'obſtacle à notre avancement, que de déplaire à ceux qui ont du crédit; rien qui nous attire plus leur haine, que de vouloir nous ériger en cenſeurs de leurs actions. ☞ *Marcel*, après pluſieurs années d'aſſiduité auprès de ſon Patron, s'eſt brouillé avec lui, lorſqu'il étoit ſur le point d'en obtenir un Emploi conſidérable. Il a reſſemblé

à

à ces valets qui se font chasser la veille des éttennes.

Lorsque nous attendons un service important de quelqu'un, la prudence veut que nous dissimulions adroitement ses impertinences & ses brusqueries. Soyons assidus auprès de lui, & ne nous rebutons pas d'une lenteur, qu'il n'affecte quelquefois que pour nous éprouver. Cette assiduité doit être fondée sur trois raisons. La premiére, afin de mieux marquer notre zèle; l'autre, pour empêcher que nos ennemis ne profitent de notre absence; la derniére, afin d'être toujours à portée de saisir les occasions favorables qui se présentent.

La hardiesse est une liberté de se produire soi-même auprès de ceux qui peuvent servir à notre avancement. Elle a pour défaut la honte niaise, & pour excès l'effronterie, jointe à l'importunité. ☞ *Eraste* & *Valere* faisoient leur cour au même Ministre; le premier, timide, honteux, emprunté, n'y alloit que rarement; il a été oublié; l'autre, suffisant, présomptueux, libre, effronté, y alloit trop souvent; il s'est fait chasser.

La hardiesse honnête soutient la patience, & empêche que l'on ne se rebute des premiers refus ; jointe à la persévérance, elle nous procure tôt ou tard ce que nous demandons. Mais il faut que cette hardiesse soit prudente, & accompagnée d'une grande modestie. Son propre est d'empêcher qu'une lâche timidité ne rende inutiles les heureuses conjonctures.

L'art d'aimer, & celui de faire sa fortune, est à peu près le même. Les amans & les aspirans à la fortune ont cela de commun, que les uns & les autres sont pour l'ordinaire aussi consternés, lorsque le succès n'a pas répondu à leur attente, qu'ils deviennent fiers & insolens, lorsque tout leur rit.

Fortune dans l'Epée.

La gloire que l'on acquiert par les armes, est celle qui fait les Héros. Elle est infiniment supérieure à toute autre, puisqu'on ne l'obtient qu'au prix du sang, & d'une vie que l'on expose mille fois pour y parvenir.

Celui qui veut réussir dans cette profession, doit y entrer par la voie du

cœur, & ſe mettre au ſervice dès qu'il peut monter à cheval. Comme le plus ſouvent l'on ne s'avance que ſelon ſon rang, plutôt on part, & plutôt on arrive au but. La nuit ſurprend ceux qui attendent le déclin du jour pour ſe mettre en route.

La vocation à l'Etat militaire, que j'appelle la voie du cœur, eſt la véritable bravoure. Elle conſiſte dans une intrépidité d'ame, qui fait que quoique nous voyions & connoiſſions le péril, nous ſommes toutefois déterminés à nous y expoſer avec prudence & par un principe d'honneur. Celui qui s'engage dans le péril avec diſcernement & par devoir, y conſerve toute ſa préſence d'eſprit. C'eſt un avantage que ne peuvent avoir trois ſortes de perſonnes. Le téméraire, le poltron, & le faux brave.

Le téméraire eſt celui qui ſe jette dans le péril ſans le connoître, & ſans y être guidé par la prudence, qui conſiſte à meſurer avec juſteſſe ſes forces à celles de ſon ennemi. Ce n'eſt pas que la témérité ſoit toujours & en toute occaſion à rejetter; car à tout conſidérer, il vaut mieux qu'un Soldat péche par excès que

par défaut. D'un ☞ *Léandre*, d'un téméraire, on en pourroit faire un vrai brave, en retranchant ce qu'il y a de trop ; mais d'un ☞ *Cratin*, d'un poltron, l'on n'en pourroit jamais faire un vaillant homme. Il eſt plus aiſé de retrancher que d'ajouter.

Cratin eſt donc un poltron en ce que la connoiſſance du péril l'excite intérieurement à l'éviter. Son jugement & ſon imagination préoccupés par la crainte, le lui groſſiſſent à meſure qu'il approche, & lui donnent une entiére défiance de ſes forces. Il ne dit pas que c'eſt parce qu'il craint, mais il ſe retranche ſur la prudence ; il éleve cette vertu, & en fait l'éloge. Une retraite honnête, dit-il, n'eſt-elle pas quelquefois plus avantageuſe qu'une victoire ? Si nous avançons, tout eſt perdu. Quelle témérité d'oſer attaquer l'Ennemi avec des forces ſi inégales ! c'eſt chercher à lui donner une victoire complette . . . Il enviſage l'Armée ennemie ; la peur eſt une yvreſſe qui double, qui triple les objets, dix mille hommes lui en paroiſſent trente mille, & nous n'en avons pas quinze, s'écrie-t-il, & encore tous Soldats neufs ! Il découvre au loin des troupeaux de

bœufs

bœufs & de moutons qui arrivent au camp ; ſon imagination les habille auſſitôt en hommes de guerre ; il diſtingue la Cavalerie d'avec l'Infanterie, il voit même flotter les drapeaux ; ils approchent, il entend déja le bruit des tambours & des trompettes ; c'eſt un renfort qui vient à l'Ennemi ; il faut périr ; ſi on l'attend ; ſauve qui peut. . . Alors ſans ſe ſoucier , ni de la honte, ni de l'infamie , il prend la fuite , & il eſt à dix lieues delà qu'il tremble encore.

Un ☞ *Thraſon* ; un faux brave, un hypocrite, en matiére de cœur, eſt d'une toute autre eſpèce, du moins en apparence. Il eſt *Cratin* , c'eſt-à-dire , poltron au fond de l'ame ; mais il ne met pas comme lui , ou plutôt il ne croit pas mettre ſa lâcheté en évidence ; il parle au contraire en homme intrépide, que l'honneur , & la belle gloire emportent. Il tonne , il foudroye ; la vie ne lui eſt rien. Il encourage ceux qui paroiſſent craindre , & qui n'ont pas ſi peur que lui. Il traite leur prudence de foibleſſe, il s'en mocque. Quoi de plus glorieux, dit-il, que d'être trouvé parmi les morts, étendu généreuſement ſur le champ de bataille , ou mieux de revenir chez ſoi

cou-

couvert de lauriers, de palmes & d'illuſtres bleſſures ! La victoire eſt certaine, l'Ennemi eſt beaucoup plus foible, moins nombreux, moins aguerri, plus mal poſté .... Il tremble, il plie, il recule, il va ſe diſſiper de lui-même, ſans que l'on ſe donne la peine d'en venir aux mains, (il ne ſeroit pas fâché que l'on prît ce dernier parti.) Il n'y a perſonne de tous ceux qui ne le connoîtroient pas, qui ne prît *Thraſon* avant l'action, pour un *Bayard;* tant qu'il ſe perſuade, qu'il eſt bien convaincu par ſes propres yeux, qu'il n'y a rien à craindre; c'eſt un *Tancrede*, un *Roland*, dont on ne peut modérer l'ardeur bouillante & martiale; il pouſſe ſa prétendue bravoure juſqu'à la fureur, juſqu'à la frénéſie .... Mais cependant l'Ennemi approche, & en bonne contenance; il fait mine de vouloir attaquer; il faut avancer & en venir aux mains; *Thraſon* eſt commandé pour aller envelopper un détachement; il héſite, il tremble, il pâlit, le maſque tombe & laiſſe voir *Cratin* à découvert .... Un *Thraſon* eſt encore un homme terrible, redoutable dans une ville emportée d'aſſaut; en tems de paix, dans un quartier d'hyver; dans un paſſage, il eſt le fleau du Bourgeois & du Payſan, & la terreur

de

de ceux à qui il commande. Il eſt dur, cruel, impitoyable, inhumain, barbare; il foule, il accable les foibles . . . Eſt-il en différend avec quelqu'un qui lui reſſemble, qu'il croye encore plus poltron que lui, il eſt inſolent, fier, altier, intraitable : mais s'il ſe trouve avec un homme qui ne le craigne point, qu'il connoiſſe pour un vrai brave, *Thraſon* eſt ſouple, doux, traitable; il plie, & ſouffre même lâchement ce qu'il fait ſouffrir à ceux qui ont la foibleſſe de le craindre. Il eſt comme le baſſin d'une balance.

Quoique ☞ *Clitandre*, ou le vrai brave s'expoſe au péril avec connoiſſance, jugement & prudence, ce n'eſt pourtant pas ſans émotion intérieure. Tout homme, tel qu'il puiſſe être, (à moins qu'il ne ſoit un fou,) ſent la nature ſe remuer à la vûe du danger. Il y a dans tous les hommes un déſir général de ſe conſerver, que la Nature elle-même leur a imprimé, & que tout raiſonnement imaginable ne peut ſupprimer. *Clitandre* ſent donc cette ſecrète émotion ; mais l'honneur dont il eſt plein, la confiance raiſonnable qu'il a en ſes propres forces, le déſir de vaincre

cre ſon Ennemi, qu'il ſait n'être point invincible, la vûe de ſon devoir, tout cela réuni, triomphe de ſon émotion. Ce mouvement ſecret ne l'agite que lorſqu'il marche à l'action ; mais il ne la connoît plus dans l'action même. Au lieu que le poltron & le faux brave ſont plus conſternés dans l'action qu'auparavant. Le faux brave a une langue pleine de vent, & des pieds qui ne ſont propres qu'à fuir. Le poltron ſent plus d'émotion, parce que l'appréhenſion du mal eſt plus forte en lui qu'auparavant; mais ils redeviennent hardis l'un & l'autre, lorſque le calme a ſuccédé à la tempête.

Pour s'élever par le vrai mérite plutôt que par le miracle d'une faveur aveugle, il faut poſer pour premier fondement, que ſi l'on veut faire ſa fortune dans l'Epée, on doit avoir ſur toutes choſes une valeur à l'épreuve. Mais on ne ſe la donne point ; elle ne s'acquiert pas même. On a donné au courage & à la bravoure le nom de *valeur*, parce que c'eſt par-là que l'on détermine ce que vaut un homme d'Epée. La bravoure eſt l'attribut eſſentiel du Militaire ; mais cette qualité doit être accompagnée de pru-

prudence & de modération, les occaſions de faire des folies étant plus fréquentes dans cet état qu'en tout autre.

L'Amour, la Table, le Jeu, le point d'honneur, dont on ſe fait ſouvent une idée auſſi ſotte que fauſſe, le déſir aveugle de paſſer pour brave, ſont autant d'écueils où la Fortune de l'homme d'Epée vient ſe briſer.

Le véritable point d'honneur n'eſt point de ſe couper la gorge pour un ſujet frivole, quelquefois honteux; mais de vouer ſon ſang au ſervice de l'Etat, & non pas de le prodiguer par une fureur criminelle & brutale dans des querelles particuliéres. La furie du Duel a été inconnue dans la République Romaine, du moins n'en trouve-t-on pas un ſeul exemple dans l'Hiſtoire entre deux Romains. L'unique endroit où l'on en apperçoit quelqu'ombre, eſt à l'occaſion de deux Officiers, dont l'un qui ſe croyoit offenſé par l'autre, voulut, ſur le point qu'on alloit livrer un combat, obliger ſon ennemi à ſe battre contre lui; mais le ſage Romain lui fit cette réponſe: Nous allons, charger nos ennemis communs,

combattons avec vigueur, à qui en tuera le plus.

Cette fureur ne s'est donc fait connoître dans l'Empire Romain, qu'après l'inondation des Gots, & autres Barbares qui y amenerent cette frénésie avec l'ignorance, & le mépris des Arts & des Sciences.

Le premier & le véritable honneur consiste à ne point violer avec la Loi de l'Etat, les ordres du Souverain. L'infraction de cette Loi, en nous rendant criminels, donne une plus grande atteinte à notre honneur, que toutes les offenses que nous pourrions recevoir d'un Particulier. L'injure peut être réparée; mais l'infraction de la Loi ne le peut être que par la peine qu'elle impose.

La circonspection dans les paroles, est extrêmement nécessaire, en ce qui regarde ceux que l'autorité éleve au dessus de nous. C'est dans l'Epée principalement que l'on doit observer précisément & à la lettre, la règle monachale: *Semper benedicere de Domino nostro Priore.* Car il ne faut qu'un mot échappé indiscrétement, pour renverser la fortune la mieux disposée.

sée. Nous n'avons que trop d'exemples de la vérité de cette maxime.

Un homme d'Epée ne doit point négliger les exercices propres à lui rendre le corps agile, souple, adroit, comme la Salle & le Manège. Ces exercices sont le noviciat du Militaire. Il doit après cela s'appliquer à acquérir la connoissance de quatre choses préliminaires, qui dans la suite aideront beaucoup à son avancement; la Géographie, l'Histoire, les Mathématiques dont les Fortifications sont la partie principale, & les Langues voisines, sur-tout l'Allemande. La Géographie est la boussole de l'Histoire, & l'on ne sauroit prendre aucun goût à l'une, si l'on n'a aucune connoissance de l'autre. La meilleure méthode pour bien apprendre la Géographie, est de commencer par l'Hydrographie.

Il est certain que dans l'Histoire, un homme d'Epée peut prendre les sentimens propres à soutenir son caractère avec honneur. Il y trouvera des modèles parmi les grands hommes, dont elle a immortalisé le nom & les actions. C'est-là que nourrissant son esprit d'un aliment aussi agréable qu'utile, il fortifie son courage,

forme ſon jugement, éveille ſon génie, anime ſon émulation, & s'affermit dans l'habitude heureuſe de toutes les vertus qui font les grands Capitaines. ☞ *Clitandre* joint à un courage élevé, une ſcience qui ne lui eſt point inférieure; il ſeroit difficile de dire s'il manie mieux la plume que l'épée; s'il eſt plus propre au Camp qu'au Cabinet. Ici il eſt ſavant, là il eſt Héros. *Clitandre* eſt fait pour commander. ☞ *Léandre* eſt vaillant, intrépide, plein d'honneur; mais ignorant, il ne peut être que Soldat.

Les Guerres ſont l'ame des Hiſtoires. Alexandre avoit toujours l'Iliade ſous le chevet de ſon lit. C'étoit dans la lecture des combats d'Achille & des autres vaillans Grecs qu'il trouvoit le modèle de ſon intrépidité. Scipion faiſoit de l'Hiſtoire d'Alexandre, ce que celui-ci avoit fait de l'Hiſtoire d'Achille. Céſar pleura de jalouſie de ce qu'il n'avoit encore rien fait à l'âge qu'Alexandre avoit conquis la moitié du Monde. Les actions de ce même Céſar, qu'il a écrites lui-même avec une ſimplicité ſi noble, ont été d'utiles leçons aux grands hommes qui l'ont ſuivi depuis.

Lorſqu'un homme qui entre dans l'E-

pée se sent assez de cette intrépidité & de ce génie qui est propre aux Mathématiques, & sur-tout aux Fortifications, il ne doit pas manquer d'en faire le principal instrument de sa fortune. Cette voie à la vérité est plus périlleuse que les autres, mais elle abrége bien plus le chemin; & pourvû que le mousquet ou le canon donnent un peu de loisir à l'Ingénieur, il se voit bien-tôt avancé.

La Langue Allemande est d'une grande utilité au Militaire; elle est presque entendue par-tout, & la quantité des Etats qui la parlent, donnent à un homme qui la sait parfaitement, une grande facilité pour se travestir dans les occasions. Avec la Langue Françoise & la Langue Allemande on peut certainement voyager par toute l'Europe. Sans celle-ci on ne peut être bon Espion, & sans l'autre on ne peut être habile Négociateur.

Un jeune homme qui entre dans les Troupes, & qui voudra s'avancer, ne fera pas un pas sans ouvrir les yeux pour s'instruire. Il étudiera soigneusement, non pas pour les critiquer, comme il est assez ordinaire, mais pour en faire son

profit, les démarches des Chefs; il en pénétrera, s'il se peut, les raisons, il refléchira sur les avantages & les inconvéniens qui en arrivent.

Entre les grands Officiers il s'en proposera un dont la conduite lui paroîtra la plus digne d'être imitée, & qui aura le plus de rapport à son génie, pour en faire son modèle. ☞ *Théamene* a étudié *Clidandre* avec tant de soin, il a si bien corrigé ses propres défauts sur les vertus de ce grand homme, que l'on reconnoît le modèle dans la copie, & la copie dans le modèle.

Les qualitez essentielles dans un homme d'Epée peuvent se réduire à cinq. Maintenir le Soldat dans la discipline avec une sévérité qui tienne le milieu entre la dureté & la facile indulgence. Il y a des occasions où il faut affecter de la dureté; d'autres, où il faut être ferme & rigoureux; & quelques-unes enfin où il faut un peu se relâcher: c'est la nécessité qui doit prescrire des règles à la prudence. La bonne discipline parmi le Soldat, est le fondement de toutes choses. Le Soldat mal discipliné, perd son Officier par sa désobéissance & sa désertion, sans que

ce-

celui-ci en puiſſe appeller. Que l'Officier ſe faſſe tout à la fois craindre & aimer de ſon Soldat. Qu'il ſoit bon, mais fier avec lui; compatiſſant lorſqu'il ſouffre, rigoureux lorſqu'il péche; qu'il l'entretienne dans un travail aſſidu, afin de ne pas le laiſſer amolir par l'oiſiveté; qu'il ait ſoin de le faire ſubſiſter, & de l'entretenir proprement.

Un bon Officier ne manquera pas d'obſerver avec attention la marche générale d'une Armée; il examinera quelles meſures prennent les Généraux, ſuivant la force ou la foibleſſe de leur Armée, ſuivant le poſte qu'elle occupe; il remarquera avec ſoin l'ordre de la marche, la ſûreté & commodité du campement.

Pour acquérir la capacité ſur le fait des Batailles, il ne ſuffit pas d'étudier avec une attention extraordinaire, quelle eſt la conduite des grands Capitaines, non ſeulement dans les actions d'éclat, mais dans les moindres rencontres, qui bien ſouvent ſont en petit les images fidelles des grandes Batailles.

Perſonne n'ignore qu'une telle capacité ſe diviſe en trois tems; en ce qui précede

de l'action, en ce qui l'accompagne, en ce qui la suit. Ce qui précede l'action consiste à bien connoître ses forces, & celles de son Ennemi; à choisir un terrain avantageux, à disposer son monde avec jugement, à entretenir les esprits dans une assurance presque certaine de la victoire; à quoi l'on peut ajoûter l'utile précaution de s'assurer d'une bonne retraite, en cas que l'on soit battu.

La capacité dans l'action peut se réduire à savoir charger à propos, soutenir avec fermeté, secourir ce qui peut s'affoiblir, rallier ce qui est rompu, enfoncer l'Ennemi, profiter de son desordre, & rétablir le sien promptement.

Quant à ce qui suit l'action, il se réduit, selon les événemens, à deux points uniques; pousser sa victoire, ou assurer sa retraite. C'est la prudence & la nécessité qui doivent décider.

Que l'on ne desespère point pour la perte d'un combat. Tel est battu aujourd'hui qui battra demain. Les Romains après la bataille de Cannes qui leur fut si funeste, complimenterent le Consul sur ce qu'il avoit fait une retraite glorieuse

avec

avec les débris de ſon Armée. Il y a bien plus de gloire & d'utilité dans une retraite faite à propos, que dans une victoire mal ménagée. Capouë fut l'écueil du bonheur d'Annibal.

Pour l'attaque ou la défenſe d'une Place, un Officier doit être inſtruit de trois choſes. Qu'il ſache premiérement ce qu'il lui faut de troupes, ſoit pour attaquer, ſoit pour défendre, quelles munitions de bouche & de guerre lui ſont néceſſaires, & d'où il peut les tirer.

Un Officier qui veut s'avancer doit abſolument ſe faire des Patrons qui prônent & qui faſſent valoir ſes ſervices. Il eſt très-néceſſaire qu'il ſe faſſe connoître de ceux qui peuvent l'élever, & qui ſont prépoſés pour la direction de la Guerre. ☞ *Licandre* paſſe pour un aſſez mauvais Soldat, il n'a point de capacité, & il doit plus au bonheur qu'à ſon habileté le ſuccès de quelques entrepriſes. Il s'avance cependant, il ſe voit en paſſe de prétendre à des poſtes diſtingués. Ce qu'il a fait, bien examiné, peut ſe reduire à rien; mais il a fait valoir ce *rien*. Il a eu des gens qui l'ont fait remarquer, qui l'ont groſſi aux yeux de ceux qui ſont les Maî-

tres de la Fortune, & les distributeurs des graces. ☞ *Argaste* a de la valeur, de la capacité, de la prudence; il a tout ce que *Licandre* n'a pas: mais comme il se contente de bien faire, & qu'il en reste-là; il n'a pas aussi tout ce qu'a *Licandre*.

Qu'un Officier ne montre point de dépit, & ne fasse point paroître de chagrin, lorsqu'on lui préfere ses inférieurs; lorsqu'il voit des *Thersites* lui passer sur le ventre. ☞ *Licaste* à la veille d'être avancé s'impatiente; il se plaint hautement qu'on lui fait un passe-droit, qu'on l'oublie; il vante ses services, il les étale. Un jour de plus, une indiscrétion de moins, & *Licaste* avoit ce qu'il demandoit.

Les graces du Prince sont gratuites comme celles du Ciel; & d'ailleurs lorsqu'un Souverain fait marcher à grands pas à la fortune, ceux qu'il distingue; il a sans doute ses raisons; & ces raisons, telles qu'elles soient, ce n'est pas à nous à les pénétrer. Qu'a fait ☞ *Cleanthe*, direz-vous, qui puisse lui mériter une distinction si glorieuse? Il a donné un avis secret & important; il s'est acquitté

avec

avec autant de prudence que de bonheur d'un emploi qui n'a point paru à vos yeux ; il en a plus fait que vous.

Doit-on exiger de l'équité de ſon Maître, ce que l'on ne doit attendre que de ſa bonté ? . . Nous ne ſommes plus dans ces tems malheureux où l'on s'enfermoit dans une Place pour y capituler avec ſon Souverain. La juſte puiſſance du Monarque a établi un ſi bel ordre dans ſes Etats, une harmonie ſi admirable de ſubordination, que l'on ne peut concevoir l'idée de la déregler ſans ſe perdre.

Chaque Sujet peut rendre utilement ſervice ; chaque Officier porte ſon bras pour ſoutenir la gloire de la Monarchie ; mais il n'y a point de Sujet, il n'y a point d'Officier en particulier qui oſe ſe croire néceſſaire, & dont l'Etat ne puiſſe fort aiſément ſe paſſer. ☞ *Dorante* s'eſt retiré par mécontentement ; mille autres qui le valoient bien, ſe ſont préſentés pour le remplacer, & n'ont point été agréés. Le chagrin n'opére de mal qu'à celui qui le conçoit.

Enfin une des principales qualitez que doit avoir un Officier, c'eſt d'être atten-

tif à la ſubſiſtance des Troupes. Le Grand *Guſtave*, qui fut la terreur de l'Empire, diſoit qu'une Armée étoit un monſtre, dont le ventre étoit la partie la plus importante ; que l'on n'avoit pas tous les jours beſoin de bras ; mais qu'il falloit manger tous les jours.

Qu'un Officier pour derniére maxime employe rarement ſa faveur & ſon crédit pour des ſujets qui n'ont rien par eux-mêmes qui puiſſe les pouſſer & les mettre en état de lui rendre la pareille dans l'occaſion. Tout ce qu'on demande à la Cour, tient lieu de quelque choſe. On n'a ſouvent pas trop du crédit de ſes patrons pour ſoi-même. Il ne doit cependant pas faire difficulté de s'employer pour le mérite, la faveur que l'on procure à un homme dont ſes qualitez le rendent digne, fait honneur, & la reconnoiſſance qu'il en conſerve paye avec uſure le ſervice qu'on lui rend.

Fortune dans la Robe.

La Robe eſt plutôt le lit de repos d'une fortune déja faite, que la porte pour y parvenir. Tout homme qui embraſſe la profeſſion de la Robe, & qui ne ſe ſent

ſent pas dans ſa bourſe de quoi ſe pouſſer au plus haut degré, doit mettre toute ambition ſous ſes pieds, & ne penſer qu'à maintenir tranquillement par ſa probité la fortune qu'il a dans le poſte où il ſe trouve. Toute Charge qui s'achete & qui ſe vend, ne fait point la fortune d'un homme, puiſqu'avant de l'acheter il en a le prix qui le rend auſſi riche. & ſouvent bien plus que la Charge méme.

Il y a quatre états differens dans la Robe; le premier eſt de ceux qui pénétrés d'ambition, aſpirent à une Fortune élevée; le ſecond eſt de ceux qui ſans ambition ne penſent qu'à couler tranquillement leurs jours dans les Charges qu'ils ont priſes, & à y maintenir avec honneur la fortune dont ils jouïſſent. Le troiſième eſt de ceux qui ne pouvant ou ne voulant acheter aucune Charge, s'efforcent par leur génie de rendre leur fortune meilleure: & le dernier eſt de ceux que l'argent a revêtus de certains Emplois qui n'ont pour but que l'intérêt.

Dès que l'on entre dans la Robe avec quelqu'ambition, l'on ne doit pas ſe moins propoſer que de ſe mettre en état d'obtenir le poſte le plus éminent. Comme à

Rome le Sacré Collége eſt la porte la plus prochaine & la plus ordinaire pour parvenir au Pontificat, de même le Conſiſtoire ſacré du Monarque eſt le pas le plus prochain pour arriver à ce qu'il a de plus élevé. ☞ *Fauſte* à qui ſon mérite & ſa probité invariable, ont fait obtenir l'Intendance d'une Province, y ſoutient cette même réputation de vertu que perſonne ne lui conteſta jamais. Il y tient une conduite qui ſans préjudicier aux intérêts du Prince, le rend agréable, aimable, cher aux Peuples. Il a trouvé un ſecret inconnu à beaucoup d'autres, qui conſiſte à ne rien négliger de ce qui regarde le Prince ſans devenir odieux aux Sujets; un fond de deſintereſſement & d'équité le lui a fourni. *Fauſte* a une connoiſſance parfaite de la Province ſur laquelle il a inſpection; il ſait ce qu'elle peut, & ce qu'elle ne peut pas; les Commerces qui l'enrichiſſent, & ceux qui l'épuiſent: il facilite les uns, & empêche les autres. Il pénétre le génie des Peuples, & entre dans la diſtinction particuliére de ceux qui ont le plus de crédit dans les Villes de la Province afin de connoître les ſervices que le Prince en peut tirer dans l'occaſion. Il leur rend à la Cour les bons offices que leur zèle & leur fidélité

lité ont droit d'en attendre. *Fauste* apporte une diligence exacte à la prompte expédition des affaires, & en rend un compte précis & fidèle au Ministre. Il remplit les fonctions de sa Charge avec une fermeté inébranlable. Sa vigilance prévient tout ce qui pourroit apporter du trouble ou du retardement au service public, & sa sagesse y trouve les remèdes les plus convenables. Insensible aux attraits de l'or, l'intérêt de l'Etat est l'ame de toutes ses actions. Il soutient sa dignité, non-seulement sans avarice, mais encore avec splendeur; & cette splendeur doit tout à la gravité, rien à l'orgueil ni au faste. Il a un abord aisé, l'oreille patiente, l'accueil doux & engageant; il est toujours prêt à faire plaisir, tant que son devoir n'y est pas interessé; en sorte que lorsque le tems sera venu de récompenser ses services, par des places plus distinguées, la Province ne le verra partir qu'avec douleur, & le regretera longtems, si son Successeur ne lui ressemble pas.

Le Roi ne peut faire un plus grand honneur à un Sujet, que de lui donner un caractère représentatif de sa personne, en lui faisant confidence de son secret, & en

en déposant entre ses mains l'intérêt général de son Etat; ce qui se fait par l'Ambassade.

Il y en a de deux sortes; l'une est précisément pour l'honneur & la cérémonie, l'autre proprement pour la Négociation. La premiére demande ordinairement des gens d'Epée, & quelquefois d'Eglise; l'on confie presque toujours la derniere aux gens de Robe. ☞ *Felix* qui parmi ceux-ci a été revêtu du caractère d'Ambassadeur, a tout à la fois le jugement très-profond & l'imagination fort vive. Par celle-ci il a démêlé les pièges que l'on a voulu lui tendre, & a trouvé des expédiens pour aider & faciliter sa Négociation; par l'autre il a discerné avec solidité tout ce qui pouvoit contribuer à l'avantage de son Maître, jusques dans les moindres circonstances. Il a été d'un secret impénétrable, comme d'une adresse subtile à pénétrer le secret des autres, & à démêler ce qu'on a voulu lui cacher. Il possède à fond la connoissance des intérêts, non-seulement de l'Etat où il a été envoyé, mais généralement de tous les Princes. Il a l'esprit souple; mais il a accompagné cette souplesse de prudence, afin d'éviter toutes les occasions de commettre mal à propos son caractère,

qu'il

qu'il a ſoutenu avec une fermeté rigoureuſe, n'ayant rien relâché des honneurs qui lui étoient dûs. Il ſavoit que la moleſſe d'un Ambaſſadeur ſur ce qui lui appartient entraîne ſouvent de fâcheuſes conſéquences. Afin de faire honneur à ſa dignité, & de montrer en même tems aux Peuples chez leſquels il réſidoit qu'il a l'ame grande, généreuſe & libérale, ſa dépenſe a été ſplendide ſans profuſion. Il eſt vrai qu'il n'a pas épargné l'argent pour avoir des gens affidés qui ne le trompaſſent point, parce qu'il n'ignoroit pas qu'un tel avantage ne ſe peut trop acheter. *Felix* de retour de ſa Négociation, qu'il a heureuſement terminée, a reçu de ſon Maître des récompenſes proportionnées à l'importance des ſervices qu'il lui a rendus.

Il n'y a rien de ſi borné que la fortune d'un homme de Robe dans le ſecond Etat. Tout ce qu'il peut faire, eſt de ſe donner une Charge ſuivant le bien qu'il poſſède, & de prendre garde de ne point ſe ruïner, en ſervant le Public dans un Emploi infructueux. Il doit auſſi ſe faire une grande & bonne réputation. L'honneur & la probité ſont le partage de la Robe: elle laiſſe à la Finance & au

Com-

Commerce l'intérêt qu'elle met au dessous d'elle.

Si l'homme de Robe n'a pas assez de bien pour soutenir la dignité de sa Charge, il faut nécessairement qu'il se ruïne, ou qu'il la vende pour payer ses dettes, ou bien qu'il prenne des travers pour s'enrichir, & c'est ce qu'il doit éviter. La premiére disposition à bien faire, c'est de n'avoir pas besoin de mal faire; *souvent l'extrême justice, est une extrême injustice*? Si la prudence, le bon sens, & la *rectitude* d'ame ne tempéroient pas quelquefois la rigueur du droit, à force de vouloir être juste, on deviendroit injuste. L'on peint ordinairement la Justice sans yeux, afin que la considération des personnes ne puisse la détourner du chemin de l'équité.

Il y a des circonstances où le Magistrat peut & doit faire distinction du mérite, afin de ne pas confondre par des Jugemens semblables, l'honnête homme & celui qui ne l'est pas. La prévention est un dangereux écueil qu'il doit éviter. Elle naît de trois choses; de la présomption qu'a le Juge que l'on n'oseroit lui en imposer, à cause des égards & du res-

respect qu'on lui doit; de la pente naturelle que l'on a à croire plutôt le mal que le bien; & enfin de la vaine gloire, ou plutôt de la mauvaise honte que nous avons de condamner un sentiment que nous avons une fois pris.

Si sur un premier rapport, nous prenons une impression fixe, nous ne laissons point de place à la vérité; & de quelques preuves qu'elle s'appuie, elle trouve que toutes les entrées lui sont fermées.

Fortune dans le Commerce.

La richesse du Marchand est celle de la Monarchie; plus le Commerce fleurit dans un Etat, & plus ce même Etat est riche, puissant & invincible.

Le Roi de Perse a érigé une Charge sous le titre de Directeur Général du Commerce, avec la qualité de Conseiller d'Etat, ayant séance dans le Conseil, & que l'on peut appeller le Ministre du Négoce. On choisit pour remplir cette place un homme qui après avoir passé par tous les degrez & honneurs que peut donner le Commerce, s'est acquis des lumié-

lumiéres & une capacité qui le rendent propre à s'acquitter avec ſuccès d'un Emploi auſſi important. Il eſt le Chef d'une Compagnie compoſée de vingt-quatre hommes, qui ſont comme ſes Conſeillers, & que l'on choiſit entre les plus anciens Marchands, les plus habiles, & de la plus grande probité, âgés du moins de cinquante ans, qui en ayent paſſé vingt-cinq dans le négoce, & qui ſoient devenus riches dans l'état qu'ils quittent. On les prend de toutes les Provinces & de différens négoces. Ils ont chacun mille ſéquins d'appointemens, le Surintendant en a ſoixante mille; ce qui monte à la ſomme de ſoixante mille écus, qui eſt payée par le Corps de Marchands d'Iſpaham, ſur un fond établi pour ce ſujet. Ils s'aſſemblent de deux jours l'un, & quelquefois plus ſouvent, ſelon la néceſſité, pour examiner tout ce qui peut être ou avantageux, ou préjudiciable au Public & aux Particuliers dans toutes ſortes de Commerces.

Les Négocians peuvent s'adreſſer à eux pour leur donner des Mémoires remplis d'avis & de propoſitions, qui tendent à établir ou à ſupprimer certains négoces. Le Conſeiller qui s'eſt chargé du

du Mémoire, ſelon ſon Département de Province ou de Négoce, en fait ſon rapport à la Chambre ; ſur quoi, après avoir déliberé, le Surintendant du Commerce, bien inſtruit de tout, entre au Conſeil, & après avoir rapporté l'avis de la Compagnie, le Roi en ſon Conſeil, prend telle réſolution qu'il juge à propos.

La premiére & la principale vertu d'un Négociant, c'eſt la bonne foi; c'eſt elle qui donne le crédit, & le crédit la fortune. Si-tôt qu'un Marchand fait le moindre faux pas, ſi-tôt qu'il montre le moindre biaiſement dans ſa bonne foi, toute ſa réputation tombe, & avec elle tout ce qu'il a de crédit.

Le mérite produit parmi les Négocians deux mauvais effets, l'envie & la crainte. L'envie, dans ceux qui ne peuvent atteindre à un ſemblable mérite; la crainte, dans ceux qui ſont établis, & qui ont peur qu'en avançant un homme qui a plus d'eſprit & de mérite qu'eux, ils n'en ſoient à la fin ſupplantés. ☞ *Jourdain* avoit tout ce qu'il faut pour faire un parfait Négociant; de la droiture, de l'intelligence, de l'activité, de l'économie,

de

de la douceur. Un ſeul point lui manquoit, uu peu d'avance; il l'eût trouvée, s'il l'eût moins méritée; la rareré de ſes talens les lui a rendus inutiles.

Le Négoce eſt, ou de choſes abſolument néceſſaires, ou de choſes abſolument ſuperflues, ou de celles qui tiennent le milieu entre ces deux extrémitez. Le négoce de choſes qui ſont abſolument néceſſaires, produit ordinairement une fortune plus aſſurée, mais moins grande & moins prompte. Celui au contraire des choſes ſuperflues, produit un profit plus grand & plus prompt, mais plus hazardeux, parce qu'il n'eſt fondé que ſur la mode, le caprice & la fantaiſie. ☞ *Rollet* s'eſt ruïné en très-peu de tems, parce qu'il a voulu devenir riche en très-peu de tems. Il a cru que la Mode fixeroit ſon inconſtance en ſa faveur.

Un Marchand doit travailler à paſſer pour honnête homme & pour aiſé dans ſes affaires; ſans ces deux points, ſon crédit tombe. ☞ *Paul* eſt riche, puiſſant, bien fondé, perſonne cependant ne veut avoir affaire à lui. Son avidité n'auroit-elle pas fait tort à ſon avarice? ☞ *Jaquin* eſt honnête homme, perſonne n'en doute; mais

mais il n'a point de fond. Sa probité lui est inutile, & fait à son égard le même effet que la fourberie.

La réputation d'honnête homme ne sauroit être fondée que sur la bonne foi. Celle d'homme aisé dans ses affaires, s'établit par une grande ponctualité à payer. Sans bonne foi, un Marchand ne va pas loin; il se fait connoître tôt ou tard; & il perd quelquefois en un seul jour, ce que la fraude n'avoit pu lui faire acquérir qu'en plusieurs années. ☞ *Jerôme*, associé depuis vingt ans avec un fourbe qui lui ressembloit, étoit arrivé au Temple de la Fortune par un escalier à la dérobée. Opulent, il comptoit ne pouvoir jamais manquer, lorsque son fidèle Associé lui a emporté les trois quarts de son bien par une banqueroute. Personne ne le plaint; oseroit-il se plaindre?

La bonne foi & la ponctualité sont, pour ainsi dire, les deux pivots sur lesquels roule le crédit du Marchand. Quatre autres qualitez lui sont encore nécessaires; la connoissance parfaite des marchandises, une grande prudence dans ce qu'il entreprend, beaucoup d'économie, la paix domestique, & le bon ordre dans

ſa famille. ☞ *Chriſtophle* fait de grands gains en peu de jours ; ſa femme dépenſe beaucoup en peu d'heures ; l'un compenſe l'autre.

Nous revenons à la bonne foi, parce qu'elle eſt la maîtreſſe roue du Commerce, qui fait mouvoir & tourner toutes les autres, & que c'eſt ce qui manque quelquefois aux Marchands. C'eſt ſur elle qu'eſt fondée la Juſtice expéditive établie pour terminer toutes les conteſtations qui naiſſent entre les Négocians ſur le fait du Commerce. Elle doit être la ſeule règle de leurs jugemens ; c'eſt elle qui en bannit la chicane & les formalitez que la mauvaiſe foi a introduites dans les autres Tribunaux, où l'on ne cherche qu'à tromper les yeux des Juges, pour faire ſuccomber le droit ſous la formalité. C'eſt elle qui eſt cauſe que le plus ſouvent les deux Parties ſortent contentes de la Juriſdiction des Conſuls, & toutes deux mécontentes des autres Tribunaux ; parce que la bonne foi portant une clarté vive, celui qui a ſuccombé aux Conſuls, ſe fait juſtice à lui-même, & reconnoît au moins intérieurement qu'il a tort.

En Turquie, c'eſt le ſeul Bon-ſens, &

& la ſeule bonne foi qui vuident toutes les conteſtations.

Il y a certains Peuples qui ſe haïſſent mortellement, & qui, ſans aucune communication, négocient de la meilleure foi du monde. L'un de ces Peuples charge ſon vaiſſeau des marchandiſes qu'il veut vendre à l'autre. Les vaiſſeaux arrivent; on deſcend ſans rencontrer qui que ce ſoit; les marchandiſes débarquées ſont étalées ſur le bord; les vaiſſeaux ſe retirent en mer pendant quelques jours; la Nation vient, examine les marchandiſes; chacun met à part ce qu'il déſire acheter, puis met à côté ce qu'il veut donner en échange, ou bien l'argent qu'il en offre pour le prix. Lorſque tout eſt en cet état, ils diſparoiſſent, en donnant un ſignal. Les autres reviennent alors; chacun va voir ce qu'on offre de ſa marchandiſe, ſoit en argent, ſoit en échange; & ſi la choſe propoſée l'accommode, il l'emporte & laiſſe ce qu'il avoit apporté; ſi au contraire ce qu'on lui propoſe n'eſt pas ſuffiſant, il le laiſſe ſur la place, & reprend le ſien....Si ces deux Peuples, qui, quoiqu'ennemis l'un de l'autre, en uſent avec tant de bonne foi, voyoient

ce qui ſe pratique ici entre gens de la même Nation, de la même profeſſion, entre parens & amis, que pourroient-ils penſer ?

EN-

ENGAGEMENS.

Amour.

A Qui cette paſſion que nous nommons Amour, n'eſt-elle pas connue? A qui n'eſt-elle pas inconnue? Tout le monde en parle; tout le monde l'ignore; tout le monde la ſent; perſonne n'en peut donner une juſte définition, parce qu'elle ne ſe fait pas ſentir à tous, & toujours de la même maniére. Chaque homme a une façon d'aimer qui lui eſt particuliére, & qui ne ſe retrouve preſque jamais dans un autre.

La différence des tempéramens, des caractères, des états, des conditions, des profeſſions, des âges, conſtitue aſſez la différence des Amours. Un homme lent & froid, n'aime point comme celui qui eſt bouillant & impétueux; l'homme franc & ouvert, comme celui qui eſt myſtérieux & caché; l'homme de Cour n'ai-

me point comme le Magiſtrat, ni celui-ci comme l'homme d'épée; le Marchand, comme ni l'un ni l'autre; & l'Artiſan, comme aucun d'eux.

Le même homme n'eſt plus le même amant dans ſes différens âges; les périodes climateriques y apportent des changemens ſenſibles. Il y a quinze ans que ☞ *Cléanthe* brûloit pour *Clarice*. Il ne pouvoit être un jour ſans la voir; depuis quelques années, il n'y va que rarement; bien-tôt il n'y ira plus... Ce n'eſt pourtant pas qu'il en aime une autre, ou qu'il y ait moins de perfections dans *Clarice*, elle eſt preſque toujours la même.

On peut aimer en quatre maniéres. Ou l'on n'aime que la beauté, ou l'on ne recherche que la perſonne, ou l'on recherche l'un & l'autre, ou l'on ne recherche ni l'un ni l'autre, ☞ *Syphon*, par exemple, n'eſt pas difficile dans ſes amours; il eſt au contraire très-accommodant. Que croyez-vous qu'il lui faille? une jeune? une vieille? une belle? une enjouée? une ſpirituelle? une blonde? une brune? une grande? une petite? une Griſette? une Demoiſelle? Non. Eh quoi donc, me direz-vous? Une femme, & rien plus. ☞ *Cly-*

☞ *Clytophon* ne ſe propoſe d'autre but en aimant *Témire*, que de l'aimer; de lui dire qu'il l'aime, & de le lui faire connoître par des attentions toujours nouvelles. *Témire* avoit de la beauté, un accident la lui a ravie, elle fait peur. *Clytophon* eſt le ſeul qui oſe la voir, & s'entretenir avec elle. Vous vous en étonnez! Ce n'eſt point la beauté de *Témire* que *Clytophon* cherche, c'eſt *Témire* elle-même.

☞ *Lyſandre* aime dans *Caliſte* la beauté, la jeuneſſe, l'eſprit & l'enjouement; ſi *Caliſte* vient à perdre les deux premiers avantages, croyez-vous qu'elle aura aſſez des deux autres pour retenir *Lyſandre*?

☞ *Valere* n'aime pas plus *Iſabelle* qu'une autre femme; il ne l'aime point, il eſt incapable d'aimer; il fait ſemblant d'aimer. *Valere* s'eſt apperçu que l'on recherchoit *Iſabelle*; que c'étoit à qui auroit la gloire de ſa conquête. Le plaiſir qu'il s'eſt imaginé à triompher de mille Rivaux, la vanité de faire dire de lui qu'il a une Maîtreſſe que tout le monde voudroit avoir, eſt préciſément ce qui le rend aſſidu auprès d'*Iſabelle*. Peut-être ne la

quittera-t-il que lorſqu'elle ne pourra plus lui faire craindre de Rivaux.

La premiére paſſion qui attaque le cœur d'un jeune homme qui ſe produit dans le monde, c'eſt ordinairement l'Amour. Pallas le couvre en vain de ſon Egide; quoi qu'on en diſe, ſi le tempérament ne ſe met entre deux, le bouclier de cette ſage Déeſſe ne ſe trouvera pas d'une trempe aſſez fine pour repouſſer les traits que la beauté, ſoutenue de l'art, ſait lancer à propos. La morale, les préceptes peuvent tenir bon quelque tems; mais enfin cette crainte qu'une longue dépendance a rendue comme naturelle au jeune homme, s'efface; la timidité ſe change inſenſiblement en liberté, la liberté en hardieſſe, & celle-ci en témérité. ☞ *Hylas*, au ſortir du Collége & de l'Académie, s'eſt trouvé au milieu des femmes, comme un Papillon au milieu de pluſieurs flambeaux. Il en a peur d'abord; enſuite il s'en approche: la lumiére & la chaleur le réjouïſſent. Il y brûle le petit bout de ſon aîle; cet accident ne le rebute point. Il vole à celui-là, il revient à celui-ci; enfin il tourne tant de fois autour du feu, qu'on le voit s'y con-

consumer, & tomber par terre dépouillé de tout ce qui servoit à l'élever.

S'il y a quelque moyen sûr pour éviter le malheur d'*Hylas*, c'est de ne pas s'y exposer. On tombe presque toujours dans le précipice, lorsqu'on veut marcher avec trop de confiance sur le bord. Il n'y a point d'occasion où la présomption soit plus dangereuse .... Le cœur d'un jeune homme est si foible, les traits dont on veut le percer sont si subtils, qu'il est presque moralement impossible qu'il puisse s'en garantir. L'âge lui-même, soutenu de l'expérience, s'y mécompte assez souvent, quand il se laisse aveugler par la confiance. ☞ *Perrin*, presque sexagenaire, n'avoit encore été qu'effleuré par les traits que plusieurs Belles lui avoient décochés. On le croyoit invulnerable ; il se le persuadoit lui-même; & dans cette persuasion, il s'exposoit sans crainte, & railloit les autres. Une petite *Grizette*, qui, avec peu d'esprit, n'a ni beauté ni jeunesse, a trouvé le défaut de sa cuirasse, & l'a rendu la fable de ceux dont il se moquoit.

Il semble que l'âge au lieu d'affermir le cœur de certaines personnes, l'amolit au contraire, & le rend plus susceptible.

☞ *Angélique* à vingt ans, à trente, ne trouvoit perſonne à ſon gré ; les Amans les mieux faits, lui venoient de toutes parts ; elle a congédié les uns, & rebuté les autres... L'Amour, que dis-je ? *Angélique* elle-même, les a vengés, en ſe donnant à quarante ans pour maître, celui qu'elle n'auroit pas voulu pour valet à trente-cinq.

Il arrive rarement, il n'arrive preſque jamais qu'un jeune homme qui entre dans le Commerce du monde, ne prenne pas un petit air de contagion. La prudence demanderoit que l'on s'appliquât à connoître ſon penchant, à le prévenir, en évitant de ſe trouver trop fréquemment avec ce qui plaît, en étouffant l'étlncelle, de crainte qu'elle ne devienne un feu, & ce feu un embraſement ; mais pour cela il faudroit du moins que la Jeuneſſe voulût refléchir avant de s'engager ; & c'eſt ce qu'elle n'a coutume de faire que quand il n'y a plus de remède. Rompons le penchant avant qu'il ſe forme en habitude, & l'habitude en néceſſité.

Les premiéres émotions de l'Amour ſont ordinairement foibles ; le premier trait qu'il nous lance, ne ſauroit pénétrer fort avant,

avant, & on peut l'arracher sans beaucoup de douleur. L'Amour n'est qu'un Nain lorsqu'il se présente; mais il ne s'est pas plutôt établi dans le cœur, qu'il devient un Géant qui commande avec hauteur & insolence.

Que faut-il donc faire, demandera-t-on, pour n'être point enveloppé dans les filets de cet Oiseleur? Il faut premiérement ne pas chercher l'occasion; c'est déja un grand point: elle ne se trouve que trop tôt, sans que l'on se donne la peine de la chercher, & de la faire naître. En second lieu, fuyons-la lorsqu'elle se présente; mais fuyons-la sans déliberer, sans regarder derriére nous; précipitons-nous à l'eau, comme *Mentor* fit avec *Télemaque*, si elle nous poursuit; évitons enfin ceux qui sont atteints de ce mal contagieux. ☞ *Hyacinthe* a désiré de voir *Clytie*, dont on lui avoit vanté les graces, l'esprit & la beauté. Il n'étoit pas aisé de l'approcher. De trente démarches, vingt-neuf ont été inutiles. Il a vû *Clytie*. Voir *Clytie* & l'aimer, mais l'aimer à la fureur, ç'a été la même chose pour *Hyacinthe*. Il a formé le dessein de lui parler; l'exécution en paroissoit impossible. Quel obstacle l'Amour ne surmonte-t-il

pas ! Il lui a parlé; il a fait plus, il a trouvé le moment de lui déclarer la violence de sa passion. *Clytie*, dont le cœur étoit pris ailleurs, a congedié *Hyacinthe* avec dédain; & il s'en desespère.

Les attraits ☞ d'*Eliante* ne firent qu'une légere impression sur le cœur d'*Alphonse* la premiére fois qu'il la vit. On s'en étonna; il s'en étonna lui-même; car *Eliante* a tout ce qu'il faut pour allumer une grande passion. Il lui rendit plusieurs visites, & revint toujours avec sa liberté. Il s'applaudissoit, il triomphoit, lorsqu'un coup d'œil particulier, que cette Belle lui gardoit comme une *botte de Maître*, lui a percé le cœur, dans le tems même qu'il étoit en garde, & l'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. *Eliante*, qui est une jeune volage, une aimable coquette, n'en demandoit pas plus. Satisfaite de sa victoire, elle en a abandonné le fruit à qui l'a voulu.

☞ *Elize* ne se sentoit point faite pour l'amour. Elle ne pouvoit même comprendre que l'on pût aimer. *Chloé*, sa compagne, étoit d'une humeur toute différente, elle ne pouvoit comprendre que l'on pût s'en passer. Elle faisoit la guerre à

à ſon amie de ſa froideur; elle lui peignoit les douceurs de l'amour ſous les couleurs les plus vives & les plus riantes. *Elize*, plus curieuſe que ſenſible, a voulu faire ſon coup d'eſſai ſur le beau *Cérinthe*; il a été heureux; elle s'en eſt bien trouvée; elle a blâmé ſon indifférence.... *Cérinthe* s'aime trop pour aimer beaucoup & pour aimer long-tems. *Elize* eſt convaincue de ſa perfidie; elle regrette ſon indifférence.

L'Oiſiveté eſt la mere de l'Amour. Il faut étouffer la mere, ſi l'on ne veut pas que ſon fruit vienne en maturité. Pour cela il faudroit donner à ſon eſprit quelques occupations ſérieuſes & réglées qui l'emploiaſſent utilement. L'eſprit eſt un feu qui veut toujours être en action. Si vous ne prenez ſoin de lui donner des occupations qui tendent à la vertu, il en cherchera qui le conduiſent au vice. Appliquons-nous à la lecture de certains Ouvrages, qui, en nous amuſant agréablement, puiſſent nous inſtruire, & nous inſpirer l'amour de la vertu. Tous les livres qui ne conduiſent pas à ce but, doivent être rejettés comme des *fatras* inutiles, & comme des poiſons aſſoupiſſans qui endorment l'ame, & la jettent dans une eſpèce de léthargie. Les Romans

ont plus fait de vicieux, que les bons Livres n'ont fait de vertueux; & les bons Livres ont moins corrigé de vicieux, que les Romans n'ont corrompu de vertueux. Il est rare qu'un homme qui aime l'étude soit débauché. Faisons choix d'amis sages & discrets. Lorsqu'un jeune homme vertueux s'allie avec un débauché, il faut ou que le bon amene le méchant à la vertu, ce qui est rare, ou que le méchant corrompe le bon, ce qui n'est que trop ordinaire.

☞ *Gnaton* étoit né avec les plus heureuses qualitez. Sa douceur, sa prudence, sa modération ne devoient rien à l'art ni aux préceptes. Il se portoit de lui-même à la vertu; elle étoit son élément. Le voisinage lui a fait connoître *Ascylte*, jeune homme perdu, qui, sous de faux déhors de sagesse, s'est insinué si adroitement dans l'ame de *Gnaton*, & lui a tellement infecté l'esprit & le cœur de l'air contagieux de *petit-Maître*, qu'il seroit difficile de distinguer lequel des deux est présentement le plus corrompu.

Voilà des préceptes pour prévenir le mal, dira-t-on; mais n'y en a-t-il point pour y remedier? Peu... c'est le Rameau

d'or que le remède ſpécifique à cette maladie. Elle ne ſe guérit preſque jamais qu'elle n'ait eu ſon cours ; elle eſt comme le feu qui ne ceſſe de brûler que quand il n'a plus rien à conſumer. Beaucoup ſont morts ſans pouvoir en guérir, & l'ont emportée au tombeau avec la rage & le deſeſpoir. Ovide qui a traité de l'art d'aimer & du remède d'amour, eſt auſſi mauvais Médecin dans l'un, qu'il eſt habile Aſſaſſin dans l'autre. Il ne faut qu'un moment, qu'un clin d'œil pour donner un coup d'épée à travers du corps ; mais des années entiéres ne ſuffiſent pas quelquefois pour le guérir ; & toute l'habileté du Chirurgien ne peut ſouvent empecher que nous n'en mourions, ou que nous n'en ſoyons incommodés le reſte de nos jours.

Cependant afin de ne pas tomber dans le défaut pédanteſque que la Fontaine reproche à ſon Maître d'Ecole ; voyons ſi nous pourrions tendre la main à ceux qui ſe noyent.

Celui qui par foibleſſe, ou par quelqu'autre raiſon que ce ſoit, ſe trouve pris dans les pièges de l'Amour, & qui veut s'en débarraſſer ſincérement, trouve

toujours des remèdes dans ſon propre fond; je dis ſincérement; car il eſt rare qu'il y ait bien de la ſincérité chez les Amans. ☞ *Léandre* eſt à bout; il a juré qu'il ne reverroit plus *Célimene*; il a rompu pour jamais avec elle; c'en eſt fait, il n'y a plus de retour. Ses rigueurs, ſa fierté, ſes caprices lui ont autant & plus donné d'averſion, que ſes attraits ne lui avoient inſpiré d'amour.... Le moyen d'y tenir en effet! il eſt aſſidu auprès d'elle depuis pluſieurs années, & il ne ſait pas encore s'il en eſt aimé! Elle ſe mocque de moi, dit *Léandre*, elle m'amuſe (peut-être ne ſe trompe-t-il pas.) Quoi qu'il en ſoit, comme il eſt ordinaire aux Amans de rechercher leurs amis quand ils ſont brouillés avec leurs Maîtreſſes, ſon dépit le conduit un jour chez moi; il m'aborde avec un air auſſi effaré que s'il avoit fait un mauvais coup; il s'aſſied; & ſe relevant auſſi-tôt; n'abandonne point, dit-il, en m'embraſſant, le meilleur de tes amis comme le plus infortuné de tous les Amans: j'ai quitté *Célimene* après avoir enfin découvert ſa mauvaiſe foi; je ne veux plus la voir, je veux l'oublier; je ue veux plus parler d'elle; je ne veux plus qu'on m'en parle. Je ſerois un grand ſot, après ce que

j'en

j'en ai appris, & elle auroit encore bien plus lieu de ſe rire de moi. Non, non... Pour cette fois .. Fortifie-moi dans ma réſolution, continue-t-il; aide-moi de tes conſeils; rens ma guériſon certaine & totale; peins-moi les femmes avec les couleurs les plus noires, elles ne le feront jamais tant que leur eſprit. Moi, qui crois que *Léandre* me parle à cœur ouvert, je le conſole, je lui dis ce que je peux de plus fort pour l'affermir dans ſon généreux deſſein, je le félicite même ſur ce que cet heureux malheur lui fait recouvrer ſa liberté. Il m'écoute; il me remercie; il me quitte en faiſant les ſermens les plus ſolemnels de ne plus revoir *Célimene*. Le lendemain ils ſe promenoient enſemble aux *Tuilleries*, & on les a vûs le même jour à *l'Opéra* dans la même Loge.

Dire que l'on ne voudroit plus aimer, n'eſt-ce pas dire que l'on aime encore beaucoup? Dire que l'on voudroit guérir, & vouloir guérir effectivement ſont deux choſes très-differentes. Ceux qui voudroient, mais qui n'ont pas encore la force de vouloir, doivent obſerver trois points. Le premier, c'eſt de faire une ſérieuſe refléxion ſur la Fortune dont la jalouſie ne peut ſouffrir de Rivale. La For-

Fortune veut un cœur tout entier ; & ſi-tôt qu'elle peut découvrier que nous encenſons deux objets à la fois, elle devient extrêmement reſervée dans ſes faveurs.

Faiſons-nous des occupations & des divertiſſemens qui nous diſtraient, qui nous diſſipent.

La Fable ne nous a feint Diane chaſte & chaſſereſſe, Hippolite chaſſeur, & inſenſible aux ardeurs criminelles de Phédre, que pour nous apprendre que l'eſprit donne peu dans deux paſſions en même tems, & que l'une étouffe néceſſairement l'autre.

Il faudroit encore ſe faire à ſoi-même une fidèle peinture des défauts qui ne manquent jamais de ſe trouver dans la perſonne aimée.

A l'égard du premier moyen, il n'eſt pas le moins efficace des trois. Il eſt certain qu'on ne peut guère aimer & faire ſa fortune tout à la fois. L'un fait obſtacle conſéquemment à l'autre. Si une fortune, quoique bien établie, ſe détruit quelquefois par l'amour, que ſera-ce de celle qui eſt à peine commencée? ☞ *Pamphile* a

tout

tout négligé pour gagner le cœur de *Dorimène.* Il y a réussi; mais il a perdu la bienveillance & la protection de ses patrons. Ce n'est pas tout; *Dorimène* qui n'a souffert ses assiduitez que dans l'espérance qu'il lui feroit à elle-même sa fortune en l'épousant, voyant qu'il manquoit à sa parole, & qu'il n'avoit toujours que des soupirs, & des protestations à lui offrir, a cru que de son côté elle n'étoit pas obligée à tenir la sienne, & a congedié l'Amant. *Pamphile* a perdu sa fortune, & n'a pas gagné sa Maîtresse.

Le deuxième moyen peut avoir aussi de grandes utilitez. Le changement d'occupations, de lieux, d'objets, causent nécessairement des révolutions dans le cœur. L'homme de Cabinet, le Joueur, le Chasseur, ne sont pas ordinairement fort amoureux. Il est vrai aussi qu'il faut extrêmement prendre garde qu'en voulant éviter une extrémité, l'on ne donne dans l'autre. ☞ *Eraste* n'avoit encore mangé que la plus petite partie de son bien avec *Glycere*, lorsqu'il l'a quittée; il a voulu devenir joueur pour cesser d'être amoureux; *Eraste* a perdu ce qui lui restoit en trois coups de dez.

L'ab-

L'abſence, l'éloignement, les voyages ſont des remèdes preſqu'infaillibles. Comment s'abſenter, comment s'éloigner, dira-t-on, comment ſe ſéparer d'un objet qui charme? Diſpoſez-vous peu à peu à ne le plus voir en le voyant rarement : ſi vous pouvez gagner huit jours, vous pouſſerez bien juſqu'à quinze, avec un peu d'effort, & de quinze jours, en redoublant l'effort, on peut bien aller juſqu'à un mois ſans en mourir. Or celui qui peut ſupporter volontairement l'abſence de ſa Maîtreſſe pendant un mois, peut certainement gagner ſur lui de ne la plus revoir; ſur tout s'il en a de juſtes ſujets de mécontentement.

☞ *Valere* partant pour une Campagne, maudiſſoit *Mars & Bellone.* Il ſe ſépara de *Lucinde* avec autant de douleur, que ſi on l'eût ſeparé de lui-même. Que de larmes ! Que de tendres ſentimens ! Que de proteſtations mutuelles ! Que de ſermens d'une fidélité inviolable ! Il eſt toujours prêt de monter à cheval & de lui faire ſes derniers adieux; mais il a encore oublié de lui dire ceci & cela; & vraiment le plus eſſenriel. Enfin le voilà parti... La campagne ſe termine, *Valere* re-

revient; il ne s'informe pas de *Lucinde*; on lui en parle; il demande qui elle eſt.

Le troiſième moyen ne le cède point aux deux autres. Rien ne nous deſabuſe tant de l'opinion favorable que nous avions conçue d'une perſonne que la découverte de quelqnes-uns de ſes défauts; ſur-tout s'ils ſont bas, ſordides & mépriſables. Ils ſervent de correctifs à l'eſtime immoderée que nous lui avions accordée indiſcrétement. Cent vertus frappent moins quelquefois qu'un ſeul défaut. Une legère imperfection, une bagatelle, une bêtiſe échappée de la bouche d'une Belle, un rien, en un mot, a quelquefois donné plus de dégoût, que mille qualitez brillantes n'avoient pu inſpirer d'amour.

Le mal eſt que la plûpart, & preſque tous les Amans, groſſiſſent toujours les perfections de leurs Maîtreſſes, & *amoindriſſent* leurs défauts. Ils veulent rarement convenir que celle qui a ſu les charmer, les ait charmés ſans raiſon. Si on leur montre quelque choſe de défectueux en elle, ce n'eſt rien; moins que rien; & d'ailleurs n'eſt-il pas remplacé par mille autres belles qualitez? L'orgueil & l'a-

mour

mour propre leur fascinent les yeux, & les empêchent de voir au grand jour ce que les moins pénétrans apperçoivent dans l'obscurité.

☞ *Dorilas* avoit prié *Cléon* son ami de lui dire du mal de sa Maîtresse, pour l'en guérir & l'en dégoûter. *Cléon* s'en est acquitté à merveille, il n'a pas même eu besoin de recourir à la fiction; *Dorilas* a voulu tuer le Medecin.

Un homme ne souffre qu'avec impatience que l'on parle mal de sa Maîtresse; pour ses amis il les sacrifie plus volontiers; & c'est en quoi l'Amour montre autant d'équité que de discernement.

Les rigueurs dans une Maîtresse ne sont pas assurément ce qui nous en détache; au contraire lorsqu'une femme sait y apporter la *doze* convenable; lorsqu'elle sait se défendre avec enjouement; lorsqu'elle est ingénieuse à trouver des défaites, des prétextes ausquels elle a le secret de donner une teinture de vérité; elle est beaucoup plus dangereuse; & les rigueurs sont un éperon qui fait marcher l'Amour plus vîte, quoiqu'il ne puisse s'empêcher d'en murmurer. ☞ *Céphise* a perdu

en

en un jour par une facilité & une indulgence trop prompte celui que ses rigueurs lui avoient conservé pendant plusieurs années.

La severité, sur-tout celle qui fait faire naître à propos dans le cœur d'un Amant la crainte d'un Rival, est un sel en amour qui l'empêche de se corrompre; mais il faut qu'une femme sache habilement le ménager, & connoître les endroits où il en faut davantage, & ceux où il en faut moins, Il y en a peu quipossedent bien ce talent; & c'est un bonheur pour les hommes; car jamais ils ne se désabuseroient.

Tandis que ☞ *Damon* a cru aimer dans *Mirtale* une Daphné, son amour a été tendre, sincère, respectueux; il eût sans douté été constant, si *Mirtale*, lasse de toujours masquer, ne lui eût fait voir une *Laïs.*

A voir ☞ *Clitandre* ardent, empressé à faire sa cour à *Thimelé* on jureroit qu'il est le plus heureux de tous les amans; il ne l'est pourtant, que parce qu'il espère le devenir; quand il le sera devenu, il cessera de l'être; d'ailleurs il craint que sa négligence ne donne occasion à quelque

que Rival de le ſupplanter & de recueillir avec autant de promptitude que de facilité, le fruit que ſes longs & pénibles travaux n'ont encore pu lui produire. En faut-il davantage pour rendre un Amant conſtant?

L'Amour eſt un enfant extrêmement délicat, à qui il faut peu de nourriture; il ne ſe repaît la plûpart du tems que d'eſpérance, de vent, & de chiméres. Un aliment ſolide & réel l'étouffe & le tue.

Ce ne ſont donc point les rigueurs qui peuvent nous détacher, à moins qu'elles ne tiennent de la groſſiereté, de la férocité & de la barbarie. Une femme belle & fiére n'en eſt que plus dangereuſe; mais une femme belle & féroce, porte avec elle ſon antidote.

La coquetterie, l'infidélité, la mauvaiſe foi, ne ſont pas toujours capables de nous faire prendre notre parti en amour; à moins que nous n'en ayons des preuves convainquantes: mais pour peu qu'elles ſoient douteuſes, pour peu qu'une femme y puiſſe jetter un faux jour; pour peu qn'elle puiſſe leur donner un certain tour de ſa façon, la vérité s'évanouït;

on

on en vient à un éclairciſſement ; une Maîtreſſe ſe juſtifie, nous met dans notre tort, & nous fait promettre d'avoir plus de docilité dans la ſuite à nous laiſſer tromper.

☞ *Eraſte* n'avoit été qu'averti des infidélitez de *Nictiméne* ; il a pris auſſi-tôt ſon parti en homme de cœur : mais avant de la quitter, il a été bien-aiſe, & avec raiſon, de l'accabler des reproches les plus ſanglans, & de lui faire connoître qu'il étoit informé. Qu'eſt-il arrivé ? *Eraſte* avant cette démarche a cru ſans voir ; *Eraſte* verroit aujourd'hui qu'il ne croiroit pas.

Un défaut qui ſaute aux yeux, & qui ſeul comprend tous les autres, c'eſt l'avarice. Une femme n'aime guère, n'aime point ſans connoiſſance de cauſe. Il faut ou qu'un homme ſoit bien-fait, ou ſpirituel, ou riche. La bonne mine plaît à beaucoup de femmes, l'eſprit à pluſieurs, la richeſſe à toutes. L'utile chez elles l'emporte toujours ſur l'agréable.

Pour un homme qui n'a que du mérite, c'eſt un formidable Rival qu'un riche. Il faut qu'une femme ait bien du goût,

goût, du discernement, de la noblesse d'ame, s'il n'en est pas supplanté.

☞ *Lisandre* a tout ce qu'il faut pour plaire; il est jeune, grand, bien-fait, spirituel; mais il n'est pas riche; il ne sauroit même espérer de le devenir; la femme la plus foible peut lui résister si elle veut. ☞ *Ergaste* a tout ce qu'il faut dans sa personne pour déplaire; mais il a de l'argent; ce n'est pas sans se faire violence que la Vertu ose lui résister.

L'argent est un fard admirable pour les défauts du corps & de l'esprit. ☞ *Aminthe* trouvoit *Argante* déplaisant, haïssable; & elle avoit raison. De grands biens dont il a hérité, le lui ont rendu supportable, agréable.

☞ *Cléanthe* attribue les rigueurs d'*Elmire* à sa sagesse. Elle ne lui a jamais rien accordé. Doit-il trouver mauvais qu'elle lui rende la pareille?

On s'étonne que *Pyrame* avec toutes les qualitez qui font le cavalier accompli, ait perdu son tems auprès de *Doris*. L'on ne s'en étonnera plus, quand on saura que *Doris*,

Doris, comme cette Courtiſane de Plaute, *a les yeux aux mains.*

☞ *Béliſe* eſt mitigée, je veux dire qu'elle eſt ſenſible au mérite & à l'argent. Elle ſouffre *Créſus* à cauſe de l'un, & voit *Dorante* à cauſe de l'autre.

Règle générale, l'eſprit, le mérite, la bonne mine ſe morfondent à la porte des Belles, s'ils ne ſont pas en état de paroître avec décence; c'eſt-à-dire avec dépenſe. Un homme qui veut aimer & être aimé, doit faire vœu de pauvreté, & ne plus compter à ſoi tout ce qu'il poſſède.

☞ *Elien* s'eſt ruïné pour entretenir *Fulvie*; il ne lui reſte que peu de choſes de ſes richeſſes immenſes; s'il veut le conſerver, il faut qu'il rompe avec elle; s'il le lui abandonne, elle rompra avec lui.

Une femme n'aime point un riche qui ne veut rien donner; elle dédaigne un homme de mérite qui ne peut rien donner.

Un homme qui aime, & qui a dequoi donner, fût-il le plus avare de tous les hommes, devient libéral; & c'eſt un hazard s'il ne donne pas dans la prodigalité.

L'avarice eſt identifiée avec ☞ *Chryſanthe*; elle conſtitue ſon eſſence, on ne peut le concevoir ſans elle. Qui dit *Chryſanthe* dit avare; & qui dit avare dit *Chryſanthe*... Mais, ô prodige ! *Celie* renverſe l'ordre de la nature; elle change l'eſſence des choſes. D'un, *Chryſanthe*, elle a fait un prodigue! *Chryſanthe* ne paie ſes dettes qu'à regret, que le plus tard qu'il lui eſt poſſible; jamais, s'il peut vous ſurprendre en défaut de formalité; & voilà qu'il donne des ſommes conſiderables à *Celie* qu'il ne lui doit pas ! On connoît mal *Chryſanthe*; il eſt encore plus voluptueux qu'avare.

Quelquefois l'Amour opére des merveilles toutes contraires. ☞ *Fabrice* étoit généreux, officieux, liberal juſqu'à la profuſion. *Clorinde* l'a rendu farouche, dur, économe, juſqu'à l'avarice; il n'eſt plus pour elle ſeule que ce qu'il étoit auparavant pour ſes amis.

Oh! il y a des bornes; dira-t-on; oui il y en a; mais ce n'eſt pas en amour. Il eſt plus aiſe de s'abſtenir en amour que de ſe contenir. ☞ *Criſpe*, homme ſage & temperé, n'a voulu donner d'abord à *Lucette* que ce qu'il lui falloit pour l'entre-

tretenir honnêtement. *Crispe* a si bien fait à force de moderation, de prudence & d'économie, que *Lucette* peut le mettre hors de chez lui quand elle voudra.

Une chose à laquelle il faudroit encore faire une extrême attention, & à laquelle ou n'en fait pourtant point ; c'est à la fin ordinaire de tous les engagemens ; les uns se terminenr par la perte de la vie, ou de la santé : Ceux-ci par la perte des biens : ceux-là par la perte de l'honneur. C'est un hazard s'ils ne se terminent pas par l'une de ces catastrophes.

☞ *Alphonse* & *Hippolite* qui étoient rivaux, s'en vouloient depuis long-tems ; ils se sont cherchés ; ils se sont trouvés, ils ont tiré l'épée. *Hippolite* est demeuré étendu sur le champ de bataille. *Alphonse* a été obligé d'abandonner sa patrie, sa famille, ses biens, ses amis. Eh ! pour qui ; pour une *Lycisque* !

Pour savoir combien de mauvaises affaires l'amour traîne à sa suite, je ne voudrois consulter que les Registres du Greffe Criminel.

A l'égard de la perte de la santé, c'est

la moindre chose qui puisse en arriver ; du moins à considerer la conduite des jeunes gens, auroit-on lieu de le croire ? Ces fleaux de débauche, pour être devenus communs, n'en sont pas moins terribles ; & ce qui doit confirmer dans cette pensée, c'est que les hommes sensés & intelligents, les redoutent ; ils ont assurément leurs raisons ; & les raisons d'une personne sage sur cet article comme sur tout autre, valent bien celles d'un étourdi, d'un fou qui ne peut apprendre qu'à ses dépens, combien la santé est une chose précieuse.

Personne de tous ceux qui s'y exposent, ne peut se garantir de cette contagion. Les plus habiles connoisseurs ont souvent éprouvé qu'ils étoient très-ignorans sur ce point. Les Empereurs & les Rois en ont été plus d'une fois les victimes. Les bains particuliers que l'on faisoit à *Auguste* ; la retraite de *Tibere* dans l'Isle de Caprée, font assez voir qu'elle ne tient pas beaucoup de compte de la qualité des personnes. Il y a une infinité de passages dans *Horace*, *Juvenal*, *Martial*, *Pétrone*, &c. qui sous differens noms, font connoître qu'elle n'est pas nouvelle, & que de tout tems on a pu

dire

dire *Adeò nulla est sincera voluptas.* Notre siècle en particulier nous fournit un si grand nombre d'exemples de cette vérité, que nous pouvons fort bien nous passer du témoignage des Anciens. L'on ne voit que trop de ceux qui, comme dit Juvenal, *vultu*, *morbum*, *incessuque fatentur.* L'on s'étonne, par exemple, que ☞ *Névole* soit plus cassé à vingt-cinq ans, qu'*Umbrice* ne l'est à soixante & dix; mais ceux qui savent comme l'un a vécu, & comme l'autre vit, ne s'en étonnent pas.

A combien de petitesses d'ailleurs, à combien de bassesses l'amour aveugle ne nous expose-t-il pas? Qui croiroit que le grand, que le sage, que le savant ☞ *Callistrate* se laissât maîtriser par une *Cypassis* qui le traite comme un Valet, & qui lui donne des Valets pour rivaux?

Que de bruits peu avantageux à la réputation, & par conséquent à la fortune! Que de desordres! Celui-ci est mal avec sa femme dont il a été obligé de se séparer; celui-là a été renfermé; celui-ci s'est brouillé avec ses Patrons, qui ne veulent plus le voir; celui-là avec ses amis qui rougissent de sa compagnie.

Les femmes qui se livrent à cette pas-

ſion courent encore de plus grands riſques. Il eſt vrai que l'honneur, la crainte, l'intérêt ont plus d'empire ſur elles que ſur les hommes, & les retiennent plus puiſſamment.

Il y a telles femmes qui par leur chaſteté naturelle, & par les notions rigoureuſes qu'elles ont conçues de l'honneur, ſont inacceſſibles. On peut les comparer à des Villes que la nature & l'art ont fortifiées également; l'on ne peut les prendre de force, il faut une trahiſon, ou du moins un ſiège long & régulier pour lequel il y a peu d'hommes qui ayent aſſez de patience.

Il y en a d'autres qui n'ont qu'une vertu artificielle, c'eſt-à-dire, qui ſont à la vérité ſenſibles à l'honneur, mais cependant ſans être inſenſibles à l'amour. Une femme de cette eſpèce reſſemble à une Ville qui auroit une bonne garniſon, mais dont les habitans, mutins & ſéditieux, auroient beaucoup de penchant à la révolte. Il eſt vrai qu'avec beaucoup de ſoin & de vigilance ces femmes peuvent appaiſer les mutineries, & que l'honneur tiendra long-tems la paſſion en bride; mais qu'il eſt à craindre que les ſentinelles

les posées par l'Honneur, ne viennent à s'endormir ou ne se laissent corrompre!

Quoique nous regardions l'Amour & l'Honneur comme deux combattans égaux, & que nous ajoutions même que dans une bataille rangée où l'un & l'autre paroîtroient avec toutes leurs forces, l'Honneur auroit l'avantage; néanmoins il est impossible que dans le coure d'une longue guerre civile, l'Amour ne gagne la victoire un jour ou l'autre; car il a ce malheureux avantage, qu'au lieu d'être affoibli par la sujettion, il en prend de nouvelles forces : au contraire l'Honneur une fois mis en déroute, ne se rallie jamais.

L'Honneur est comme une Isle escarpée & sans bords,
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

L'Honneur a besoin d'une longue enchaînure de raisonnemens forts & solides, avant que de pouvoir ranger ses troupes en bataille; au lieu que l'Amour est d'abord sous les armes.

Certaines femmes ont le secret de concilier l'honneur avec l'amour, ou du moins

elles l'engagent à demeurer neutre... D'autres croyent que la résistance les justifie; c'est une espèce d'échappatoire pour leur honneur, & pour leur conscience.

Ce que l'on appelle honneur dans la plûpart des femmes; n'est que l'amour de la réputation; & quelquefois leur propre intérêt. Tant que la fortune de ☞ *Céliane* a dépendu de sa réputation, elle a été au-dessus de l'amour, & femme d'honneur; ainsi il n'est pas difficile à présent de deviner pourquoi elle a été si sage, si discrete avant son mariage, & si peu après.... L'honneur & l'intérêt, considérés comme gardiens de la chasteté des femmes, sont termes synonymes. Le point d'honneur, sans l'intérêt, seroit un frein assez foible.

Il y a dans l'amour une certaine crise fatale, à laquelle il n'y a guère de femmes qui échappent. La seule différence qui se trouve entre elles, c'est que celles qui ont le plus de vertu, se soutiennent plus long-tems, & ne succombent enfin que quand une foule de circonstances facheuses se réunissent.

Ce qui devroit entiérement détourner les femmes de l'amour, c'eſt que preſque toujours elles ſont les victimes, ou de la perfidie de leurs Amans, ou du reſſentiment de ceux dont elles dépendent.

Il eſt aſſez difficile de fixer un état où la vertu d'une femme puiſſe ne rien craindre. A-t-elle de la beauté? que d'attaques! que d'embûches! que de ſouterrains par où l'on tâche d'arriver juſqu'à elle! Si elle eſt laide & qu'elle ait peu d'Amans, il y a des hommes aſſez bizarres, aſſez vains pour ſe faire un plaiſir de la nouveauté d'une pareille conquête; ſi elle eſt mariée, la liberté dont elle jouït, expoſe ſa vertu à de fréquens riſques. Si elle eſt fille, ſimple ſans expérience, il eſt aiſé de la tromper. Si elle eſt riche, l'abondance rend l'amour indomptable; ſi elle eſt pauvre, eſt-il difficile de la gagner?

Quoiqu'il en ſoit, il faut tomber d'accord, que ſi les hommes doivent craindre les ſuites de l'amour, les femmes doivent les redouter, puiſqu'elles leur ſont preſque toujours plus funeſtes qu'aux hommes.

Tout le monde convient, repondra-t-on, que l'amour débauché conduit à de grandes extrémitez; mais un amour ſage & raiſonnable, une inclination réglée n'expoſe pour l'ordinaire à aucun inconvénient. Quel eſt-il cet amour raiſonnable? Eſt-ce ce celui qui ſe propoſe un but légitime? Je n'en connois point d'autre. Quoi de plus légitime que le mariage! Que l'on ne s'y trompe pas, combien y en a-t-il, qui, conduits par cet amour raiſonnable, ont fait autoriſer par les Loix de l'Egliſe & de l'Etat, la plus grande ſottiſe qu'ils ayent faite en leur vie? Le mariage n'eſt la plupart du tems, qu'un prétexte ſpécieux, qu'un voile honnête dont on prétend couvrir ſa honte & ſon deſordre; mais quoiqu'autoriſé par l'Egliſe & l'Etat, ni l'un ni l'autre ne garantiſſent pas des ſuites toujours fâcheuſes d'un engagement imprudent.

☞ *Telephe* n'avoit point de bien; mais il en avoit à eſperer de *Geronte* ſon oncle, qui n'avoit que lui d'héritier, & qui étoit prêt de mourir. Le bon homme voulut lui faire épouſer un parti ſortable & auſſi riche qu'il devoit l'être. *Telephe* étoit pris ailleurs; une fille de rien, qui n'a-

n'avoit rien, possédoit son cœur; il voulut encore lui donner sa main. Qu'est-il arrivé? *Geronte* est mort, & a laissé un cousin son Légataire universel. *Telephe* est aujourd'hui dans l'indigence, & fait mauvais ménage. Passons à quelque chose de plus illustre.

Quand, au rapport de Procope, l'Empereur *Justinien* épousa une *Théodora*, une Comédienne, une Baladine, une Danseuse, qui se faisoit donner un soufflet pour un sol; ce mariage ne le couvrit-il pas d'infamie? Il étoit pourtant légitime.

Quoi qu'il en soit, aimera qui voudra; l'on ne prétend point donner ici des préceptes, encore moins des loix. Ce ne s nt que quelques observations sur le préjudice que l'amour peut causer à celui qui s'y livre. ☞ *Paulin* a de la noblesse, de grandes richesses; il a de l'esprit & de l'enjouement, de la propreté, de la jeunesse; il est bien fait. Il peut certainement avec tout cela attaquer hardiment les femmes, par tous les endroits par où elles peuvent être attaquées, & faire des progrès rapides & immenses; mais aussi ce sera un grand bonheur; si notre jeune

Conquérant n'eſt pas accablé ſous le poids de ſes propres trophées.

Mariage.

Voyons ſi le Mariage a des inconvéniens ; de quelle nature ils ſont ; ſi on peut les éviter ; s'il y a du remède ; ſi c'eſt un avantage que de ſe marier.

Il eſt indubitable que le mariage eſt d'une néceſſité abſolue, non-ſeulement pour la propagation réguliére de l'eſpèce, & pour procurer une éducation ſage aux enfans, mais encore pour conſerver cette diſtinction de rang, qui autrement ſe trouveroit à la fin confondue par des ſucceſſions incertaines. Il n'eſt pas moins évident que toutes ſortes de débauches, telles qu'elles ſoient, ſont ennemies du mariage, en ce qu'elles épuiſent les ſources mêmes de l'amour, qui doit en faire le lien principal.

La plûpart des jeunes gens accorden[t] trop à leurs paſſions, pour qu'ils pui[ſ]ſent, je ne dis pas conſerver de l'incl[i]nation pour le mariage, mais même [ſe] trouver capables de répondre aux fins [de] cet état.

Be

Beaucoup ſe marient pour ſe procurer une ſatisfaction qui leur ſoit commune avec la perſonne à laquelle ils ſe lient; quelques-uns différent de ſe marier pour leur ſatisfaction particuliére, & pour jouïr plus long-tems de l'état joyeux de garçon, c'eſt-à-dire bien ſouvent, de libertin.

Quand un homme & une femme ſe choiſiſſent l'un & l'autre d'entre le reſte des hommes, pour s'unir par le lien conjugal, ce n'eſt pas toujours la propagation de leur eſpèce qu'ils ont en vûe; c'eſt méme ordinairement la moindre de leurs penſées. Leur deſſein eſt plutôt de couler leur vie dans les careſſes réciproques l'un de l'autre; de partager leurs joies & leurs chagrins, & de contribuer autant qu'ils peuvent à leur bonheur mutuel. Les enfans viennent, pour ainſi dire, d'eux-mêmes, & ſans que l'on y ſonge. Les parens les élevent naturellement comme ils ont été élevés eux-mêmes autrefois.

Si l'on regarde le mariage par ce qu'on appelle le ſiècle, c'eſt-à-dire, par l'abus que l'on en fait, il eſt le filet à prendre

les dupes; il eſt la chauſſe trappe de l'intérêt; il eſt le voile du deſordre, & le contrat d'adoption de quantité de fruits illégitimes.

Lorſque l'on conſidére avec quelle fureur on court à ce joug, avec quelle ardeur ceux qui ne l'ont pas encore ſubi, le déſirent, on ſe perſuaderoit preſque, ſi l'on n'avoit point l'expérience devers ſoi, que c'eſt l'état du monde le plus heureux; cependant ſi l'on recueilloit les ſuffrages de tous ceux qui ont couru la carriére, & qu'ils vouluſſent dire leur penſée ſincérement, on pourroit parier pour la négative.

Tous les mariages peuvent ſe réduire à trois. L'un ſe fait par intérêt; l'autre par amour; celui-ci par raiſon; mais il eſt auſſi rare que les deux autres ſont communs.

La plupart des jeunes filles ſe marient par une ſotte vanité. Une fille encore ſimple, qui voit ſa compagne ſe marier, lui porte envie à peu près comme un oiſeau libre, qui, voyant ſon ſemblable dans une belle cage, s'imagine qu'il eſt le plus heureux oiſeau du monde.... La ſatu-

tuité de quelques-unes va encore plus loin.

☞ *Lydie* n'envisage le mariage que par les beaux vêtemens ; par l'appareil de la cérémonie ; par la pompe avec laquelle elle sera conduite à l'Autel, comme une victime ornée de bandelettes & de couronnes de fleurs ; par les grands préparatifs, les festins, les complimens, les caresses dont elle sera accablée au moins ce jour-là.... *Lydie* croit que c'est-là le mariage.

☞ *Agnès* veut se marier aujourd'hui, & demain elle ne le veut plus ; que dis-je, demain ? dans l'instant même sa volonté varie & se trouve dans une situation diamétralement opposée. Elle ne se sent, me dites-vous, ni goût ni inclination pour le mariage ? l'aspect d'un homme la fait tomber en syncope ? Qu'*Agnès* ne se marie pas. Mais on lui propose un parti vraiment avantageux ; un homme bien dans ses affaires, à qui on doit beaucoup, & qui ne doit rien ; réglé, économe ; un homme fait d'ailleurs ; quoiqu'il n'ait encore que cinquante-cinq ans. *Agnès* a peu de Bien ; elle n'en a point... Qu'elle se marie donc. Une seule chose lui fait de la peine ; car il faut vous dire

tout; Celui qui lui a fait parler eſt un homme dur, ſerré, qui veut tout avoir en maniement, & ne rien laiſſer à la diſpoſition d'une femme; il eſt ſombre avec cela & de mauvaiſe humeur; on a bien peu d'agrément avec un pareil caractère .... *Agnès* le ſait, elle ſe connoît; qu'elle décide; & qu'elle me laiſſe en repos.

On propoſe à ☞ *Fabulle* le brave *Rodolphe*; elle l'aime; elle en eſt aimée. Le mariage doit être inceſſamment conclu .... Tant pis .... Pourquoi? me répondrez-vous. *Rodolphe* n'a rien que d'agréable. C'eſt pour cela même, vous dis-je, que *Fabulle* ne doit point l'épouſer; car ſitôt qu'elle lui aura donné ſa foi & vendu ſa liberté, il n'aura rien que de déplaiſant. Mais *Fabulle* a une mere fâcheuſe, qui la tient ſous la domination la plus dure.... N'en dites pas davantage, je vous entends. *Fabulle* aime mieux obéir au plus violent, au plus emporté, au plus brutal de tous les hommes, que de dépendre de ſa mere; elle veut reſſembler à certains garçons libertins qui s'enrôlent pour ſe ſouſtraire à la juſte autorité de leurs parens, qui les corrigent avec tendreſſe; ils aiment mieux recevoir des

coups

coups de canne, & ſouvent quelque choſe de plus, d'un Officier ou d'un Sergent.

Les maniéres & la bonne mine de *Dorante* ont fait impreſſion ſur le cœur ☞ d'*Iſmene*. Elle a réſolu de ſe donner à lui avec tout ſon Bien. *Dorante* d'ailleurs eſt d'une qualité diſtinguée, & en paſſe de parvenir à des poſtes élevés; mais il lui faut de l'argent.... *Iſmene* ſait-elle que c'eſt cela même que *Dorante* cherche, & qu'il la quitteroit volontiers de ſa perſonne, ſi elle vouloit lui faire généreuſement un don de ſa bourſe?.... Un homme n'a point d'obligation à une femme qui lui fait ſa fortune en l'épouſant; ſans cela il lui en auroit. Il ſemble que ſa perſonne ſoit moindre que ſes Biens, & qu'elle gâte le préſent.

☞ *Angélique* eſt aimée, adorée de *Valere*; il brûle pour elle depuis ſix mois au moins; elle veut enfin couronner ſa perſévérance, & le rendre heureux en l'épouſant. *Valere* eſt en place; il a de l'eſprit, & de quoi fixer le cœur d'une femme. *Angélique* peut-elle ſe flatter d'avoir le même avantage? Quelle demande! *Angélique* eſt une Beauté; elle a les manié-

res

res les plus douces, les plus engageantes; toutes les vertus lui ſont naturelles; elle eſt riche... C'eſt beaucoup: mais ce n'eſt pas là le point dont il s'agit... Que lui manque-t-il donc? Le pouvoir de changer l'eſſence des choſes. *Valere* eſt né voluptueux, inconſtant, perfide, libertin. La poſſeſſion d'*Angélique* ſera le tombeau de l'amour dont il brûle aujourd'hui pour elle, & il la mettra bien-tôt au rang de celles dont il a ſéduit la crédulité; à cela près, qu'elle ſera obligée de reſter avec lui; & c'eſt ce que j'y trouve de pire.

☞ *Clytie* eſt promiſe à *Léandre*; il ne lui plaît guère; elle ne laiſſera pourtant pas que de l'épouſer. Il a de la conduite & du Bien; & c'eſt ce qu'il faut pour rendre une femme heureuſe... Cela ſeroit vrai, ſi *Léandre* n'étoit pas d'une jalouſie qui va juſqu'à la fureur. Ses amis, les amies de ſa femme, ſon ombre le fera trembler.... *Clytie* ne s'en eſt jamais apperçue! je le crois; elle ne s'en appercevra peut-être jamais, ſi elle ne l'épouſe pas.

Il ſe préſente un parti pour la belle ☞ *Agathe*; c'eſt le bon homme *Geronte*, riche ſi jamais il en fut. Il eſt vrai qu'il

eſt

eſt âgé, & que ſa perſonne n'eſt pas des plus revenantes. Dites qu'il eſt ſeptuagenaire, & que ſa figure eſt des plus déplaiſantes; mais ce ne ſeroit encore rien, ſi c'étoit-là tout. *Geronte* eſt infirme, mal ſain, ſon commerce eſt contagieux. Il a dix mille Louïs en eſpèces, & .... Si j'en avois vingt mille, & que je fuſſe à la place de celle qu'il recherche, je les donnerois pour ne point l'épouſer.

Il y a des hommes qui ont à peine la figure d'homme, auſquels d'autres hommes ne voudroient pas toucher; ils trouvent cependant des femmes, & d'aimables femmes. Il faut que celles qui s'en accommodent, ayent une furieuſe envie de ſe marier, ou une prodigieuſe paſſion pour l'argent! & c'eſt ce qui m'étonne; s'il ne s'agiſſoit que de demeurer ſous le même toit, & de porter ſimplement le nom d'un tel mari, je m'en étonnerois encore.

Propoſer à la jeune, à la belle, à la ſage, à la riche ☞ *Lucinde* un Laquais, un Cocher, un Palfrenier! quel ſacrilège! quel blaſphême! s'écrieroit-on. Qui oſeroit ſe charger de faire une propoſition ſi extravagante, & en même tems ſi inju-

juriеu-

jurieuſe ! ... Que l'un des trois perſonnages que je viens de nommer, ait beaucoup d'argent, & je m'en charge.

Il vient un Epouſeur à ☞ *Galatée* de cinq cens lieues d'ici; elle ne l'a jamais vû; elle ne le connoît que de nom. Il a fait ſon entrée à Paris hier au ſoir par le Coche. *Galatée* l'a vû; il lui déplaît infiniment; cependant ſi-tôt que les habits de nôces ſeront faits, *Galatée* ſera à lui.... Il eſt riche.

Afin d'avoir un homme ſans partage, dit ☞ *Glaphyre*, je veux le prendre laid. *Glaphyre* ſe mécompte; croit-elle être la ſeule femme qui ait le goût dépravé?

☞ *Pamphile* eſt ſur le point d'épouſer *Elianthe*, qui eſt riche, jeune, belle & ſpirituelle. Que d'avantages tout à la fois! que de jeunes gens portent envie à *Pamphile*! Mais à qui *Pamphile* voudroit-il céder ſa place? Il brûle d'impatience que cet heureux jour, qui doit le rendre paiſible poſſeſſeur d'un objet accompli, ne ſoit déja venu; ne viendra-t-il point? Lorſque *Pamphile* connoîtra qu'il a en partage une Coquette, une Glorieuſe,

une

une Impérieuse, une Furieuse, il voudra qu'il ne fût jamais venu.

☞ *Alphonse* veut donner sa main à *Dorimène.* Elle n'a pas de Bien; mais il aime cette fille; il espère que les douceurs de cette union le dédommageront amplement de quelques milliers de pistoles; il n'est pas intéressé; il préfere le contentement du cœur à la richesse. *Alphonse* a raison; mais ignore-t-il que *Dorimène* est jalouse, & avec d'autant plus de fondement, qu'elle sait par une expérience secrette, & peu glorieuse pour elle, combien les hommes sont perfides?

☞ *Astolphe* a du bonheur! *Célimene* qui est une veuve, déja d'un certain âge à la vérité, mais cependant encore fraîche, & qui plus est, riche & sans enfans, veut bien l'épouser, quoiqu'il n'ait que la cappe & l'épée. Il ne l'aime pas autrement; mais c'est une fortune pour lui. Il se verra tout d'un coup à son aise, & par-là, bien-tôt en état de s'avancer. *Astolphe* peut-il mieux faire? Non. Si *Célimene* ne devoit pas plus qu'elle n'a vaillant; si elle n'aimoit pas le jeu, la bonne chère, les spectacles, la magnificence des habits; si avec tout cela elle

n'a;

n avoit pas contracté l'habitude d'être galante.

☞ *Rodrigue* épouſe aujourd'hui la fille de *Sanga*, qui lui apporte cent mille écus en argent, & de riches fonds; mais elle eſt au moins auſſi laide qu'elle eſt pécunieuſe. *Rodrigue* ne ſeroit point abſolument à plaindre, ſi elle n'étoit pas infiniment plus mauvaiſe qu'elle n'eſt laide.

☞ *Oronte*, vieux, caſſé, valétudinaire, infirme, s'ennuie de ſe voir toujours ſeul, à la merci de deux enfans déja grands qui le tourmentent; d'une ſervante, & d'un valet qui le pillent, qui le volent; il trouve toujours quelque choſe d'égaré, de perdu. Cela mérite attention. Pour remédier à de ſi facheux inconvéniens, *Oronte* a pris le parti de ſe remarier; & à qui? à *Célamiſe*, femme adroite & entendue.... Bon! *Oronte* va faire juſtement comme le Jardinier de la *Fontaine*, qui fit entrer une meûte de chiens dans ſes vergers pour détruire un malheureux lapin, qui auroit moins fait de dégât en dix ans, que les chiens n'en firent en un jour.

Voilà une partie des inconvéniens auſ-
quels

quels s'expoſent ceux & celles qui ſe marient; nous en paſſons bien d'autres ſous ſilence. Voilà quelques eſquiſſes entre mille portraits plus achevés que l'on pourroit faire ſur ce ſujet. Ce ne ſont point des fables controuvées, des jeux d'imagination, des contes faits à plaiſir, ce ſont des Faits; c'eſt ce qui arrive tous les jours, & ſous les yeux de tout le monde.

Mais il s'en trouve pourtant, me dira-t-on, parmi ceux qui ſe marient, qui rencontrent très-heureuſement. Oui-dà; entre cinquante Soldats qui montent à la brêche, il s'en trouve auſſi quelquefois quatre ou cinq qui ont le bonheur de n'être pas eſtropiés ou tués. Sur ce pied-là, répondra-t-on, il ne faudroit donc pas ſe marier; car tout le monde court le même riſque. Mauvaiſe conſéquence. Diſons plutôt qu'il faudroit apporter plus de précautions que l'on n'en apporte ordinairement dans une affaire auſſi ſérieuſe, d'où dépend tout le bonheur ou le malheur de la vie.

L'on ne doit ſe mettre enſemble, je crois, que pour faire réciproquement ſa félicité; quelle peut être la félicité de deux

deux personnes qui se haïssent, parce qu'elles reconnoissent qu'elles se sont trompées mutuellement, en se montrant l'une à l'autre toutes autres qu'elles n'étoient?

Si ceux qui se marient vouloient au moins continuer d'être dissimulés après l'engagement, ils vivroient heureux; mais l'on ne sauroit toujours masquer.

Deux personnes s'aiment ordinairement beaucoup quand elles ne sont pas encore ensemble, & recommencent quelquefois à s'aimer quand elles n'y sont plus; le tems du mariage est une espèce d'intermède.

Je ne suis pas à beaucoup près si étonné que les hommes se marient; tout l'avantage est de leur côté: quelque chose qu'il arrive, ils sont toujours les maîtres; j'entends ceux qui sont hommes.

Les femmes rejettent sur la ruse dont les hommes se servent pour les tromper, ce qu'elles ne devroient attribuer qu'à leur propre foiblesse. C'est vaine gloire. Elles savent qu'il n'y a point de honte à être vaincu par un ennemi plus fort & plus artificieux. Elles trouvent mieux leur compte à nous faire passer pour ce que

nous

nous ne ſommes pas, qu'à paſſer elles-mêmes pour ce qu'elles ſont.

Il faut qu'une femme ait une patience plus qu'humaine, pour ſouffrir la domination de certains Maris; mais il faut qu'elle ſoit moins qu'une Automate lorſqu'après en avoir été heureuſement affranchie, elle s'y rengage de nouveau.

☞ *Dorothée* s'eſt mariée une fois; je n'en ai point été ſurpris. L'on a eu beau lui dire que les femmes n'étoient pas à beaucoup près ſi heureuſes dans le mariage qu'elle ſe l'imaginoit; elle s'eſt flattée, comme toutes les filles, qu'elle ſeroit exceptée de la règle commune; elle a voulu ſe convaincre par elle-même. Elle a été convaincue, & plus que bien d'autres, qu'on ne lui avoit dit que trop vrai. Le ſort a eu pitié d'elle, il l'a délivrée d'une longue & pénible captivité. L'on aſſure cependant qu'elle cherche à ſe remarier. *Dorothée* ſe flatteroit-elle encore?

Quand on me dit qu'une fille ſe marie, j'entends que c'eſt à ſon choix & ſelon ſa volonté; quand on me dit, qu'on va la marier, j'entends que c'eſt au choix & ſelon la volonté de ſes parens.

Quelle plus grande injustice ! quelle plus grande cruauté, que de traiter une fille comme une criminelle, en ne lui laissant pas au moins le choix de son supplice ! C'est ce qui arrive cependant tous les jours. Deux hommes également mauvais recherchoient *Emilie.* L'un lui étoit odieux ; l'autre lui plaisoit. Elle a été livrée à celui qu'elle haïssoit ; elle a langui quelque tems avec lui, & est morte enfin. Elle n'eût pas eu sans doute un meilleur sort avec celui qu'elle aimoit ; mais elle auroit eu du moins la consolation de mourir à son goût.

Elle ne l'aime pas, disent les parens en parlant d'une fille qu'ils marient contre son gré ; mais elle l'aimera. Quelle téméraire présomption ! comme si l'on ne voyoit pas tous les jours que ceux qui s'aiment en s'épousant, se haïssent quand ils se sont épousés ?

Le cœur de l'homme ne veut dépendre que de lui-même ; l'on ne peut le contraindre dans ses affections. C'est assez qu'il y ait une loi qui lui commande d'aimer pour qu'il haïsse. Si l'on vouloit faire d'heureux mariages, il faudroi

droit commander aux époux de se haïr à la mort ; ils s'aimeroient à la fureur.

La loi qui soumet la femme au mari, ne seroit-elle pas la même que celle qui assujettit le foible au fort ? Les hommes ont toute l'autorité dans le mariage ; nous l'avons déja dit ; mais ils ont aussi tout le deshonneur ; voilà ce que nous n'avons pas dit.

Il y a cependant des femmes qui s'élancent de la sphére commune, & qui commandant au lieu d'obéir, deviennent par leur fermeté ce que leurs maris n'ont pas le courage d'être ; elles jouïssent des privilèges que donne la loi du plus fort.

Il faut qu'un homme n'ait qu'une certaine portée d'esprit, pour être propre au mariage ; il y a tant de petitesse, tant de bizarrerie, tant d'ignorance, tant de bassesse dans la plûpart des femmes, que l'idée seule de rester avec elles toute la vie, devroit en dégoûter les génies supérieurs.

Une sagesse humaine avoit établi le divorce chez les Romains, afin de prévenir les inconvéniens qui naissent de la

mauvaiſe humeur des femmes, & par là rendre ce ſexe qui eſt naturellement altier, plus ſouple & plus complaiſant. Je ne vois pas en quoi conſiſtoit cet avantage, puiſque les femmes avoient également la liberté de quitter un mari dont elles n'étoient point ſatisfaites. Témoin cette Dame Romaine dont parle Juvenal, qui en avoit changé huit fois en cinq ans. *Titulo, res digna ſepulchri*, ajoute ce Poëte.

La Loi Mahometane a établi dans le mariage deux choſes également oppoſées à ce qui fait l'eſſence du nôtre. L'une en permettant le divorce, l'autre en ordonnant la pluralité des femmes. Il faut ou que les Turcs ſoient plus moderés & plus patiens que nous, ou que leurs femmes ſoient plus dociles que les nôtres. Si nous ne pouvons vivre en union avec une ſeule femme; que ſeroit-ce ſi la multiplicité nous en étoit permiſe? Si les plus riches d'entre nous ne peuvent quelquefois fournir au luxe & à la dépenſe d'une ſeule femme; que ſeroit-ce s'ils en avoient des troupeaux? Il faudroit donc néceſſairement leur retrancher la magnificence des habits, & mille autres ſuperfluitez dont elles ſont en poſſeſſion depuis

puis ſi long-tems, que la preſcription leur en a acquis le droit inconteſtable. Un tel projet peut-il, je ne dis pas s'exécuter, mais ſeulement ſe propoſer? Il n'y a qu'à comparer la maniére dont vivent nos femmes, avec celles dont les Turcs gouvernent les leurs.

Les femmes Turques ſont renfermées dans l'intérieur de la maiſon, où elles ont chacune leur chambre tapiſſée de toile peinte, & dont tous les meubles conſiſtent en un lit de repos, un tapis & quelques carreaux. On ne leur donne que deux habits; un d'une belle étoffe qui leur dure toute leur vie, un autre de toile peinte que l'on renouvelle une fois l'an, & qu'elles mettent tous les jours. Elles ne ſavent ce que c'eſt que beau linge ou broderie. On leur porte à chacune dans leur petite chambre une portion de ris, un morceau de mouton ou de volaille bouillie, avec du pain & de l'eau à diſcrétion; on y ajoute quelquefois des fruits ſelon la ſaiſon. Toutes leurs promenades & leurs divertiſſemens ſe réduiſent à aller aux bains, maſquées & ſuivies d'une vieille Eſclave dont la tête répond de leur conduite.

Je demande préſentement s'il ſe trou-

veroit parmi nous, je ne dis pas une Dame, ni une Bourgeoiſe, mais une Artiſane qui voulût s'accommoder d'un pareil genre de vie ?

Quoiqu'il y ait pluſieurs Etats bien policés, qui permettent aux hommes la multiplicité des femmes, il n'y en a jamais eu qui ayent accordé aux femmes la pluralité des maris ; & l'on ne peut rien imaginer de plus impertinent, de plus inſolent que cette communauté de biens, de femmes & d'enfans que Platon avoit établie dans ſa République imaginaire. Quand tous les hommes ſeroient autant de Platons, je ne ſai ſi elle pourroit ſubſiſter.

La ſource de la plûpart des diviſions qui troublent les mariages, vient de ce qu'une femme eſt impérieuſe, emportée, joueuſe, aimant la magnificence des habits, prodigue, avare, prude ou peu curieuſe de ſon honneur ; ſouvent auſſi de ce qu'un mari eſt jaloux mal à propos, yvrogne, brutal, chicaneur, &c. Si l'on examine toutes les guerres inteſtines qui diviſent les familles, on trouvera qu'elles ſont occaſionnées par l'un de ces méchans caractères.

Il eſt difficile de ne pas tomber dans l'un

l'un de ces fâcheux inconvéniens. ☞ *Timante* ne craignoit rien tant que de s'engager dans les liens d'une Joueuſe. Il a conſulté, peſé, examiné mûrement avant que de ſe marier ; il a même paſſé les trois quarts de ſa vie à déliberer. Enfin il a pris ſa réſolution, & a choiſi un jour heureux pour l'exécuter. O merveilleux effet de la prudence humaine ! *Timante* a en partage la femme du monde la moins joueuſe ; elle a même une ſouveraine averſion pour le jeu ; c'eſt perdre le tems, ſelon elle, bien triſtement ; elle ſait l'employer plus agréablement.

Deux raiſons devroient engager les hommes à ne ſe marier que fort tard. La premiére, c'eſt que s'il leur tombe une mauvaiſe femme, ils reſteront peu de tems avec elle. L'autre eſt, que s'ils ont le bonheur de rencontrer une femme parfaite, ils pourront avoir la ſatisfaction de mourir, avant que ſa vertu ſe démente.

Il faut dire néanmoins ce que Metellus diſoit aux Romains. Si l'on pouvoit vivre ſans femme, ce ſeroit un avantage que de s'en paſſer ; mais puiſque l'homme eſt tel, que quand il ne poſſède pas une choſe, il croit ne pouvoir s'en paſſer,

& que si-tôt qu'il la possède, il croit en reconnoître les imperfections, il vaut mieux ceder à la nature, puisque l'utilité publique en dépend.

☞ *Alcippe* s'étonnoit qu'il y eût des hommes qui ne voulussent pas se marier. *Alcippe* a pris une femme; il s'étonne qu'il y ait des hommes qui veulent se marier.

Ce qu'il y a de certain, c'est que de tous les malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme, celui d'être mal marié est le plus grand.

Il seroit à souhaiter que l'on pût connoître l'amour par expérience avant que de s'engager dans le mariage; sans quoi l'on court risque de se former une idée extravagante des douceurs que l'union maritale promet; d'où il arrive assez souvent que l'on tombe dans une fâcheuse surprise, lorsque l'épreuve ne répond pas à l'opinion que l'on en avoit conçue.

☞ *Timas* ne sauroit comprendre que sa nouvelle épouse ait encore les mêmes charmes, qui le ravissoient à lui-même, il n'y a pas plus de huit jours. Il s'imagine avoir découvert en elle une multitude de défauts qui lui étoient échappés auparavant,

ravant, & il attribue à cette fatale découverte le refroidiſſement de ſon amour pour elle. Il eſt pourtant vrai que la cauſe de ce changement eſt en lui-même & non pas en ſon épouſe qui ſemble avoir acquis de nouveaux charmes.

Quand un homme brûle d'amour, il ſe jette comme une humeur *peccante* ſur ſes yeux; c'eſt alors que la beauté de chaque trait de la perſonne qu'il aime, acquiert de nouveaux charmes en paſſant par cet organe vicié, & que toute femme devient une Déeſſe: mais lorſque cette humeur qui cauſoit ſon éblouïſſement, vient à ſe diſſiper, les yeux alors commencent à voir. La Déeſſe n'eſt plus qu'une miſérable mortelle dépouillée des apparences brillantes & trompeuſes dont la paſſion l'avoit revêtue. Dans une pareille occaſion, le mari rejette la faute ſur ſa femme, & s'attache à quelqu'autre qu'il s'imagine n'avoir pas les mêmes défauts que la ſienne; dès lors il ne faut plus eſpérer de paix dans le mariage.... Un homme qui auroit l'expérience devers ſoi, & qui connoîtroit les femmes, ſauroit qu'elles ſe reſſemblent toutes en un point, & que la violence de l'amour eſt toujours ſuivi d'un calme profond: ainſi

quand il ſe marie, préparé contre les inconvéniens de cette nature, il ſeroit prêt à pardonner les imperfections inſéparables de la condition humaine ... Mais autant cette expérience pourroit être utile avant le mariage ; autant ſeroit-elle dangereuſe après.

Un jeune homme infatué d'amour, s'imagine que ſon bonheur futur dépend de la poſſeſſion d'une Demoiſelle d'une certaine taille, & avec des traits arrangés d'une certaine maniére. Quand il a le malheur de ne pas trouver cette figure dans la proximité auſſi charmante qu'il ſe l'étoit dépeinte dans l'éloignement, quel chagrin pour lui de ſe trouver lié à une femme qui ne peut lui procurer de ſatisfaction ! L'on ſait ce qui arrive alors. Lits & tables à part. Séparations de corps & de biens. Procès honteux.

Pour rendre juſtice au beau ſexe, il a plus de conſtance en amour que le nôtre. Il faut convenir du moins que les paſſions des femmes pour l'ordinaire ſont moins aiſées à exciter, & qu'on ne les voit point ſe fixer en un moment à un objet, & de celui-là paſſer à un autre, comme les hommes ſont tous les jours : mais en récompenſe quand la tendreſſe s'eſt emparée du

cœur d'une femme, elle y acquiert plus de force, & s'y conſerve mieux que dans celui des hommes ; il ſemble même que par la poſſeſſion, elles reprennent tout l'amour qu'elles ont donné. En quoi elles différent extrêmement des hommes, qui ſont ſuſceptibles des moindres impreſſions que fait ſur eux la premiére Beauté qu'ils rencontrent : ſoit qu'ils ayent un tour d'imagination different des femmes ; ſoit qu'occupés de leurs affaires ils ne prennent de l'amour qu'en paſſant, & comme par maniére de récréation. Il eſt toujours certain qu'après le mariage une femme ne conſerve pour l'ordinaire que la moindre partie de l'affection de ſon époux.

La jouïſſance change bien les idées que l'on avoit de la beauté. Ce qui porte la plûpart des jeunes gens à un mariage diſproportionné, ce ſont les idées romaneſques & chimériques qu'ils ſe font de la tendreſſe ; voilà ce qui les aveugle en leur faiſant croire que l'amour ſeul eſt ſuffiſant pour rendre un mariage fortuné.

Quand on ne s'eſt marié que par amour & aux dépens de ſa fortune, les premiers feux ne ſont pas plutôt éteints, que

l'on regarde ſa femme avec plus d'attention, & que l'on commence à entrevoir en elle la cauſe des infortunes ; ce qui produit une froideur qui aboutit peu à peu à une rupture ouverte.

Quelque femme que l'on prenne, il y a des chagrins à eſſuyer.

☞ *Plotin* vient d'épouſer une femme accomplie pour le caractère ; mais elle eſt d'une foible ſanté ; il craint de la perdre.

Celle de ☞ *Philanthe* eſt d'une ſanté de fer, & dans le printems de ſon âge ; mais c'eſt une *Mégere* ; il aura beſoin d'une grande & longue patience.

☞ *Chryſolithe* attendoit de grands biens de la ſienne, & il ne l'a épouſée que ſur ce pié-là. Un revers de fortune le renvoye à cent lieues par delà ſes eſpérances. Il ſe voit chargé de l'entretien d'une femme, & point de bien.

☞ *Cornelie* a fait le nom & la fortune de ſon mari ; mais elle eſt dédaigneuſe, ſuperbe, impérieuſe, inſolente ; il voudroit peut-être pour le double de ce qu'elle lui a apporté, ne l'avoir jamais connue.

☞ *Le-*

☞ *Lepide* n'avoit rien ; tout lui manquoit excepté le mérite. Il a épousé *Elpénice* qui avoit tout, & à qui rien ne manquoit que la figure d'une femme. C'est un prodige de laideur ; l'on ne peut la regarder sana effroi.

☞ *Lesbie* est sans contredit la plus belle femme de son quartier, & peut-être de toute la Ville. Elle ne peut sortir qu'elle ne fasse naître des vœux dans le cœur de tous ceux qui la regardent. Tout le monde exagere le bonheur de son mari. Si c'en est un, elle le lui fait certes bien acheter par les inquiétudes horribles & continuelles qu'elle lui donne.

Tout homme qui veut s'engager, doit avoir trois sages & prudentes idées. Vivre tranquillement & heureux dans la société d'uue femme. Etablir solidement sa maison selon son état. Donner une honnête satisfaction à son cœur.

Le premier motif doit autant l'emporter sur le second que celui-ci doit l'emporter sur le troisième. Mais par un renversement d'ordre, le second l'emporte toujours sur le premier, & très-souvent sur le dernier. Mal à propos ; la riches-

se se dissipe, & ne laisse qu'une idole dépouillée de l'or qui en faisoit tout le prix. La beauté s'efface ou devient insipide par une tranquille possession. Mais la fortune & le tems qui détruisent l'un & l'autre de ces avantages, ne peuvent rien sur l'esprit & la vertu qui ne sont point de leur juridiction.

Une femme doit avoir trois principales qualités pour faire le bonheur d'un homme. De la religion. La vertu d'une femme sans religion ne tient à rien. Un esprit solide. Une parfaite complaisance. Joignez à cela de la richesse & de la beauté, & les choses n'en iront pas plus mal.

La solidité de l'esprit d'une femme, ne consiste pas dans le caractère enjoué & brillant; il n'est pas nécessaire qu'elle atteigne aux grandes Sciences; *femme qui compose, en sait plus qu'il ne faut*, selon Moliére. Il consiste encore moins à savoir distinguer la magnificence, le bon goût, la propreté d'une étoffe; mais dans une sage & juste prévoyance de l'avenir; dans un discernement prudent de tout ce qui peut être avantageux ou préjudiciable à la fortune de sa maison; en une gran-

de

de facilité à trouver des expediens dans les affaires imprévûes qui peuvent ſurvenir à ſon mari. Voilà en quoi conſiſte l'eſprit d'une femme.

A l'égard de la douceur, l'on ne peut guère la connoître qu'à l'épreuve. Une femme que l'on veut épouſer & qui ſait intérieurement combien cette douceur a de puiſſans charmes pour attirer les cœurs, ne manque preſque jamais d'en mettre un vernis ſur toute ſa perſonne. Dès qu'une femme a pris un peu d'amour, elle s'applique à en donner beaucoup. Elle ſait combien la modeſtie eſt propre à cela; elle s'en ſert donc comme d'une arme offenſive & défenſive. Ce qu'il lui en coute pour gêner ſes deſirs eſt pleinement recompenſé par le plaiſir ſecret qu'elle tire de l'extrême paſſion qu'elle excite dans le cœur de ſon Amant, & dont l'excès, à ce qu'elle croit, lui prouve la ſincerité. *Ardeat ipſa licet tormentis gaudet Amantum.* * Mais ſi elle rencontre un homme qui ſache feindre comme elle, ne riſque-t-elle pas d'être la duppe de ſon propre artifice?

L'excès de douceur dans une femme, eſt

* *Juvenal*, Satir. VI. 209.

eſt un défaut; on doit prendre garde de ne pas s'y tromper. ☞ *Valere* a cru d'abord que *Melanie* avoit de la douceur; il l'a examinée de plus près, & il a reconnu que cette douceur provenoit de bêtiſe; & que ſa bonté n'étoit autre choſe qu'une certaine lâcheté mépriſable, qui expoſe ſouvent un mari à de fâcheuſes inſultes.

Il eſt rare, il n'arrive jamais, que toutes les perfections ſe trouvent réunies dans une femme. Un homme peut choiſir entre une vertueuſe, une belle, ou une riche. S'il s'eſt déterminé ſelon ſon inclination, de quoi ſe plaint-il?

Règle genérale. La félicité & l'indigence ne ſe rencontrent que difficilement dans un même endroit. L'on ſait par expérience que la pauvreté eſt une ſource intariſſable de fâcheux débats & de querelles entre maris & femmes. Et d'ailleurs telle que ſoit la vertu d'une femme, ſi elle n'eſt étayée d'un peu de richeſſe, elle court riſque au moins de chanceler, lorſque l'amour l'attaque avec des armes d'or.

Entre deux objets également vertueux, il

il n'y a point à balancer; la difference du bien doit fixer le choix; & entre deux filles également vertueuſes & riches, la plus belle doit l'emporter.

Il y a encore trois choſee à conſiderer par rapport à l'utilité & à l'intérêt. Les alliances dont on peut tirer de l'appui ; le Bien préſent & actuel; les ſucceſſions futures.

L'on éprouve que ſi un Gendre veut avoir la paix avec ſon beaupere, il ne doit point laiſſer de queue au payement de la dot de ſa femme. Les parens veulent tout faire quand leur fille eſt à marier, & rien quand elle l'eſt. ☞ *Chyſargire* promettoit une ſomme immenſe à *Lizimond* en lui donnant ſa fille. Celui-ci trop crédule l'a épouſée ſur ſa parole; il a été obligé de plaider avec ſon beau-pere, pour avoir une ſomme aſſez médiocre.

Choſe étrange en un certain ſens, qu'une fille en ſe donnant ſans reſerve à un homme, ſoit encore obligée de lui apporter de l'argent!

Que celui qui ſe marie ne néglige pas ſa propre ſatisfaction; que l'intérêt ne lui faſſe pas prendre un monſtre, ni la beau-

té une femme qui n'ait rien. Toutes choses étant d'ailleurs à peu près égales ; une très-belle femme doit l'emporter ſur celle qui n'eſt que médiocrement belle. Il faut encore diſtinguer. Une femme vertueuſe parfaitement belle, doit être préferée à une femme vertueuſe qui n'a qu'une médiocre beauté ; au lieu qu'une femme vertueuſe qui n'eſt que paſſablement belle, doit l'emporter inconteſtablement ſur celle qui avec toutes les qualitez brillantes du corps, joint toutes les mauvaiſes qualitez du cœur ; à moins que l'on ne fût de l'humeur de ☞ *Nauſicrate*, qui a cherché une belle femme qui pût avancer plus promptement ſa fortune, & à qui certains talens tinſſent lieu de vertu.

A parler en général, il y a peu de maris qui vivent tranquilles avec une belle femme ; eût-elle de la vertu. La ruſe & la force ont fait ſuccomber Lucrece. La plus belle eſt la plus deſirée, & conſéquemment la plus attaquée ; mais parmi ceux qui la déſirent & qui l'attaquent, oſeroit-on répondre qu'il ne ſe trouvât pas quelqu'un à l'aſpect duquel la vertu n'adoucît un peu l'auſterité de ſes regards ; Un homme habile en galanterie, qui ſait prendre le tems que la langueur entre gens

mariés ſuccéde à l'ardeur des premiers feux, ne mene-t-il pas quelquefois une femme vertueuſe plus loin qu'elle ne l'avoit cru d'abord elle-même? Si ſelon la maxime d'Ovide, auquel il ne faut pas toujours ajouter foi, il n'y a de femmes chaſtes que celles à qui l'on ne demande rien; que ſera-ce de celles à qui l'on demande tout?

Le refroidiſſement d'un mari eſt l'écueil ordinaire de la vertu d'une femme. C'eſt du moins la penſée d'un Comique de nos jours:

Pourquoi leur reprocher d'illicites ardeurs
Auſquelles donnent lieu nos indignes froideurs?
D'où vient que les Amans leur ſemblent préférables?
C'eſt qu'ils ſont toujours doux, complaiſans, agréables.

Et dans un autre endroit, il dit:

Je déteſte à jamais la puiſſance odieuſe
Qui fait que d'un mari la flâme impérieuſe
Ne peut faire ſentir ces plaiſirs pleins d'attraits,
Que l'amour fait goûter dans les bras de la paix.

Les maris ſont eux-mêmee aſſez ſouvent l'inſtrument des chagrins que leur donne la jalouſie ; c'eſt encore la penſée du même Comique, comme de pluſieuɹs autres avant lui :

Les époux tous les jours allument dans leurs
femmes
D'un amour défendu les criminelles flâmes ;
En leur préconiſant des amis dangereux :
Enfin en les montrant trop ſouvent à leurs yeux.
Si la foi d'un ami ſe trouve peu ſincere,
Ce titre ſi ſacré ſert de voile au myſtere.
Et le beau nom d'ami ſouvent couvre un Amant.

Que doit faire un mari qui ſoupçonne la fidélité de ſa femme ? Ecoutons le même Comique. Si ſon avis ne nous plaît pas, nous en ſerons quittes pour le négliger.

.... Ce n'eſt point la rigueur
Qui nous donne à coup ſûr l'empire ſur un cœur,
Ce qu'une femme craint n'attire que ſa haine,
Et de ſa paſſion ne briſe point la chaîne, &c.

Trop de dureté dans un mari, le rend odieux ; trop de facilité, le rend mépriſable. La défiance affectée fait qu'une femme ſonge à le tromper ; le trop de ſécurité eſt

eſt ſouvent cauſe qu'elle le trompe avec plus de liberté.

Il y a un milieu ; & c'eſt ce juſte milieu qui eſt inconnu à la plûpart des maris, qui donnent preſque toujours dans l'une ou l'autre extrêmité.

Qui croiroit qu'une même paſſion pût produire deux effets tout oppoſés dans les femmes ! ☞ *Pirrha*, en aimant *Calaïs*, a pris le caractère de *Lydie* : & *Lydie*, en aimant *Télephe*, a pris le caractère *Pirrha*. La premiére étoit douce, complaiſante, prévenante avec ſon mari ; l'autre étoit impatiente, fiere, *revêche* avec le ſien. La différence qu'il y a entre ces deux femmes, ne viendroit-elle pas de celle qui ſe trouve entre les deux Amans, dont l'un veut bien ſouffrir un égal, & l'autre n'en veut point ?

La douceur que montre tout-à-coup une femme qui a coutume d'être fiere, comme la fierté qui paroît ſubitement dans celle qui a coutume d'être douce, doivent être également ſuſpectes à un mari ; il n'y a guéres que l'amour qui puiſſe opérer un changement ſi prompt.

Lorſ-

Lorſque l'on conſidére les avantages que les maris ont ſur les amans de leurs femmes, ne ſeroit-on pas tenté de croire qu'il y a toujours de leur faute quand ils en ſont ſupplantés? ☞ *Argine* balançoit entre ſon époux & ſon amant; elle aimoit l'un; l'autre la charmoit. L'abſence de ce dernier a fait voir que tout le bon parmi les femmes eſt pour ceux qui ſont ſur les lieux & à portée.

Quel remede reſte-t-il à deux perſonnes mal aſſorties? Le même qu'à deux perſonnes qu'une tempête auroit jettées dans une Iſle déſerte. Feroient-elles bien de s'entr'aſſaſſiner, au lieu de ſe conſoler mutuellement, & de chercher à ſe faire ſubſiſter, en attendant que quelque heureux hazard les retire de cette ſolitude?

Il n'y a rien au monde de plus ridicule, rien de plus impertinent, rien de plus oppoſé à la félicité du mariage, que la diſproportion d'âge. L'intérêt d'un côté, & la folle paſſion de l'autre, ſont les entremetteurs ordinaires de ces ſortes de mariages. N'a-t-on pas raiſon de ſe moquer de ☞ *Xantippe*, qui vient d'épouſer un jeune homme que l'on prend pour ſon fils?

ils? Elle a beau animer ſon teint & ſes regards; elle a beau ſe donner de la gaieté, de l'enjouement, en s'habillant de la maniére du monde la plus coquette; quoi qu'elle faſſe, ſon front eſt comme l'*Amphore* des Romains, qui par ſon étiquette annonçoit l'ancienneté du vin qu'elle contenoit. Elle eſt auſſi folle, que celui qui a voulu l'épouſer eſt intéreſſé.

Le vieux ☞ *Crémès* n'oſeroit ſortir avec ſa femme, que l'on prend pour la fille de ſa fille. Il a mille railleries à eſſuyer de la part des jeunes gens, qui regardent ſon mariage comme un larcin qu'il leur a fait; & qui mépriſent ſa femme que l'argent de ce *Créſus* a ébloui. Il eſt pourtaut vrai que ſi le vieux *Crémès* avoit ſeulement vingt-cinq ou trente ans de moins, une perruque d'un blond admirable dont il couvre ſa tête chénue; & la magnificence qui brille ſur ſes habits, pourroient le faire paroître moins décrepit? mais que peut-il eſpérer étant plus que ſeptuagenaire.

Un jeune homme, à qui l'intérêt a fait épouſer une vieille femme; une jeune femme, à qui l'interêt a fait épouſer un vieillard, ne deviennent ordinairement
libres,

libres, que lorſqu'ils ſont trop âgés l'un & l'autre, pour que de jeunes perſonnes veuillent bien les épouſer ſans argent.

Egalité d'âges, égalité de biens, égalité de conditions, conformité d'humeurs, proportion des avantages extérieurs; voilà ce qu'il faut pour bien aſſortir un mariage. *Si vis nubere, nube pari.*

AMIS.

Y A-t-il de vrais amis ? Quelles qualitez doivent avoir ceux qui ſe donnent pour tels ? A quelle marque les connoît-on ? Faut-il être riche ou pauvre, dans la baſſeſſe ou dans l'élevation pour en avoir ? Sont-ils auſſi rares qu'on le dit ?

La mauvaiſe fortune fait connoître la rareté des amis. Un homme en faveur, qui croyoit pouvoir compter au beſoin ſur un peuple d'amis, pria ſon Maître de faire ſemblant de le diſgracier pour un peu de tems, afin qu'il pût s'aſſurer ſi trop de confiance ne l'abuſoit point. Qu'arriva-t-il ? Ceux qu'il croyoit ſes meilleurs amis ſe montrerent ſes plus ardens perſécuteurs ; & ceux dont il s'imaginoit devoir ètre opprimé, parurent au contraire ſes meilleurs amis. Ce qui prouve que l'on ne doit pas trop ſe fier à ceux qui paroiſſent nous aimer, ni trop

s'élever contre ceux qui semblent nous haïr. La bonne fortune fait les flatteurs; l'adversité les découvre.

Il n'y a rien qui puisse nous mieux réconcilier avec de certaines gens, qui ne nous évitent quand nous sommes en place, que parce qu'ils s'imaginent que nous les dédaignons, qu'un peu d'adversité.

Un homme en place ne doit compter pour amis, que ceux qui l'étoient avant son élevation pendant qu'il est en faveur, tout doit lui être douteux de la part de ceux qui l'évitoient auparavant, bien loin de le rechercher. Il faut qu'il tombe, pour qu'il puisse distingner ceux qui sont attachés à sa personne, d'avec ceux qui ne cherchent qu'à s'appuyer de son crédit.

☞ *Polydore* s'étonne que l'on se récrie si fort sur la rareté des amis; il a raison; car jamais homme n'en manqua moins que lui. Il en a de toute espece, de tout âge, de toute condition; dans le Clergé, dans l'Epée, dans la Magistrature, dans le Commerce, & grand nombre sur-tout parmi ceux qu'on appelle *Gens de Lettres.*

Sa

Sa maiſon ne deſemplit point de ces derniers. Ils dîneut, ils ſoupent chez lui avec autnnt de liberté que dans leur auberge. Ils y tiennent des Conférences en tout tems, & ſur toutes ſortes de matiéres. C'eſt là où ſont peſés très-ſcrupuleuſement, & critiqués très-judicieuſement les Ecrits nouvellement éclos. La lecture finie, on va aux opinions; chacun dit ſon ſentiment, non ſelon qu'il penſe, mais ſelon que l'Ouvrage excite plus ou moins ſa jalouſie. A la pluralité des voix l'Ecrit trouve grace, ou il eſt réprouvé. Ces ſéances ont comme les *Encans*, leurs jours heureux & malheureux; car tel Ouvrage qui auroit été applaudi hier, eſt ſifflé aujourd'hui. L'on en eût fait hier trois ou quatee lectures, aujourd'hui l'on ne le lit pas à moitié; la lecture en eſt inſoutenable... En quel quartier, en quelle maiſon *Polydore* ne rencontre-t-il pas de ces ſortes de gens, qui l'embraſſent, qui lui ſerrent les mains, en lui promettant d'aller dîner chez lui? L'avez-vous vû quelquefois aux Tuilleries ou au Cours ſans un cortége nombreux, compoſé de ces perſonnages ſi rares, & cependant ſi connus?... Eſt-il à ſa maiſon de campagne, les chemins ſont bordés de ceux qui y vont & de ceux qui en re-

 vien-

viennent. Chaque jour en voit arriver une nouvelle volée, qui vient remplacer celle qui eſt ſur ſon départ.... Eſt-il de retour à la ville, ceux que leurs occupations obligent à réſidence, viennent l'accabler de complimens, & le prier d'excuſer s'ils n'ont pu aller paſſer ſept ou huit jours du moins avec lui, pour goûter les plaiſirs de la campagne, (ils devroient ajouter, & celui de ſa table toujours bien ſervie.) *Polydore* appelle ces gens-là des amis. Il aime les Savans, dit-il, il ſe plaît à en faire chaque jour de nouvelles emplettes; il ſe fait gloire de les fréquenter, de les voir chez lui à toutes les heures, comme d'aller chez eux librement. Tout le monde l'en eſtime; il n'y a que ſes Créanciers, gens ſans Lettres & ſans goût, qui en murmurent.

☞ *Théodore* n'a pas un grand nombre de ceux que l'on peut appeller des vrais amis; ils ſont rares; & c'eſt beaucoup, ſelon lui, que d'en avoir ſeulement quatre ou cinq bien choiſis. C'eſt à ce petit nombre qu'il ouvre ſon cœur. Il ne voit & ne conſulte qu'eux. Il eſtime celui-ci pour ſa prudence; celui-là pour ſa probité; cet autre pour ſa pénétration; & cet autre pour ſon diſcernement.....

Théodore

Théodore ajoute qu'il n'a jamais eu besoin d'eux ; & qu'il est en passe au contraire de leur rendre plus de services qu'il n'en peut attendre de leur part... Quand *Théodore* voudra, je me charge de lui faire trouver un millier de vrais amis de cette sorte, & au même prix.

Qui peut donc nous assurer de la fidélité d'un ami ? Par où distingue-t-on le faux d'avec le véritable ? Ne comptez point sur un homme qui n'a pas une sincére probité ; comptez peu sur celui qui a besoin de vous, & encore moins sur celui dont vous avez besoin.

C'est une mode, une coutume, de se plaindre de la rareté des amis, comme de la rareté de l'argent : avec cette différence, que ceux qui veulent faire croire qu'ils n'ont point d'argent, en ont souvent beaucoup ; & que ceux qui avouent un petit nombre d'amis, n'en ont souvent point du tout.

☞ *Maxime* déclame, invective sans cesse & avec chaleur sur le peu de bonne foi qui règne parmi les hommes ; ce n'est, dit-il, que perfidie, que mensonge, que duplicité, qu'hypocrisie de quelque cô-

té que l'on se tourne. Quel trésor qu'un vrai ami! Mais qui le trouvera? Sera-ce *Maxime*, qui n'a jamais été l'ami de personne, & qui a fait au contraire tout ce qu'il faut pour être l'ennemi de tout le monde? Oseroit-il se fier à quelqu'un, lui à qui l'on ne s'est jamais fié, que l'on n'en ait été la dupe?

La conformité d'humeurs & d'inclinations fait naître l'amitié. Cette maxime n'a lieu que parmi ceux qui font profession d'une véritable probité; encore ne faut-il pas qu'ils ayent les mêmes vûes, ni les mêmes intérêts; sans quoi, leur vertu, quelqu'austère qu'elle paroisse, court risque de se démentir. Deux hommes également vertueux, ne peuvent cesser de s'aimer, tant qu'ils sont persuadés réciproquement de la sincérité de leur vertu.

☞ En quel homme a-t-on remarqué moins de défauts que dans *Théotime*? En quel homme au contraire a-t-on remarqué plus de vertus? quelle sincérité, quelle pureté de mœurs! quelle équité! quelle sagesse! *Ariste* son ami avoit-il, ou moins, ou de moins grandes qualitez? Etoit-il aisé de rencontrer deux hommes qui pos-

sé-

ſédaſſent dans un degré plus éminent toutes les qualitez néceſſaires aux parfaits amis? Même amour pour la vertu, même averſion pour le vice, même étendue de génie. La reſſemblance des inclinations ne pouvoit que les unir étroitement; auſſi s'aimerent-ils d'abord qu'ils ſe virent. Heureux, s'ils fuſſent reſtés dans l'état où ils ſe trouvoient alors; & ſi la concurrence n'eût pas rompu un lien, que les plus ſages comptoient indiſſoluble! ☞ *Théotime*, auparavant ſi moderé, ſe déchaîne avec fureur contre *Ariſte*. L'injuſtice prend chez lui la place de l'équité; la haine jalouſe empoiſonne ſon cœur, & en chaſſe l'amitié, pour y introduire l'aigreur, l'animoſité & la mauvaiſe foi... Le ſeul *Ariſte* ne ſe dément point, il eſt toujours le même; il ſoutient ſon droit avec fermeté comme ſans animoſité. Il voudroit dans le fond de ſon ame qu'il lui fût permis de ſe déſiſter de ſes prétentions ſans lâcheté. Il n'oppoſe que la douceur à la véhémence de *Théotime*; mais elle ne ſert de rien; c'eſt de l'huile jettée ſur un braſier ardent; *Théotime* n'en eſt que plus enflammé. Il appelle timidité, ce qui n'eſt qu'un effet de la modération de ſon ami; il continue ſes pourſuites, ou plutôt ſes perſécutions,

avec tant de chaleur, que tout le monde est enfin convaincu que ces deux hommes sont aussi différens dans l'intérieur, qu'ils avoient paru semblables à l'extérieur.

Si la conformité d'humeurs & d'inclinations n'est pas suffisante pour rendre l'amitié solide & durable entre les personnes de probité, lorsqu'il s'y mêle des vûes d'intérêt ou d'ambition, cette même conformité aura-t-elle plus de force pour entretenir l'union que les vicieux & les hommes perdus contractent quelquefois entr'eux?

☞ *Alphéne* & *Carpophore*, tous deux aussi illustres parmi les débauchés de notre tems, que *César* & *Alexandre* parmi les Héros des siécles passés, se sont aimés pendant quelques mois, avec une tendresse qui ne le cédoit en rien à celle que *Castor* & *Pollux* avoient l'un pour l'autre; à celle que *Thesée* ressentoit pour *Pirithoüs*; à celle, enfin qui fait regarder *Oreste* & *Pylade* comme le modèle des vrais amis. Même effronterie, même impertinence, même brutalité, même fureur pour le jeu, la table, & pour tout ce que les gens de leur espèce appellent divertissemens,

mens, se faisoient remarquer dans ces deux amis, à un tel point, que tout le monde avouoit, qu'ils étoient tellement semblables, que l'un ne pouvoit être égalé que par l'autre. Aussi ne se quittoient-ils point, c'étoit l'ombre & le corps. Plaisir, gain, perte, querelle, mauvaise affaire, tout leur étoit commun. Qui croiroit que le desordre pût former une union si harmonieuse! mais il se lassa d'agir contre sa nature, & il redevint lui-même, avec l'aide de l'Amour qui ne lui manque jamais au besoin. Cet enfant libertin & mal avisé les frappa l'un & l'autre d'une seule fléche pour le même objet; ce n'étoit encore rien, si cette fléche n'eût porté avec elle le poison de la jalousie, ennemie de toute rivalité. Alors cette raison importante qui brouilla les deux plus fameux d'entre les Capitaines Grecs, sema la discorde entre nos deux Braves; mais si *Alphene* fit paroître en cette occasion toute la fureur d'*Achille*, *Carpophore* ne se piqua point du sang froid d'*Agamemnon*; l'on vit au contraire deux *Achilles* furieux acharnés l'un contre l'autre. Un sujet trop honnête & trop glorieux avoit donné naissance à la contestation, pour qu'il n'y eût pas d'infâmie à céder. L'affaire devint si sérieuse, que

ce couple magnanime se disposoit à donner une représentation naturelle de la Tragédie *des Freres ennemis*, lorsque *Thémis*, qui survint, & qui prend plaisir à jouer de ces sortes de tours, fit disparoître adroitement & sans bruit *la Pomme de discorde*. La douleur de cette perte commune & imprévûe, frappa tellement nos deux *Champions*, qu'elle leur ôta la force de se battre, & ne leur laissa que celle de se haïr encore plus qu'ils ne s'étoient aimés.

Les femmes s'aiment ordinairement entre elles assez peu, quand elles ne sont point éprises du même objet, ou qu'elles n'ont pas les mêmes avantages ; mais elles ne manquent jamais de se haïr quand elles se trouvent en concurrence. La vertu & le vice peuvent les unir comme les hommes ; mais si l'ambition ou l'amour se met entre deux, c'est justement ce qu'il faut pour les rendre plus ennemies qu'elles n'avoient été amies ; c'est en quoi elles ressemblent encore aux hommes.

☞ *Emire* & *Uranie*, l'une d'une extrême beauté, l'autre d'un esprit agréable & brillant, croyoient ne se voir que rarement, quoiqu'elles ne se quittassent point de tout le jour. Il sembloit que la nuit

en

en les séparant augmentoit le plaisir qu'elles sentoient de se revoir le lendemain.... Elles rendoient les mêmes visites, étoient de moitié au jeu; elles se trouvoient ensemble aux promenades, au Sermon, & de là à l'Opéra ou à la Comédie dans la même loge. Rien n'étoit plus édifiant que ce commerce; tout le monde en parloit, & en bien. Un espace de tems assez considerable sembloit avoir établi trop solidement cette union, pour que l'on eût lieu de croire que rien la pût jamais rompre; beaucoup de gens du moins le pensoient ainsi : mais un hazard auquel peut-être elles n'eussent pas fait attention si elles se fussent moins aimées, détruisit bien-tôt le parfait rapport qui unissoit ces deux cœurs, & que la paix avoit pris plaisir à cultiver & à perfectionner de jour en jour. On releva dans une compagnie la beauté d'*Emire*, & l'on ne fit aucune attention aux charmes de l'esprit d'*Uranie*. Celle-ci en fut piquée intérieurement, & d'autant plus, que sa perfide amie avoit semblé prendre plaisir au triomphe. Après que la Discorde eut frappé ce premier coup, elle sentit qu'elle n'avoit encore rien fait, parce qu'*Uranie* avoit trop d'élevation d'ame pour qu'un sujet si frivole pût ralentir son ardeur.

Une autre occasion ne tarda pas à se présenter, & *Uranie* eut son tour. L'on s'épuisa en éloges sur les qualitez précieuses de son esprit, qui se firent remarquer ce jour-là avec admiration; & l'on prit garde à peine à mille attraits ravissans qui rendoient la beauté d'*Emire* si recommandable. Les choses étoient cependant encore en leur entier, & peut-être y seroient-elles restées, si la charmante *Emire* pour comble de malheur, voulant faire voir que sa beauté n'étoit point muette, n'en eût que trop dit pour convaincre qu'esprit & beauté sont deux choses réellement distinguées. Sa naïveté, que l'on pourroit appeller bêtise en termes plus forts, excita de si grands éclats de rire dans toute la compagnie, qu'*Uranie* ne put se défendre elle-même de s'en divertir avec les autres, & de se laisser entraîner au torrent. *Emire* perdit alors toute contenance; elle s'emporta avec fureur contre *Uranie*. Rîen ne fut capable de guérir la playe qu'un innocent badinage avoit faite à snn amour propre; elle rompit pour jamais avec elle, & mit un frein à sa fragilité par un ferment. *Uranie* enfin convaincue qu'elle s'étoit attachée à une femme encore plus sotte que belle, vint à bout de se consoler de sa perte; en sorte

ſorte que depuis ce tems elles ne ſe rencontreut pas plus l'une & l'autre que la grande & la petite Ourſe. *

Les femmes ſont trop intereſſées à rechercher l'amitié des hommes pour qu'elles puiſſent faire grand cas de celle de leurs ſemblable. Elles s'amuſent plus les unes avec les autres qu'elles ne s'aiment; elles croyent quelquefois s'aimer; mais l'amour les en déſabuſe.

Les hommes ont moins d'amitié que d'amour pour les femmes; ils recherchent leur contentement avec elles, après quoi, ils reviennent à leurs amis, n'ayant pas trouvé dans celles-ci toute la ſolidité qu'ils rencontrent dans ceux-là; conduite que les femmes ne pourroient tenir avec le même fondement; elles ſe trouvent toujours mieux au contraire avec les hommes, tant pour l'agréable que pour l'utile.

Un ſeul homme peut occuper le cœur de pluſieurs femmes; mais il eſt moins ordinaire que pluſieurs femmes puiſſent occuper entiérement le cœur d'un ſeul homme.

Les

* Conſtellations.

Les hommes se dégoûtent des femmes; par la même raison qui fait que les femmes recherchent les hommes; elles ne peuvent se suffire les unes aux autres; & c'est cette insuffisance qui naît de leur foiblesse, qui leur attire le mépris des hommes.

Un seul homme peut quelquefois mettre mal ensemble plusieurs femmes; & plusieurs femmes ne peuvent souvent réussir à brouiller deux hommes.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un homme & une femme puissent s'aimer de pure amitié, à moins qu'ils ne soient unis par le mariage, ou qu'ils ne se voyent depuis long-tems. Comme l'amour s'éteint presque toujours par la longue habitude, l'amitié souvent prend sa place; & c'est en ce sens-là qu'un Amant n'a quelquefois dans une ancienne Maîtresse qu'une amie, & de même celle-ci. C'est encore dans le même sens qu'un mari est Amant pour l'ordinaire les premiers mois de son mariage, & ne devient mari que par l'habitude.

Il y a cette différence de l'amitié à l'amour, que le desir dans celui-ci passe toujours avec la possession; au lieu que le contraire arrive dans l'autre. Plus on reçoit

reçoit de faveurs de la part d'un ami, plus on en attend de nouvelles, & par conséquent ce désir ne peut s'éteindre, tant que l'espérance le fait vivre.

Il n'est guère plus aisé de définir les differens genres d'amitiez, que les differentes sortes d'amour; car l'amitié varie également selon le caractère, l'âge, la complexion & l'état.

Les enfans dont le caractère propre est la légereté, ne s'attachent à un objet qu'autant qu'il leur donne cette sorte de plaisir qui leur est convenable. Bien-tôt ils s'en dégoutent pour passer à un autre qui ne leur plaît souvent que par la seule nouveauté; c'est à ces traits que l'amour se fait reconnoître enfant.

Un cœur dominé par une forte passion telle que l'amour, l'ambition, ou l'avarice, n'est guère capable d'une amitié solide. Celui qui n'est pas né avec des sentimens nobles & généreux, ou qui n'a pas une certaine étendue d'esprit, n'en est pas plus capable. Un homme emporté, violent & brutal s'il ne rencontre un esprit doux, souple & complaisant, avec

lequel

lequel il puisse se lier, court risque de changer souvent d'ami.

Il n'y a guère que deux hommes également riches ou deux hommes également pauvres, qui puissent se persuader reciproquement leur amitié; parce qu'il est rare que l'amitié subsiste toute pure sans aucune vûe d'intérêt ou de satisfaction.

☞ *Emilien* ne parle jamais qu'avec éloge de *Fabrice*. Il a dit en tant de lieux & à tant de personnes qu'il est son ami que tout le monde curieux de connoître ce *Fabrice*, a enfin découvert qu'il est riche, accrédité, & par conséquent en état de rendre de grands services à *Emilien*.

☞ *Philante* n'a pas de plus intime ami que *Léandre*. Il est presque toujours chez lui, à peine se donne-t-il le tems de prendre ses repas; il y passe les plus longues journées de l'Eté, & il ne s'y ennuye jamais que lorsque la femme de son ami est quelquefois obligée de sortir .... Ruse triviale & usée que de s'attacher au mari pour le tromper avec plus de commodité.

☞ *Clarin*, recherche avec empressement l'amitié de *Théodome*; ce n'est pas qu'il ait des services à en attendre; au contraire, *Clarin* est opulent, & *Théodo-*

me

me eſt pauvre. L'on pourroit inférer de là que l'amitié de *Clarin* eſt pure, ſi l'on ne ſavoit pas qu'ayant peu d'eſprit, il veut faire dire de ſoi qu'il fréquente un homme qui paſſe pour en avoir. Quoiqu'il en ſoit, *Clarin* invite *Théodême* à dîner chez lui un certain jour qu'il lui marque où il n'aura point de compagnie. *Théodême* à qui un bon repas ſert d'époque; & qui a cela de commun avec la plûpart de ceux qu'on appelle *gens de Lettres*, s'y rend à point nommé, & ſe trouve parfaitement bien reçu. Au ſortir de table *Clarin* le mene dans un appartement, où il lui fait remarquer la richeſſe de certains ameublemens dont il vient, dit-il, de faire emplette. Il lui étale enſuite pluſieurs paires d'habits, & lui demande ſon goût; il ajoute qu'il en a deux chez le Tailleur qui auront encore quelque choſe de plus magnifique & de plus brillant que tout ce qu'il voit. Il ne penſe pas que *Théodême* qu'il appelle ſon ami, eſt très-mal vêtu; qu'il n'a pas le moyen de mieux s'habiller; ou bien il s'imagine qu'il eſt eſſentiel à un homme qui n'a que de la ſcience d'être mal mis, & que c'eſt-là ſon état. Quelle que ſoit ſon idée, il le congedie, parce que l'heure du Spectacle eſt venue; il le quitte & lui jure

en

en l'embrassant qu'il ne desire rien tant que de lui être bon à quelque chose. Celui-ci qui croit ne pouvoir trouver une occasion plus favorable, lui expose ses besoins, & le prie de lui prêter quelqu'argent. Hé! mon ami, repart *Clarin*, que ne le disiez-vous plutôt! Tout ce que je viens de vous montrer m'en a entiérement dégarni; il est vrai que ce sont toutes choses nécessaires; mais, foi d'homme d'honneur, il ne me reste pas plus de deux cens pistoles chez moi; encore me les faut-il pour ma dépense. *Théodème* le salue & le quitte en lui faisant des excuses .... Je demande présentement lequel des deux est le plus lâche, ou de *Clarin* qui a l'inhumanité de ne pas assister un homme qu'il aime & qu'il estime, ou de *Théodême* qui a la bassesse de continuer à lui faire sa cour. N'y auroit-il pas de la vanité dans tous deux? L'un voulant faire dire de soi qu'il est en commerce avec un homme d'esprit; l'autre se croyant plus que payé, de ce qu'un riche veut bien passer pour son ami.

Ne demandez point à ☞ *Théagêne* aucun service de sa bourse, ou de son crédit; il a trop peu de l'une pour fournir à ses débauches, & pas assez de l'autre

pour

pour être en quelque considération parmi les honnêtes gens. Mais si vous voulez vous battre, & que vous ayez besoin d'un second, il est prét à se faire couper la gorge.

N'en esperez pas davantage d'*Encolpe*; mais si vous voulez l'aider à dépenser chez *Quartille* le peu qui lui reste de son patrimoine, il est tout à votre service.

Il y a de certaines gens qui évitent de contracter aucune liaison, ou qui se brouillent avec ceux qu'ils sentent avoir besoin de leurs secours.

Quel parti prendre? Si nous obligeons un ami, nous nous exposons à faire un ingrat; si nous lui faisons des confidences, nous risquons d'en faire un indiscret. Vaut-il mieux s'exposer à l'un de ces deux inconvéniens que de manquer au devoir de l'amitié? Mais quel est-il ce devoir? Rendre service à un ami toutes les fois qu'il en a besoin, & qu'on le peut; voilà ce qu'il faut. Lui confier un secret qui ne le regarde point, dont la connoissance lui est inutile; voilà ce qu'il ne faut pas.

Les

Les ruptures causées par un motif d'ambition ou d'intérêt, ou pour quelqu'autre raison que ce soit entre deux amis qui sont chefs de famille, traînent souvent à leurs suites des accidens fâcheux. Les enfans plus susceptibles d'amour que de haine, s'en tiennent à leur premiére inclination; & peu touchés des raisons bien ou mal fondées, qui font que leurs parens se haïssent, ils ne peuvent se résoudre à les imiter en concevant de l'aversion pour ceux qu'on leur avoit permis d'aimer.

„ ☞ Un ami intime de mon pere, „ (me disoit un jour un jeune Seigneur „ étranger,) avoit une fille de même âge „ que moi; il me la destina dès ses plus „ tendres années. Toutes les graces sem„ bloient être nées avec elle; sa famille „ & la mienne étoient égales en richesses „ & en dignitez; & jamais alliance n'a „ été mieux assortie que la nôtre devoit „ l'être. Nous contraignions d'autant „ moins l'amour mutuel dont nos deux „ cœurs brûloient, qu'il étoit autorisé „ par le choix de nos parens. Déja le „ tems de nous unir par le mariage, ap„ prochoit; déja nous nous disposions à

„ re-

„ recueillir le fruit d'un amour constant
„ qui s'étoit accru avec l'âge, lorsqu'u-
„ ne affaire imprévue causa le malheur de
„ ma famille pour un tems, & le mien
„ pour toujours. L'adversité est la pier-
„ re de touche des vrais amis; celui que
„ mon pere avoit regardé jusqu'alors
„ comme un autre lui-même, suivit le
„ cours de la fortune, & fut des pre-
„ miers à accabler celui qu'elle abandon-
„ noit. Sa maison qui m'étoit aussi fa-
„ miliere que la paternelle, me fut inter-
„ dite, & il signifia à *Lucrece* (c'étoit le
„ nom de sa fille) son Arrêt de mort en
„ lui ordonnant de ne plus penser à moi
„ & de m'oublier pour toujours. Ni
„ ses prieres ni ses larmes ne purent tou-
„ cher le cœur d'un pere que l'avarice
„ & l'ambition rendoient infléxible. J'em-
„ ploiai de mon côté tout ce que je crus
„ le plus capable de l'émouvoir; mais ce
„ ne fut pas avec plus de succès. Le
„ souvenir accablant d'un bien que j'a-
„ vois perdu dans le tems que je com-
„ mençois à le connoître, faisoit le tour-
„ ment de ma pensée; mille perfections
„ que je n'avois fait qu'entrevoir dans
„ celle que le Ciel me destinoit, se pré-
„ senterent clairement & en détail à mon

„ es-

„ esprit, comme pour accroître mon dé-
„ pit & me porter au désespoir. Sa beau-
„ té me paroissoit briller d'un nouvel
„ éclat ; la grace qu'elle savoit donner
„ aux moindres choses, & que je n'avois
„ pas examinée avec toute l'attention
„ qu'elle méritoit, me fit alors une nou-
„ velle impression ; je considerai les qua-
„ litez de son esprit dans un autre point
„ de vûe, & je commençai à reconnoî-
„ tre, lorsqu'il n'étoit plus tems, qu'el-
„ les étoient incomparables. Mais ce qui
„ augmentoit mon supplice, étoit cette
„ tendresse qu'elle prenoit plaisir à me té-
„ moigner, & qui ne s'étoit jamais dé-
„ mentie. On peut juger de l'excès de
„ mes peines par les justes raisons qui au-
„ torisoient mon attachement. Je flottai
„ long-tems entre l'espérance & la crainte,
„ attendant avec tremblement ce que la
„ Providence ordonneroit de mon sort.
„ Elle décida tout d'un coup & sans ap-
„ pel. Un parti se présente pour *Lucre-*
„ *ce*, il est agréé ; & le mariage se con-
„ clud en moins de huit jours. La vanité
„ & l'intérêt s'en étoient mêlés, il ne
„ pouvoit manquer de réussir. L'on peut
„ s'imaginer quelle fut ma consternation
„ lorsque j'en appris la nouvelle. Je n'a-
„ vois

„ vois point d'autres armes pour repouſ-
„ ſer un coup ſi terrible que mes foibles
„ pleurs. Je trouvai cependant le moyen
„ de faire tenir un billet à *Lucrece* pour
„ la faire reſſouvenir de cette foi qu'elle
„ m'avoit ſouvent & ſi ſolemnellement
„ jurée. La réponſe qu'elle me fit ne
„ comprenoit que ce peu de mots : *J'ai*
„ *vécu & je mourrai pour vous.* Je ne
„ compris pas alors le véritable ſens de
„ cette proteſtation énigmatique, & plût-
„ à-Dieu qu'elle ne m'en eût pas donné
„ elle-même l'explication ! J'attendois
„ avec impatience le jour deſtiné à la ſo-
„ lemnité de ſon mariage ; incertain com-
„ ment ſon amour pourroit éluder un
„ écueil contre lequel il falloit néceſſaire-
„ ment qu'il fît naufrage. Il vint ce
„ malheureux jour ; mais elle le rendit
„ fameux par une cataſtrophe ſanglante.
„ Elle périt de la même maniére que cet-
„ te célèbre Romaine, dont le nom fatal
„ ſembloit avoir influé ſur cette fille in-
„ fortunée, qui ſe rendit la victime de
„ ſon amour, comme de la haine injuſte
„ de ſes parens ".

Amis de bienſéance, amis de compa-
gnie, amis de plaiſirs, amis par intérêt &
par

par politique; voilà les plus communs & les plus en vogue; mais ce qui s'appelle un vrai ami, un autre soi-même, n'est pas moins rare parmi les hommes que le desintéressement & la bonne foi.

CON-

CONTENTEMENT DE L'ESPRIT.

CE n'eſt point un paradoxe, ni une vérité de pure ſpéculation, quand on dit que l'adverſité eſt bonne à quelque choſe ; c'eſt une maxime ſolide & conſtante, dont l'expérience ſeule peut nous faire ſentir l'utilité.

L'habitude que l'on ſe fait à l'adverſité, affermit un cœur généreux, & le rend inſenſible aux coups de la Fortune.

Lorſque la Providence veut faire un grand homme, elle couvre d'épines, d'embûches & de précipices le chemin par où elle veut le faire arriver à l'Héroïſme ; mais en même tems elle lui donne la prudence pour le guider, le courage pour le ſoutenir, & la force pour lui faire ſup-

porter les travaux, & l'empécher de s'abbattre au milieu de la carriére.

Un homme qui a toujours vécu, & qui est mort dans la prospérité, est un sot dont la Providence n'a su que faire. Elle tient une conduite à peu près semblable à celle que tiennent les Médecins à l'égard de leurs Malades. Lorsqu'ils n'en attendent rien, ils les abandonnent, & les laissent indifféremment user de tout ce qui peut flatter leur appétit: si au contraire ils en espérent quelque chose, ils les privent de ce qui est agréable à leur goût, mais en même tems contraire au rétablissement de leur santé.

Un homme croupiroit dans une indolence lascive, s'il n'étoit réveillé par les traverses; une longue continuation de prospéritez énerve le cœur, & lui donne une insupportable présomption. ☞ *Anthime*, avant son malheur, étoit précisément ce qu'il n'est pas aujourd'hui, fier, superbe, altier, dédaigneux, insolent, cruel, téméraire, présomptueux, prêt à tout entreprendre, sans prudence & sans conseil; s'irritant avec fureur contre tout ce qui s'opposoit à ses desseins. Si la fortune remettoit *Anthime* dans sa premiére splendeur,

deur, je ne voudrois pas jurer qu'il ne redevînt ce quil étoit.

Une Ville ne ſait qu'elle eſt imprenable, que lorſqu'elle a fait lever le ſiège pluſieurs fois à l'Ennemi. Un homme de même ne peut ſavoir ce qu'il vaut, quelle eſt la fermeté de ſon ame, la force de ſon eſprit, la ſolidité de ſon cœur, s'il ignore ce que c'eſt que l'adverſité.

Les grandes qualitez de ☞ *Dorante* n'étoient connues que de peu de perſonnes, encore y remarquoit-on une certaine ambiguité, qui donnoit de l'incertitude même aux connoiſſeurs; de ſorte qu'ils n'auroient oſé décider ſi *Dorante* étoit moins vicieux que vertueux, & s'il n'avoit pas plutôt les apparences de la vertu que la vertu même; c'étoit, ſelon eux, un homme problématique. L'adverſité a décidé; elle a déchiré le voile qui envelop-poit ſes vertus; elle a diſſipé le faux jour qui les obſcurciſſoit; & en les expoſant aux yeux de tout le monde, elle a fait voir dans la perſonne de *Dorante*, un homme plus élevé dans l'abbaiſſement, qu'il ne l'avoit été dans l'élévation même... *Dorante* étoit comme un diamant brute, qui ne peut recevoir ſon éclat

qu'en passant par les mains de l'Ouvrier.

Les traverses nous rendent plus tempérés, plus prudens, plus avisés, plus dociles, plus humains, plus compatissans aux peines des autres, enfin hommes. Quelle différence doit-on mettre entre un lieux Soldat qui s'est mille fois couvert ce poussiére, de sang, de feu, & un Soldat de milice qui quitte son Village en pleurant? . . La même qui se trouve entre la capacité d'un Pilote qui a été battu de grandes tempêtes, & un autre Pilote qui a toujours eu le vent en poupe.

La Providence n'a pas voulu que la prospérité accompagnât toujours la vertu; mais elle l'a exposée au contraire à mille dangers; parce qu'autrement on ne l'eût pas aimée pour elle-même, mais pour l'utilité que l'on en auroit retirée. Ce n'est pas que tous ceux qui souffrent ayent de la vertu, & que tous ceux que l'on voit dans la prospérité n'en ayent point. Le vertueux & le vicieux peuvent être également dans la peine; avec cette différence, que celui-ci se l'attire presque toujours, au lieu que l'envie la suscite à l'autre.

Quoi-

Quoique la Fortune ne ſoit pas la compagne inſéparable de la vertu, elle n'eſt cependant pas incompatible avec elle; au contraire, comme dit le Prince des Poëtes François :

Je ſai quel eſt le prix d'une honnête abondance
Que ſuit la joie & l'innocence;
Et qu'un Philoſophe étaye
D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de ſapience
Marche plus ferme de moitié.

Et quoique la vertu triomphe dans l'adverſité, ce n'eſt pas l'adverſité qui fait ni qui marque le vertueux, mais ſeulement la maniére dont il la ſouffre... La fortune a fait rougir tous les honnêtes gens, quand elle a admis ☞ *Criſpin* à ſes faveurs; ils ont été curieux de voir comment il en uſeroit; ſa vanité a égalé ſa baſſeſſe. La fortune a ſatisfait tous les honnêtes gens quand elle a précipité le même *Criſpin* du haut de ſa roue; ils ont été curieux de voir comment il ſupporteroit ce revers; ſa baſſeſſe à égalé ſa vanité.

Le feu épure l'or, & conſume la paille;

le; il fond la cire, & endurcit la boue. Comme la prospérité ne rend pas tous les hommes insolens & vains, de même l'adversité ne donne pas à tous un cœur grand & héroïque. Il n'y en a point ordinairement de plus bas & de plus rampans dans l'affliction, que ceux qui se sont laissés éblouïr par le faux éclat de la fortune; comme il n'y en a pas de plus généreux & de plus magnanimes dans l'adversité, que ceux qui ont envisagé avec un œil d'Aigle la splendeur qui environne l'élévation.

Ceux qui ne sont point dans l'affliction, doivent agir comme s'ils l'attendoient. La fortune se plaît à tromper ceux qui ont trop de confiance. Un de ses plaisirs est de les surprendre quand ils dorment, & de les voir étonnés à leur réveil d'avoir été si long-tems abusés par un mensonge habillé de toutes les couleurs de la vérité. Lorsque les honneurs, les dignitez, les richesses, les plaisirs sont évanouïs, ils sont à l'égard de celui qui les possédoit, comme s'ils n'eussent jamais existé pour lui : ainsi celui qui meurt pauvre, a fait un songe fâcheux; celui qui meurt dans l'opulence, en a fait un beau; ils sont alors aussi avancés l'un que l'au-

l'autre; avec cette différence cependant, que celui-ci regrette l'illusion qui l'abusoit si agréablement, au lieu que l'autre doit se trouver heureux d'être délivré des inquiétudes dont son imagination l'agitoit. La mort, la mort seule rétablit entre les hommes cette raisonnable égalité que la Nature y a mise. *Mors sola fatetur quantula sint hominum corpuscula.*

Comme donc la fortune se plaît à tromper, trompons-la elle-même, en ne faisant aucun fond sur ses caresses. La Fortune est une femme coquette & perfide, qui se fait un plaisir cruel de trahir ceux qui croient avoir fixé son inconstance; c'est une Beauté altiére, insolente & capricieuse, qui méprise ceux qui l'idolâtrent par de lâches soumissions, & qui obéit avec une crainte servile à ceux qui la traitent avec hauteur.

Il y a fort peu d'hommes qui ne ressentent quelqu'affliction, ou qui puissent s'en dire exempts, au moins pour l'avenir.

Ce n'est qu'en arrivant au séjour ténébreux,
Que l'homme peut se dire heureux ou malheureux.

☞ *Orgon* avoit passé le Printems, l'Eté & l'Automne de son âge au moins dans la médiocrité ; l'on auroit pu parier qu'il ne seroit pas mort riche. Il n'espéroit plus rien lui-même. L'ordre de la nature se dérange ; la terre se revêt pour lui de fleurs & de fruits, dans un tems où elle ne présente que des glaçons aux autres... Oseroit-on parier qu'*Orgon* mourra riche ?

Toute la vie de ☞ *Rufin* n'a été qu'un Automne ; il a toujours moissonné ; il moissonnoit encore, que les autres avoient consommé toute leur récolte. *Rufin* se flattoit de jouïr au moins d'un Hyver tranquille & abondant en toutes sortes de délices. Qui ne s'en seroit pas flatté ? Il est pourtant mort de faim.

Nous vivons ici-bas dans des agitations continuelles, parmi les brouillards, les vents, les tonnerres ; c'est-à-dire, parmi les impostures, les calomnies, les fourberies, les rapines, les envies, les haines, les ingratitudes, les inimitiez, les procès, les injustices & les cruautez. Y a-t-il quelqu'un qui soit exempt de la contagion de quelqu'une de ces pestes ?

L'on remarque certains perſonnages, qui ſemblent n'être expoſés aux attaques, que pour acquérir une nouvelle gloire par les avantages qu'ils en reçoivent; & d'autres que toute leur induſtrie & leur innocence ne peuvent empêcher d'être accablés.

Jouez avec ☞ *Calliodore*, ſi vous voulez qu'il vous gagne votre argent; intentez-lui un procès, ſi vous voulez l'enrichir; conteſtez-lui la poſſeſſion d'une choſe qui vous appartient, ſi vous voulez que la proprieté lui ſoit adjugée par Arrêt; demandez-lui raiſon d'une injure, ſi vous voulez être condamné à lui faire réparation.

Il ſuffit que l'on invente une calomnie contre ☞ *Caridéme* pour qu'elle ſoit crue. L'on ne ſe donne pas la peine d'approfondir; s'il n'eſt point coupable, il doit l'être. On prend juſqu'aux avantages qu'il tient de la Nature, pour les faire ſervir de fondement aux impoſtures dont on l'aſſaſſine. Il a trop d'eſprit, dit-on, pour n'être pas libertin; il eſt trop bien fait pour n'être pas débauché.... *Caridéme* n'eſt connu que par d'honnêtes gens, & entre ceux-ci, des plus éclairés; ainſi

peu de personnes le connoissent; & voilà ce qui le perd. *Artemidore* passe parmi un petit nombre d'esprits clairvoians, pour un homme vicieux; & parmi un grand nombre d'idiots, pour un homme vertueux; voilà ce qui le sauve.

Le plus grand plaisir que nos ennemis puissent retirer des persécutions qu'ils nous suscitent, c'est de voir qu'ils troublent le repos de notre esprit, en nous ôtant nos biens, notre liberté, notre honneur, nos amis, & s'il leur étoit possible, notre vie; mais le plus grand déplaisir que nous puissions leur causer, c'est d'y paroître insensible. *Démocrite* rioit des insultes de ses ennemis, qui lui avoient enlevé tout ce qu'il possédoit: Allez vous pendre, leur disoit-il en leur tendant une corde; vous n'avez pu ébranler ma constance, ni troubler ma tranquillité. *Aristophane*, poussé de jalousie & d'envie contre le sage *Socrate*, fit tout ce que peut faire un *Bouffon*, pour rendre un honnête homme ridicule. Il le joua en plein Théatre sous le personnage d'un Hypocondre qui adoroit les Nuées. Toute la ville d'Athènes, accourue à ce spectacle, éclatoit de rire, & se moquoit de *Socrate*. *Socrate* rioit plus fort que

les

les autres, & se moquoit du Comédien & des Spectateurs.

Nous ne pouvons donc mieux nous venger de nos ennemis, qu'en conservant notre sang froid: nous triomphons par-là de leurs malignes intentions; mais la tranquillité suppose nécessairement l'intégrité. Il est impossible que le crime n'entraîne à sa suite le trouble & l'inquiétude, quelque contentement que l'on affecte à l'extérieur.

Tout le monde s'accorde à dire ☞ qu'*Arturius* est un fripon. Plusieurs le croient; d'autres en sont persuadés; quelques-uns en sont convaincus. *Arturius* laisse parler le monde à la vérité; mais il fait lire dans ses yeux & sur son front, que sa tranquilité n'est que superficielle.

De mille afflictions qui peuvent troubler le repos de la vie, il n'y en a pas une dont le cœur d'un honnête homme soit plus sensiblement touché que de se voir accusé d'un crime dont il est tout-à-fait incapable. Cependant quand il a de son côté la certitude de son innocence, & qu'il est bien persuadé qu'il est plus glorieux d'être condamné innocent, que d'ê-

tre sauvé coupable, son grand cœur s'éleve plus haut que la tempête, & assis sur le Roc inébranlable de sa conscience, il voit sans émotion les vagues se soulever, & venir se briser à ses pieds avec autant d'inutilité que de fureur; persuadé qu'elles ne passeront point les bornes que le doigt de la Providence leur a marquées.

L'honneur consiste dans la certitude que l'on a soi-même de son intégrité, & non pas dans l'opinion du vulgaire. Quelle qu'elle puisse être, le sage se met au-dessus de cette illusion, & ne s'imagine pas que sa gloire en puisse recevoir la moindre atteinte. Rien n'est capable de lui faire trahir son sentiment, s'il ne le peut faire sans trahir sa vertu. C'est constance alors, c'est grandeur d'ame, & non pas opiniâtreté.

En des choses de peu de conséquence ce seroit être *Misanthrope* que de vouloir être Philosophe. Un Sage de cette espèce ayant refusé d'applaudir à la Poësie de *Denis le Tyran*, qui, comme *Néron*, avoit un talent tout particulier pour faire de méchans vers, ce fou le condamna aux *Mines*, & l'envoya travailler avec les Escla-

claves. Il le rappella enſuite ; & croiant que cette peine l'obligeroit à ſe rétracter, il le fit venir dans ſon cabinet, où il lui lut une Tragédie qu'il avoit nouvellement compoſée. La lecture finie, il lui demanda ce qu'il en penſoit. Le Philoſophe ſans rien répondre ſe leva, & marcha du côté de la porte. Le Tyran le ſuivit : Où cours-tu donc ſi vîte, lui dit-il en l'arrêtant ? Aux Mines, répondit le *Miſanthrope*.

Tant qu'il n'y auroit rien à riſquer, je dirois fort librement d'une mauvaiſe Pièce, qu'elle eſt mauvaiſe, & d'nne bonne, qu'elle eſt bonne ; & en cela je ne reſſemblerois pas à certains eſprits du tems, qui, ſans y être forcés, comme ſans ſe ſoucier de paſſer pour ignorans ou pour envieux, diſent hardiment d'une mauvaiſe Pièce, qu'elle eſt excellente ; & d'une bonne, qu'elle eſt deteſtable.

Un autre remède contre l'adverſité, c'eſt la patience : *Durum, ſed levius fit patientiâ, &c.*

Mortels, dit le Deſtin, eppoſez à mes coups
La douceur & la patience,
La grandeur d'ame, l'innocence ;
C'eſt l'unique moyen de les rendre plus doux.

La patience & la tranquillité se reproduisent mutuellement; en sorte que l'on ne peut avoir l'une sans l'autre. Mais il faut prendre garde de ne pas se méprendre sur cette patience. Il y en a une véritable, & deux fausses. La première, est le propre de la vertu; la seconde, est le partage de l'orgueil; & l'autre est la compagne du vice & de la bassesse.

☞ Quel homme est plus équitable, plus humain, moins capable de nuire, plus porté à obliger qu'*Aristide*? Quel homme cependant a plus d'envieux? Est-il quelqu'un à qui il n'ait rendu de bons offices? En est-il un qui ne l'ait payé d'ingratitnde?... J'ai voulu, dit-il, faire du bien à des hommes, ou vertueux, ou qui pouvoient le devenir; cela me suffit... L'on avertit *Aristide* que ses ennemis sont puissans; qu'ils cherchent le moyen de le détruire; qu'ils le trouveront; qu'ils l'ont trouvé. Que répond-il? S'il y a de l'équité dans cette Ville, qu'ai-je à craindre? S'il n'y en a point, pourquoi voudrois-je y rester?... Voilà ce que j'appelle la constance d'un honnête homme.

☞ Sa-

☞ *Sophronime*, doux & traitable dans la bonne fortune, eſt devenu féroce & indomptable dans l'adverſité. Il déteſte, il maudit les hommes, & ſe roidit contre les Dieux. Il leur préſente un front altier; & comme un *Capanée*, ou un *Ajax*, il oſe les braver & les défier de lancer ſur lui leurs derniers Carreaux; il court au-devant des châtimens qu'ils préparent à ſon orgueilleux *Titaniſme*. Il ne demande point de quartier; il n'en veut point.... On lui préſente les moyens de ſe relever de ſa chûte, & de ſortir de l'abîme où il eſt tombé. Il veut y reſter... On lui dit qu'un peu de douceur & de ſoumiſſion ſuffiſent pour changer la face des choſes; il rejette tout accommodement.... Je ne me ſuis point, dit-il, élevé par la fraude; je ne me ſuis point maintenu par le crime; pourquoi ſuis-je tombé? S'il y a de l'équité dans les Dieux, pourquoi l'ont-ils permis? pourquoi plutôt ne l'ont-ils pas empêché! Je ne ſuis point coupable; je ne plierai point.... C'eſt ainſi que *Sophronime* prend le Ciel à partie, qu'il lui demande raiſon de ſa conduite, & qu'il exige preſque que la Providence lui faſſe réparation... Voilà ce qu'on peut appeller la conſtance d'un enragé.

☞ El-

☞ *Elpénor* eſt eſclave des Riches, qu'il idolâtre aſſidûment & religieuſement, & le valet de leurs valets. Il craint les premiers, parce qu'ils peuvent le chaſſer de chez eux, & ceux-là parce qu'ils peuvent l'en faire chaſſer. Il n'y a pas juſqu'aux chiens d'un Grand, pour qui il n'ait de la déférence, en s'en laiſſant plûtôt mordre que de les écarter d'un coup de canne. Il eſt en même tems le Courtier honoraire du Maître, & l'Aide du Domeſtique. Si un Palfrenier s'aviſoit de vouloir lui faire endoſſer une caſaque pour laver avec lui les roues du caroſſe, je ne crois pas qu'*Elpénor* eût l'orgueil de le refuſer... Il n'a point d'amis, on rougiroit de l'être; il n'a point d'ennemis, il eſt trop mépriſé pour en avoir. En quelqu'endroit qu'on veuille le ſouffrir, vous lui voyez faire le même perſonnage. Il eſt le jouet & la marotte d'une maiſon depuis le Cabinet juſqu'à l'Ecurie incluſivement. Il eſt vrai qu'après ſix mois d'aſſiduité, il a quelquefois l'honneur d être admis à la table du Maître, quand il ne ſe trouve perſonne pour lui faire compagnie... Voilà ce que j'appelle une patience de *Paraſite*. C'eſt cette patience honteuſe que *Plaute*, *Terence*, *Horace*,

ce, *Juvenal*, *&* *Martial*, reprochent aux *Ecornifleurs* de leur tems.

Rien ne marque plus la foibleſſe & la débilité de l'ame que l'impatience. Quelle petiteſſe que de ceder à l'effort de ſon malheur! C'eſt en ce ſens que l'on peut regarder l'action de *Caton* & celle de *Porcie* ſa ſœur comme une extrême lâcheté. Ils ſe donnerent tous deux la mort pour ne point ſurvivre à l'oppreſſion de leur Patrie; au lieu de ſe conſerver pour chercher les moyens de briſer ſes fers.

A conſiderer l'action d'*Othon*, ſelon les principes de la magnanimité naturelle, elle eſt plus héroïque que celle de *Caton*. S'il s'eſt tué par un deſeſpoir fondé ſur la perte de la bataille de *Bédriac*, c'eſt un lâche; mais ſi en ſe donnant la mort il n'a eu d'autres vûes que d'étouffer une guerre civile, & de ſe ſacrifier pour le repos de ſa patrie; *Othon* eſt un Héros; il peut être mis en parallèle avec les *Decius*, les *Curtius*, & les *Codrus*.

Tout vrai Philoſophe eſt convaincu qu'il n'arrive rien que par les decrets de la Providence; qui par les voyes que bon

bon lui semble, conduit les hommes au but qu'elle s'est proposée. Or qu'y a-t-il de plus raisonnable & de plus conforme à la sagesse, que de souffrir de bon gré ce qu'on ne peut éviter de souffrir ? Si l'on gagnoit du moins quelque chose à se plaindre, à murmurer, à s'emporter, il y auroit de l'excuse ; mais par-là l'on ne fait souvent que hâter sa ruïne. Il ne faut cependant pas que cette patience empêche un homme de chercher les moyens de se délivrer du malheur qui l'accable ; n'en déplaise au plus sage des anciens Philosophes, qui refusa de se sauver de la prison où ses ennemis l'avoient fait renfermer ; ce ne seroit pas agir en homme sensé que de vouloir périr quand on peut se sauver. Qu'un homme retenu dana les fers les supporte avec patience, à la bonne heure ; c'est sagesse ; mais s'il ne les brise pas quand l'occasion s'en présente, c'est folie.

S'il y a de la vertu à souffrir avec constance un malheur que l'on s'est attiré, il y a de l'héroïsme à supporter patiemment ce que l'on ne mérite point : mais la vertu & l'héroïsme sont inutiles, si la réflexion & la prudence ne les accompagnent.

☞ *Fau-*

☞ *Faustin* & *Polycarme* ſont tombés & ſe ſont relevés preſqu'en même tems ; mais avec cette difference, que l'un devenu plus circonſpect & plus diſſimulé, donne lieu de croire qu'il ſe maintiendra ; & que l'autre au contraire, plus imprudent encore qu'il n'étoit, fait craindre qu'il ne ſe précipite ſans reſſource.

Le Sage imite les Pilotes, qui après avoir fait naufrage, en deviennent plus capables. Un grand Capitaine a dit que ſix batailles gegnées ne l'avoient pas tant inſtruit qu'une bataille perdue. Il n'eſt rien tel que le malheur pour inſtruire.

On dira peut-être que l'adverſité étouffe la vertu, parce que l'indigence à laquelle elle réduit un homme, le porte à des actions baſſes, & que ſouvent le crime eſt le fruit de la pauvreté & de la miſére plûtôt que de la méchanceté.... Cela doit s'entendre des ames baſſes ou nées dans la baſſeſſe, rampantes, vénales, & naturellement vicieuſes : à l'égard d'un eſprit cultivé & bien tourné, l'adverſité augmente ſon induſtrie, & lui fournit de juſtes moyens de ſe relever ; ou ſa propre vertu lui fait ſupporter ſon abaiſſement avec patience.

Il eſt pourtant vrai que comme l'adverſité fait connoître ceux qui ont une grande ame, l'extrême pauvreté dans laquelle naiſſent la plûpart des hommes, empêche quelquefois & très-ſouvent que l'on ne diſtingue ceux en qui la Nature a mis des qualitez & des talens qui auroient brillé s'ils euſſent été tirés de l'obſcurité & de la baſſeſſe.

Haud facile emergunt quorum vertutibus obſtat
Res anguſta domi.
La vertu ſans l'argent a les aîles rognées.

Combien de Héros en effet ! Combien de grands Politiques, de Sages, de Savans ſont perdus dans la plus vile populace ! Combien en trouveroit-on parmi ceux qui fouillent la terre, qui auroient toute la capacité néceſſaire pour commander des Armées, & gouverner des Etats ! Combien de Docteurs ſublimes, de Philoſophes profonds, de Poëtes illuſtres, &c. ſont occupés à paître les beſtiaux, à couper des joncs, &c. Combien d'idiots au contraire ſont quelquefoia dans l'élevation, à qui de tels emplois conviendroient mieux !

Mais

Mais répondra-t-on, pourquoi la Providence permet-elle qne tant de rares vertus, que tant de précieux talens ne ſoient d'aucune utilité, ni à ceux qui les poſſedent, ni aux autres ? ... Ne ſeroit-ce pas pour la même raiſon que cette même Providence permet qu'il y ait tant de pierres précieuſes cachées dans les entrailles de la terre, tant de Mines d'or & d'argent que l'on n'a jamais découvertes, & que l'on ne découvrira jamais ? Elle prend une certaine quantité de toutes choſes, & laiſſe le reſte dans l'oubli.

La Sageſſe humaine ſembleroit demander que ceux qui ſont ſpirituels & capables, euſſent des occupations proportionnées à leurs talens, pendant que ceux qui n'ont aucune ouverture pour les grandes choſes, ſeroient employés à pourvoir à la ſubſiſtance de ceux qui les gouverneroient. Mais une Sageſſe plus étendue que la Philoſophie humaine, ordonne tout le contraire. Elle met quelquefois l'homme d'eſprit à la cuiſine, & le Cuinier au Cabinet ; pour de bonnes raiſons ſans doute, qui ne nous ſeront connues que quand

quand elle voudra bien nous en faire confidence.

☞ Rien ne paroiſſoit plus petit, plus étroit, plus borné, moins capable enfin de former & d'exécuter une grande entrepriſe que le génie de *Teſtile*, avant qu'il fût en place. Rien n'eſt plus grand, plus étendu, plus propre à tracer le plan d'un projet hardi, & à l'exécuter heureuſement que ce même *Teſtile* depuis ſon élevation.

Un des plus grands avantages que l'on puiſſe retirer de l'adverſité, c'eſt qu'elle nous fait connoître que nous ne ſommes rien; & que nous avions grand tort de croire que ceux en qui nous mettions notre confiance, fuſſent quelque choſe.

Comme l'intérêt eſt le motif ordinaire qui fait agir les hommes, ils ſe montrent auſſi froids, lorſque la fortune tourne le dos, qu'ils ſe montrent ardens, lorſqu'elle rit. Tels ont été, tels ſeront toujours les Hommes. *Brutus* appelle aujourd'hui *Céſar* ſon pere, & demain il ſe met à la tête de ſoixante Meurtriers pour le poignarder. L'Homme ne fut jamais juſte & ne le ſera jamais : ou il blâme avec excès, ou il loue ſans raiſon; il éleve juſ-

qu'au

qu'au Ciel des ſujets indignes, & foule aux piés ceux qui ont le plus de mérite; par la même raiſon, que la Fortune favoriſe les indignes, & qu'elle opprime les vertueux.

C'eſt nous tromper nous-mêmes groſſiérement, que de nous imaginer que ceux qui rient avec nous dans la proſperité, voudront bien pleurer avec nous dans l'adverſité. Ils ſe recherchoient en nous; nous leur étions utiles; nous ſommes tombés, loin d'en témoigner leur douleur, ils ne ſongent qu'à plaire à ceux qui nous ont ſupplantés, & qui ſe ſont élevés ſur nos ruïnes. Tous les fronts ſe rident à l'aſpect d'un homme qui vient d'être renverſé; on déſavoue tout le bien que l'on en avoit dit, & l'on ſe fait une mauvaiſe honte de ne pas ſe joindre à ceux qui l'oppriment.

☞ Tandis qu'*Epicarme* a été le diſtributeur des graces & le canal par où elles paſſoient, on a pu le conſiderer comme une eſpèce de Divinité dont l'Autel étoit ſans ceſſe environné d'une foule d'adorateurs, qui l'encenſoir à la main lui offroient les parfums les plus exquis. Une partie de ſes flatteurs s'occupoit à chan-

chanter ſes louanges en toutes ſortes de langues & ſur toutes ſortes d'inſtrumens. Une autre partie ſe répandoit dans les Provinces & dans les Villes pour y publier ſa ſageſſe, ſa généroſité & ſa grandeur d'ame. La Renommée avec ſes deux trompettes, rempliſſoit le Ciel & la Terre du bruit de ſes exploits héroïques. Il n'avoit point d'envieux, ou plûtôt ils étoient ſi-bien couverts, & tellement confondus avec ſes adorateurs, que l'on a cru long-tems qu'il n'en avoit point; mais les traîtres, ſous prétexte d'un zèle religieux, s'étant approchés le plus près qu'ils purent de l'Autel, ils reconnurent qu'il étoit élevé ſur un foible appui; ils en minerent ſourdement le pié & ſe retirerent. L'Autel & la Divinité tomberent à la renverſe dans le tems que l'on y penſoit le moins, & écraſerent ſous leurs ruïnes la plus grande partie de ceux qui offroient des ſacrifices ou des priéres. Il n'en reſta pas une partie dans ſon entier. Alors loin de ſonger à les relever, chacun ſe mit en devoir de s'enrichir de leurs dépouilles... *Epicarme* en fut plus une Divinité, ce fut un Démon que le Ciel avoit foudroïé; ce ne fut plus même un Héros; ce fut un impoſteur, qui par une apparence trompeuſe de ver-

tu,

:u, avoit fafciné les yeux des plus clair-voyans. Ses amis comme fes ennemis :inrent le même langage ; l'on en parla l'abord avec exécration ; bien-tôt on n'en parla plus.

Un homme fage ne doit s'appuyer que fur foi-même ; c'eft-à-dire, fur fa propre vertu : fans jamais faire aucun fond fur des amis ou infidèles, ou qui peuvent le devenir. Celui qui n'agit qu'avec de droites intentions, ne craint ni les Menées de fes envieux, ni la fraude de fes faux amis. Si les méchans l'oppriment, & qu'ils foient ou trop puiffans, ou en trop grand nombre, pour qu'il puiffe parer leurs coups, il s'enveloppe dans fa propre innocence, & périt généreufemenr.

L'on ne peut donc connoître un hommé, il ne peut fe connoître lui-même, qu'il n'ait été éprouvé par l'adverfité. Quelque beau que paroiffe un vafe à l'extérieur, quelqu'entier qu'il fe montre à notre vûe, l'on ne peut quelquefois favoir s'il eft félé qu'en le frappant : de même l'on ne peut être convaincu de la baffeffe d'ame ou de la force d'efprit d'un homme que par la mauiére dont il fupporte les adverfitez.

Mais qu'à cette épreuve on trouveroit de vases dont la bonne fortune plâtre les fêlures! Qu'il y en auroit parmi ceux qui se donnent pour entiers, qui rendroient un son bien cassé si quelque coup de revers les frappoit!

Bélisaire, à la tête des Armées, a fait voir un cœur intrépide; *Bélisaire*, un bâton à la main & une besace sur l'épaule, a montré une fermeté d'ame inébranlable. C'étoit un homme.

Richesses.

Qu'est-ce qu'un Riche! Est-ce celui qui possède le plus, ou celui qui désire le moins?

☞ *Chryzophore* possède tout, & se laisse manquer de tout; il sait seulement que quand il voudra, il pourra se donner la jouïssance de tout; cela lui suffit. Mais il ne le voudra jamais; au contraire, bien loin de diminuer le nombre de ses sacs, il l'augmente tous les jours par de nouvelles Recrues... ☞ *Lubin* ne se prive que de ce qu'il ne peut avoir; il vit aujourd'hui, il n'en demande pas davantage; il travaillera pour vivre demain. Il ne

ne ſait ce que c'eſt que déſirer ce qu'il n'a pas ; mais il jouït du peu qu'il tient... Demandez à un homme ſage lequel des deux il voudroit être.

La Richeſſe conſiſte à ne manquer de rien, & non point à poſſéder beaucoup d'or & d'argent : celui qui ne déſire rien, n'a beſoin de rien ; & celui qui n'a beſoin de rien, n'eſt-il pas riche ? La Richeſſe n'a que deux degrez, le néceſſaire & le commode ; ſi l'on a le premier, l'eſprit doit être tranquille ; du ſecond, à la ſuperfluité & à l'inquiétude il n'y a qu'un pas.

Cratès nous a fait connoître par la diſpoſition de ſon Teſtament, que les richeſſes devoient être le partage des *Idiots*. Il dépoſa chez un Banquier une ſomme conſidérable, & ordonna en mourant, que ſi ſes enfans qui étoient encore jeunes, n'avoient un jour ni vertu, ni eſprit, cet argent leur fût rendu ; mais que s'ils ſe montroient vertueux & Philoſophes, on le diſtribuât au peuple.

Ce Philoſophe vouloit enſeigner par-là que les richeſſes ſont nuiſibles à celui

qui cherche la ſageſſe, parce qu'elles y apportent obſtacle.

☞ Il ſemble que le riche *Eudoxe* ſoit entré en mourant dans les vûes de ce Philoſophe. Il a laiſſé des biens immenſes à un idiot de fils, & rien du tout à un neveu auſſi ſpirituel qu'honnête homme ; cette diſpoſition eſt juſte; à cela près, que l'un auroit conſacré ſes richeſſes à la vertu, & que l'autre les proſtitue au vice & au libertinage.

L'argent entre les mains d'un ſot, ou d'un vicieux, eſt comme le poiſon entre les mains d'un Apoticaire ignorant.

Qu'eſt-ce qu'un Riche honnête homme? Ne ſeroit-ce point celui-ci? ☞ *Cléanthe* eſt en argent & en fonds, & cependant il ne poſſède rien qui ne ſoit à lui. Combien y en a-t-il qui n'en pourroient pas tant dire! Les moyens dont il s'eſt ſervi pour devenir riche, n'ont rien de honteux pour lui, ni d'odieux pour le Public. Il tâche d'augmenter ſes biens par ſa prudence & ſon économie. Il n'en employe pas les revenus à ſe donner des équipages brillans, à nourrir grand nombre de valets, encore moins à entretenir

une

une *Rhodope*, ou une *Actée*. Ce n'eſt point là le caractère de *Cléanthe*. L'équité amaſſe chez lui, & la généroſité diſtribue.

L'Homme, ſelon l'opinion vulgaire, peut ſe conſidérer en quatre états; dans l'indigence, dans la pauvreté, dans la richeſſe, & dans l'opulence. ☞ *Irus* couche ſur la paille; il n'a point de linge l'Eté, & point de feu l'Hiver. Son habit a eſſuyé les inſultes de quarante ſaiſons, & ce n'eſt que par un renouvellement perpetuel de toutes les parties qui le compoſent, qu'il a encore le nom & la forme d'un habit. Sa table eſt ſervie à peu près comme celle d'un *Huron*. *Irus* eſt indigent, parce qu'il n'a rien; ſi vous ajoûtez peu de choſe à ce rien, il ſera pauvre.

☞ *Cléon* a de quoi entretenir ſa femme, ſes enfans & quelques domeſtiques. Il eſt logé commodément & agréablement. Sa table eſt aſſez proprement ſervie pour y pouvoir inviter d'honnêtes gens. Il eſt bien vêtu, ſans être magnifique. Il a toujours mille piſtoles devant lui en cas de beſoin; il a une maiſon aux champs. Il doit peu; on lui doit beaucoup, mais ſes dé-

biteurs ſont bons ; ſes rentes ſont bien établies. Il peut pourvoir ſes enfans & obliger un ami ſans ſe gêner, *Cléon* eſt riche.

☞ *Theraméne* habite un Hôtel qu'il a fait bâtir à grands frais ; ſuperbe, & digne ſeulement de loger un *demi-Dieu*. L'argent ne ſe compte point chez lui ; on le meſure ou l'on le pèſe. Un de ſes repas ordinaires nourriroit ſoixante familles, & l'un de ſes morceaux feroit quelquefois vivre un honnête homme une ſemaine entiére. Vous ne pourriez faire le dénombrement de ſes Terres & de ſes maiſons ſans reſpirer au moins dix fois, quelque promte que vous ayez la prononciation. Le moindre de ſes équipages eſt un Palais ambulant, où l'or, l'argent & l'azur ſe diſputent l'éclat. Sa perſonne, ou plûtôt ce qui couvre ſa perſonne, a encore quelque choſe de plus brillant ; il porte à ſon doigt le patrimoine de pluſieurs Bourgeoia des plus aiſés ; & ſes poches ſont autant de tréſors. qui renferment une infinité de bagatelles auſſi riches que curieuſes. Il entretient quarante valets & une demie douzaine de *Laïs* qui lui vendent bien cher des repentirs.... *Théramene* eſt opulent.

Dans

Dans la ſuppoſition qu'il y ait chez le Pauvre de la probité & du bon ſens, il lui eſt plus facile qu'au Riche d'arriver à la tranquilité, & par elle au contentement de l'eſprit. Toutes les Philoſophies conviennent que l'empire que nous obtenons ſur nos paſſions, peut ſeul nous rendre tranquiles; or lequel des deux peut mieux procurer cet avantage, ou la richeſſe, qui ne fait qu'irriter les déſirs en croyant les ſatisfaire; ou la pauvreté, qui les étouffe par l'impoſſibilité de les contenter? ☞ La Fortune vient enfin de dérider ſon front en faveur d'*Epaphore*. Elle le comble de biens; mais elle le rend en même tems auſſi inſenſé & auſſi déréglé que la pauvreté l'avoit fait paroître ſage & retenu... Avoir de quoi ſe procurer mille plaiſirs, & s'en priver volontairement, n'eſt pas une qualité ordinaire; il faut être Philoſophe ou avare.

La pauvreté a cet avantage par-deſſus la richeſſe, que la ſécurité ſe plaît à habiter avec elle, au lieu que la crainte eſt la compagne inſéparable de l'autre. ☞ *Argante* eſt toujours inquiet, ſoupçonneux; il ſe défie de lui-même. Il a fermé ſon coffre en ſortant, à double & à triple

 tour;

tour; il revient du bout de la rue, il craint de s'être trompé. Il rencontre dans son escalier un homme dont le visage lui est inconnu; une sueur froide se répand à l'instant sur tous ses membres; il remonte avec précipitation à sa chambre, dont il trouve la porte fermée; mais cela ne le rassûre pas encore; il revoit son coffre, il commence à respirer. On n'y a point touché; n'importe, il ne sortira pas ce jour-là, ni peut-être le suivant. La rencontre de l'Inconnu n'est pas un effet du hazard; il n'y a point de doute qu'il ne soit venu à dessein de le voler; il avoit toute l'encolure d'un pendart. Quel bonheur pour lui d'être arrivé assez à tems! un quatt d'heure plus tard, tout étoit perdu. Il va s'enfermer, se barricader, se retrancher chez lui, après avoir fait une exacte perquisition par-tout. Heureusement, & c'est un effet de sa précaution, il n'y a point de cheminée à sa chambre; les cheminées, selon lui, sont des portes à voleur.... Il se couche enfin & s'endort dans la crainte; mais l'Inconnu l'agite même pendant son sommeil; il se présente à lui en Songe, tel qu'il l'avoit rencontré; le Songe malin ajoute encore à sa physionomie quelque chose de plus sinis-

tre

tre & de plus patibulaire. Quoi de plus? *Argante* le voit entrer; il brise la serrure de son coffre; il saisit son cher trésor, & s'enfuit. Celui-ci se réveille en sursaut; il croit la chose véritable; il court à la fenêtre, & crie *au voleur* de toutes ses forces... Tout le Quartier s'assemble; on enfonce sa porte, & l'on est extrêmement surpris de le trouver seul chez lui.

☞ *Adraste*, autrefois si enjoué & si gai, devient sérieux. Il fuit la compagnie de ses amis, dont il semble se défier; il ne sort plus que rarement; il est chez lui rêveur, pensif, mélancolique; il mange peu, & dort encore moins. Que lui seroit-il survenu de facheux? Une somme de vingt mille écus à laquelle il ne s'attendoit pas.

Un homme à qui le vol, la rapine, la fraude ont tenu lieu d'économie & de savoir faire, craint toujours que les richesses qui lui sont venues par la voye de l'injustice, ne s'en retournent par la voye de la Justice; & sa crainte n'est pas mal fondée. Tous les gens de bien, qui sont ses ennemis, tous ceux qu'il a pillés, tous ceux dont il excite l'envie, se

liguent & lui donnent de si violentes secousses, qu'enfin ils le déracinent & le font tomber.

Tout le monde redemande à ☞ *Chryzolin*; le Riche, le Pauvre, la veuve, l'orphelin, le Bourgeois comme le Campagnard, le Marchand & l'Artisan, il a tout mis à contribution; il a pris beaucoup à ceux qui avoient beaucoup; moins à ceux qui avoient peu : mais il a pris à tous. Il s'est grossi, il s'est enflé comme un torrent formé par des neiges fondues, & par le tribut d'une infinité de ruisseaux. Si *Chryzolin*, qui marche avec l'appareil d'un haut & puissant Seigneur, est jamais contraint de faire une exacte restitution, ne sera-t-il pas réduit à reprendre les guêtres & les sabots, qu'il a laissés derriere la porte du Temple de la Fortune lorsqu'il y est entré?

Les richesses d'elles-mêmes ne sont ni un bien ni un mal; elles ne deviennent l'un ou l'autre qu'entre les mains de ceux qui les possèdent. Mais je ne sai par quelle fatalité elles sont presque toujours l'instrument du mal! Uu Ambitieux les fait servir de degrez à son élévation, & lorsqu'il n'a que le Mérite pour concurrent,

rent, il eſt ſûr de le ſupplanter quelque ſolidement appuyé qu'il puiſſe être, & de l'obſcurcir, quelle que ſoit ſa ſplendeur, par l'éclat de ſon or.

Le voluptueux n'a qu'à déſirer, & les plaiſirs lui obéiſſent ſervilement. Le vindicatif n'a qu'a ordonner, & les miniſtres de ſon cruel reſſentiment volent pour exécuter ſes ordres.

Tout eſt rebelle au Pauvre; les Honneurs le mépriſent; les Plaiſirs le dédaignent; l'Offenſe le regarde avec un ſouris malin, & l'inſulte encore, quoiqu'il ait le bon droit & la raiſon pour lui... Si un Pauvre n'a pas de grandes vertus, il n'a pas du moins de grands défauts; il ne ſauroit faire beaucoup de bien; il ne peut faire auſſi beaucoup de mal; & n'eſt-ce pas un grand bien que de ne pouvoir faire un grand mal? Quand on peut faire tout ce qu'on veut, on fait preſque toujours ce que l'on ne doit pas. Que l'on ſe rappelle tant d'illuſtres ſcélerats qui ont été les Fléaux du Genre Humain, & on verra à quoi ſervent les richeſſes.

☞ Quel mal peut faire un Pauvre, quand il ſe livre à la cupidité? Rompre

les ferrures d'une armoire pour en dérober quelques piſtoles; dévaliſer un Marchand ſur le grand chemin, ou tout au plus piller un Coche. C'eſt-là ordinairement ſon *nec plus ultrà.* Mais qu'on lui donne le tems de voler aſſez pour entretenir une troupe plus nombreuſe; il déſolera les Villages & les Bourgades. Groſſiſſons ſa Cohorte, qu'elle devienne une Légion, une Armée, il portera le fer & le feu dans les Provinces; il réduira les Villes en cendre après en avoir paſſé les Habitans au fil de l'épée. Il cauſera des révolutions dans un Etat; deviendra un Conquérant; & ſi la force peut mettre ſur le Trône, il deviendra un Roi, ou plutôt un Tyran; car le titre auguſte de Roi ne convient qu'à l'Autorité légitime.

Si *Cromwel* n'avoit eu que de l'eſprit, de la fourberie & de l'ambition, peut-être ne ſçaurions-nous pas qu'il a exiſté. Ses richeſſes lui ont frayé le chemin aux honneurs, & les honneurs à la tyrannie.

Un Pauvre qui eſt né tel, & qui eſt comme aſſuré d'être tel toute ſa vie, ne machine rien, & ne penſe qu'à vivre. Mais ſi par hazard il voit jour à ſortir de ſon obſcurité, il forme d'abord de petits pro-

projets ; s'ils réussissent, il en forme de grands, & enfin de vastes. Le cœur d'un Ambitieux & d'un Avare ne se peut remplir ; c'est une fournaise ardente qui consume d'abord tout ce que l'on y jette.

☞ *Cléobule* a désiré d'avoir une maison à lui ; c'est bien peu de chose, & si c'est beaucoup que d'avoir en proprieté dans un *Paris*, un espace de terre de trente pieds en quarré, sans y comprendre la hauteur qui est indéterminée. *Cléobule*, au lieu d'une maison, en a eu deux, dix, vingt, tout un Quartier. Etoit-il content ? Non. Si la Mort, qui se plaît dans le desordre, & qui prend sur-tout un plaisir singulier à tromper les avares & les ambitieux, eût voulu seulement lui accorder une cinquantaine d'années de répit, peut-être *Cléobule* auroit-il pu dire un jour en parlant de Paris, *ma Ville*.

☞ *Philargire* s'est élevé par dégrez & en beaucoup de tems au faîte des honneurs & de la fortune ; il a voulu monter encore plus haut, le pied lui a manqué, la cervelle lui a tourné, il est tombé en un clin d'œil.

☞ Il y a eu un tems où *Entiphron*

étoit si bas, qu'il en voioit vingt millions d'autres au-dessus de lui. Un autre tems a succedé à celui-là. *Eutiphron* s'est vû *guindé* si haut, qu'il en voioit vingt millions au-dessous. L'on a crû qu'étant parvenu à un degré auquel il n'eût même osé lever les yeux, son ambition seroit comblée; hélas! il est mort de chagrin de ce qu'il n'a pû réussir à n'avoir que des égaux.

☞ Avant que *Cléanthis* fût devenue *Madame Cléanthis*, elle se seroit trouvée très-honorée d'être la Suivante d'*Euphrosine*. Aujourd'hui elle va de pair avec elle; elle joue avec elle; elle *la coupe orgueilleusement*; elle est plus richement parée; elle a plus de suite, & fait plus de dépense.... Elle a pourtant encore la modestie d'appeller *Euphrosine* sa bonne amie... Que ne puis-je vivre encore quelques années, pour voir si *Cléanthis* en restera-là!

A quoi servent les richesses, si leur possession ne nous remplit pas? Il est bien dur de manquer du nécessaire... il est vrai; mais autre chose est de manquer du nécessaire, autre chose d'avoir le superflu... Celui qui ne se contente pas du nécessaire, ne mérite pas le commode; & celui

celui qui ne se contente pas du commode, ne mérite pas le néceſſaire.... Le ſuperflu n'appartient qu'aux Rois & aux Princes; & alors il devient néceſſaire.

L'ambition étant donc la paſſion favorite de la richeſſe, & celle qui lui eſt la plus funeſte, il eſt hors de doute que le pauvre n'étant point expoſé à ſes atteintes, il lui eſt conſéquemment plus aiſé d'arriver au contentement de l'eſprit.

Examinons préſentement ſi par rapport à la volupté le riche a de l'avantage ſur le pauvre; en quoi il conſiſte; & s'il eſt moins dangereux au premier de céder aux attraits du plaiſir, qu'aux atteintes de l'ambition.

Il ne faut pas être riche pour être ſenſible au plaiſir. L'Amour exerce également ſon empire ſur ceux qui ont, & ſur ceux qui n'ont pas. Comme il eſt aveugle, il tire au hazard. Le trait eſt parti; il a frappé ce qu'il a rencontré, pauvre ou riche; avec cette différence, que celui-ci va envenimer ſa bleſſure, en y appliquant de faux remédes; au lieu que celui-là va la guérir en la négligeant.

☞ *Hermogene* aime la magnificence, la bonne chere, les divertiſſemens, les ſpectacles ; mais il s'en paſſe, ne pouvant mieux faire ; la pauvreté le rend économe & rangé malgré lui. *Hermogene* a reçu de la Nature un cœur ſenſible & pénétrable aux moindres traits de l'Amour ; il eſt d'une complexion extrêmement voluptueuſe. Les premiers objets qui ſe préſentent, pour peu qu'ils ayent de charmes, lui font une vive impreſſion ; les derniers lui font oublier les premiers ; de ſorte que ſon cœur eſt continuellement en proie à de nouveaux déſirs, qui ſe reproduiſent & ſe ſuccédent, en ſe détruiſant les uns les autres. Mais comme la Fortune a donné auſſi peu de facultez à *Hermogene* que la Nature lui a libéralement départi de cupidité ; la difficulté d'atteindre à la poſſeſſion de ce qu'il déſire, l'effraie, le rebute ; & il en reſte là. De retour chez lui, les émotions de ſon cœur ſe calment & font place à la réflexion.

☞ *Virron* qui de l'indigence eſt parvenu à la pauvreté ; & de celle-ci à la richeſſe & à l'opulence, ne déſire pas impunément. Il eſt ſenſible à tous les plaiſirs ; nommez-en quelqu'un qui n'enflâme

me pas ſa convoitiſe. Il voudroit les goûter, ou plutôt les dévorer tous à la fois. Il ſe trouve au milieu d'eux comme un loup affamé au milieu d'un troupeau. L'un attire par ſa douceur; celui-ci par ſa vivacité, celui-la par ſa délicateſſe; cet autre excite merveilleuſement la ſenſualité. Lequel prendre?... *Virron* devroit avoir un Conſeil composé de voluptueux, & aller aux opinions, pour déterminer ſon choix.... Il ſe plaint que la Nature ne lui ait pas donné des forces proportionnées à ſa brutalité; que n'a-t-il la panſe de *Grandgouſier* & la vigueur d'*Alcide*! il ſuccombe, ce miſérable corps, il avoue ſa défaite; & les paſſions reviennent encore à la charge; le cœur brûle encore. Un plaiſir épuiſé fait naître le déſir d'un autre, & celui-là d'un autre, à l'infini.... Les attraits de la volupté ne l'endorment pourtant pas; au contraire ils le rendent plus actif, plus laborieux, plus induſtrieux à trouver de quoi fournir aux paſſions. Repréſentez-vous un homme occupé à ramaſſer du bois de tous côtez & continuellement, pour le jetter au feu. La grande maxime de ce *Verrès* eſt que ſans *Bacchus* & *Cerès* les plaiſirs languiſſent & s'envolent. Pour fixer un domicile chez lui à ces grandes Divinitez,

tez, il en a chaſſé l'Honneur qui eſt leur ennemi, & l'a remplacé par le dol, la fraude, & la mauvaiſe foi, qui y ont amené la richeſſe avec eux.... Il s'embaraſſe peu comment ni d'où il tienne, pourvû qu'il tienne... Ne vous imaginez pas cependant qu'il s'amuſe à idolâtrer ſon or. Il eſt avare néanmoins, mais ce n'eſt que pour ſes amis; à l'égard de ſa table & de ſes Courtiſanes, il eſt prodigue. Ceux qu'il appelle ſes amis peuvent aller prendre leur part, s'ils le ſouhaitent, de ſes débauches. Voilà tout ce qu'ils ont à attendre de lui; il ſeroit fâché de ſe priver un jour de ſes plaiſirs, pour les obliger une année. Rien n'eſt trop bon, ni trop beau, ni trop cher pour *Virron.* Un plaiſir ne coûte rien, quand il ne coûte que de l'argent. N'a-t-il pas raiſon? L'argent ne lui coûte que la peine de le recevoir. Il ſait où il y en a, où il y en aura, & comment il faut le tirer. Il a des talens admirables. L'on appréhende fort cependant qu'ils ne lui deviennent funeſtes; il le craint quelquefois lui-même; & c'eſt cette crainte qui mêle de l'amertume aux plaiſirs de *Virron.*

Il n'eſt rien tel que d'avoir été une

partie

partie de ſa vie indigent & miſérable, pour poſſéder l'art de prendre du plaiſir avec goût. C'eſt un avantage que n'ont pas la plûpart de ceux qui ont été élevés dans le ſein de la molleſſe. ☞ *Sybaris* auroit tous les moyens de ſatisfaire ſa cupidité, s'il ne les avoit pas toujours eus, ou s'il les avoit moins. Il jouït des plaiſirs ſans les connoître; il eſt poſſédé plus qu'il ne poſſède. Comme il ne ſait pas ce que c'eſt que déſirer, il ignore ce que c'eſt que jouïr. Imaginez quelque ſorte de plaiſir dont il ne ſoit pas raſſaſié juſqu'au dégoût. Quelle heureuſe découverte ſi vous pouviez lui faire naître un déſir! vous en ſeriez bien payé... *Momus*, *Comus*, *Venus*, & tous les Dieux de l'Air & de la Terre, ceux de la Mer & des Iſles inconnues, n'ont plus rien à lui préſenter de nouveau. Ils l'occupent néanmoins, & ne lui donnent pas le loiſir de penſer qu'il exiſte. *Sybaris* a-t-il jamais fait réfléxion qu'il eſt homme? Sait-il ce que c'eſt qu'un homme? Il n'obéit pas à la Nature, mais à l'habitude; la nature eſt aſſoupie chez lui, ſtupide, & réduite en eſclavage. Ce n'eſt plus elle qui commande; l'Art qui la tenoit aſſervie, eſt uſé lui-même... Il y a vingt-cinq ans, trente ans que *Sybaris* dort en-

tre

tre les bras de la Molleſſe. Cependant ſi un *Hermogene*, un indigent, étoit à ſa place ſeulement un jour, il ſeroit plus heureux que ce *Sardanapale* l'a été en ſix-vingt ſaiſons ... Le plaiſir n'eſt pas la ſeule choſe à laquelle il ſoit inſenſible; il ne connoît pas l'honneur; il ne connoît pas même l'orgueil; il n'a point de paſſions, il n'a pas la force d'en avoir. Il oublie le paſſé, ne penſe point au préſent, & ſurtout il ne craint point l'avenir. S'il pouvoit craindre, il pourroit prévoir; s'il pouvoit prévoir, il mettroit des bornes à un luxe qui du ſein de l'opulence va le précipiter au moins dans la médiocrité... Que dis-je? continue, *Sybaris*: afin que par la privation de tes plaiſirs, tu apprennes à être quelque choſe de plus qu'une bête.

Un autre avantage de la pauvreté, c'eſt qu'elle ôte le pouvoir de ſe venger, & par conſéquent celui de faire une ſottiſe. C'eſt une vertu héroïque que de ſavoir diſſimuler une injure; l'on en retire toujours plus d'utilité que de la vengeance. La pratique de cette vertu eſt preſque moralement impoſſible au riche; le pauvre en fait uſage malgré qu'il en ait; & c'eſt

c'eſt en quoi je le trouve heureux d'être dans la néceſſité d'agir ſagement.

Le Pauvre généralement parlant, eſt moins vindicatif que le riche; & la raiſon en eſt claire. La vengeance eſt fille de l'orgueil, & la richeſſe en eſt la mere. Il y a encore une raiſon d'intérêt, outre celle d'impuiſſance; le pauvre ſent qu'il a beſoin de tout le monde, & qu'un ennemi peut lui faire plus de tort que vingt amis ne peuvent lui rendre de ſervices; & ſouvent il ne ſe trompe pas. Le riche au contraire ne craint perſonne, croit n'avoir beſoin de perſonne, & c'eſt en quoi il ſe trompe quelquefois: le pauvre même peut lui donner un ſujet de crainte bien fondé. La Fable de l'Aigle & de l'Eſcarbot dans *La Fontaine* inſinue du moins cette vérité.

Le Pauvre en matiére d'offenſe, ne fait ſouvent qu'un atôme d'une montagne; le Riche au contraire fait preſque toujours une montagne d'un atôme. Le Pauvre, après avoir reçu une offenſe, diſſimule, & remercie même quelquefois:

Libertas Pauperis hæc eſt;
Pulſatus rogat, & pugnis conciſus adorat. *

Le Riche après une ample réparation n'eſt pas encore appaiſé; il meſure le devoir du Pauvre à l'idée que lui en forme ſon orgueil; & comme cet orgueil eſt immenſe, il n'eſt pas étonnant qu'il puniſſe de la maniére la plus injuſte des fautes qui ne mériteroient pas l'attention d'un eſprit ſenſé. Les Valets, les Paraſites, les Sycophantes, les Flatteurs, les Flagorneurs qui obſédent les Puiſſans, ne contribuent pas peu à les rendre impatiens & prompts à s'enflâmer; leur lâcheté va juſqu'à applaudir à leur inhumanité. C'eſt la juſtice & l'équité même, ſelon eux, qui les engagent à ſacrifier les foibles à leur aveugle reſſentiment. Les Lions, les Ours, les Mâtins, ſont autant de petits Saints, dit *La Fontaine*, mais l'Aſne, le malheureux Aſne eſt criminel & puniſſable, parce qu'il eſt le plus foible.

☞ Vous avez offenſé le Seigneur *Iphicrate!* que je vous plains! Le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un honnête homme

* Juvenal, *Sat.* III. 299. 300.

homme qui n'eſt pas riche, c'eſt d'offenſer un Fripon qui eſt opulent.... Quel aſyle ſolitaire, quel antre écarté, quelle caverne profonde pourra vous mettre à couvert de ſes pourſuites! Quelle main peut vous ſouſtraire à ſa vengeance! Quittez votre pais, abandonnez votre famille, vos poſſeſſions; paſſez dans la *Mingrelie*, chez les *Margajats* & les *Topinamboux*; n'y reſtez pas long-tems; pénétrez juſques dans la Région des *Perroquets*, juſques dans les Terres Auſtrales & le Monde inconnu... mais vous n'y gagnerez rien; il faut des victimes à ſa fureur: vous lui échappez, il eſt vrai; mais votre femme, vos enfans, vos proches lui échapperont-ils? Périſſez.

☞ Quelle indignité! quel outrage plus ſanglant que celui qui a été fait à *Damaſippe!* N'en tirera-t-il pas raiſon? ne ſe pourvoira-t-il pas en Juſtice? Non. Il ne penſe à l'injure, que pour ne plus s'y expoſer. A-t-il de l'honneur? Oui. Mais il a de la prudence, & cette prudence lui apprend que ce qui eſt un filet pour le Moucheron, n'eſt qu'une toile d'Araignée pour la Guêpe.

☞ Le pauvre *Fabien* a voulu le venger,

ger; il avoit pour lui le bon droit & la raison. N'étoit-ce pas assez? Non. Il devoit considérer la grandeur, la grosseur & la pesanteur du Colosse qu'il attaquoit, & il n'en auroit pas été écrasé.

☞ *Triphon*, qui avoit de l'argent & du crédit, a cru pouvoir insulter sans conséquence *Fabrice*, qui n'avoit ni l'un ni l'autre. Mais celui-ci s'avance depuis quelques années; *Triphon* craint qu'il ne parvienne; il est sur le point d'aller lui faire des excuses.

Il n'y a donc pas de frein plus sûr pour dompter les passions, & entre celles-ci la colére, que l'impuissance de les contenter. Bien des outrages demeurent ensevelis, moins par la vertu de ceux qui les reçoivent, que par la difficulté de les relever.

Ce qui fait encore que tant que j'aurai une teinture de bon sens, je préférerai la pauvreté & la médiocrité, à la richesse & à l'opulence; c'est qu'elles me font un retranchement contre l'Envie. L'Envie est un feu à qui il faut de l'aliment, & qui pour cette raison, ne s'attache qu'aux matiéres grasses & combustibles.

☞ *Cal-*

☞ *Callisthéne* n'a rien; mais il jouït en repos de ce *Rien*. Il est mal habillé, mais il ne craint pas que des Rodeurs de nuit l'assomment pour lui arracher sa fourrure; il est mal logé, mais il n'appréhende point que les voleurs cherchent à s'introduire chez lui; il a pourtant une porte & un volet; mais c'est pour se garantir du froid & du chaud. Il mange dans de la vaisselle de terre; mais il n'a point peur que la fraude y ait caché le poison sous l'appas. Il couche durement, mais tranquillement; il ne craint pas qu'on l'égorge pendant son sommeil; il pourroit dormir dans la rue. Il a peu d'amis; il a encore moins d'ennemis. Il n'est pas connu; c'est ce qu'il demande. Il n'a point de crédit, & par conséquent point de flatteurs & de rivaux mal intentionnés. *Callisthène* est aussi libre & aussi tranquille que s'il étoit seul dans l'Univers.

☞ *Vejenton* voit peu de Mortels au-dessus de lui, & tout le reste au-dessous: mais que de soins, que d'inquiétudes, que de peines, que de patience, que de tems n'a-t-il pas fallu à *Véjenton* pour s'élever! Ses cheveux se sont blanchis, de-

puis qu'il est parti du pied de la montagne. Le voilà enfin parvenu au sommet. Il s'agit de s'y maintenir; autres soins, autres peines. Il ne voit que des abîmes de quelque côté qu'il jette sa vûe....Il est dans la Région du tonnerre & des vents. Celui là gronde avec fureur; ceux-ci soufflent de toutes parts avec violence; c'est une espèce de combat entr'eux à qui aura la gloire de le renverser. *Vejemon* se roidit pour leur faire téte; il respire à peine; il pâlit à chaque instant: s'il tombe, ce ne peut étre que dans un précipice affreux; mais il tombera; déja il chancelle... *Vejemon* ne regrette-t-il pas le pied de la montagne?

Les Riches & les personnes élevées sont ordinairement sujets à deux sortes d'Envies, également dangereuses & contraires à leur repos. La premiére est celle que les inférieurs leur portent; la seconde est celle qu'ils portent eux-mêmes à leurs supérieurs; car il faut être bien élevé pour n'avoir personne au-dessus de soi. L'envie que nous portons à nos semblables, ou à ceux que la Fortune place au-dessus de nous, est un serpent que l'amour propre fait éclorre dans notre cœur; il le pique, il le ronge & lui donne une

tor-

torture continuelle. L'envieux ſe chagrine du bien que l'on fait aux autres, parce qu'il croit le mériter ſeul, & qu'il le regarde comme un larcin qu'on lui fait. Si l'Envie naît de l'amour propre, quel homme en doit plus avoir que celui qui eſt riche & puiſſant ? Si l'envie trouble la tranquillité, quel homme encore doit être moins en repos avec lui-même?

L'envie eſt inſéparable de l'ambition. Qui eſt ſans ambition, peut être ſans envie; mais il eſt impoſſible que celui qui eſt ambitieux, ne ſoit pas envieux. Comme il déſire la chûte de ceux qui lui ferment le chemin aux honneurs, de même il ne peut les voir avancer, qu'il ne s'imagine que chaque pas qu'ils font en avant, lui en fait faire deux en arriére.

L'envie eſt au cœur ce que la rouille eſt au fer, qu'elle ronge, & qu'elle réduit à rien. C'eſt un monſtre farouche que l'on ne peut apprivoiſer. Le mérite eſt ſur-tout ce qui fait ſon ſupplice. A force de douceur on peut humaniſer un *Sauvage*, un *Cannibale*; mais à force de vertu, l'on ne fait qu'irriter un envieux.

☞ Par quel moyen croyez-vous que

l'actif, le vigilant, le laborieux & l'infatigable *Basilide* pourroit se réconcilier avec le lâche & le paresseux *Cossus* son ennemi juré? Que faudroit-il qu'il fît pour cela? Rien.

☞ Voulez-vous réjouïr l'envieux; cessez d'avoir du mérite, ou ayez-en moins que lui. *Crispe* n'a jamais témoigné plus d'amitié à *Posthume* que depuis que celui-ci a fait une sottise qui pourra causer sa ruïne.

Il est aisé de conclure par tout ce que nous venons de dire, que la Richesse étant l'aliment des passions, & celles-ci causant le trouble de l'ame, il est plus facile au Pauvre qu'au Riche de se procurer le contentement de l'esprit.

Le repos du cœur ne consiste pas dans cette paresse létargique, qui le tient dans l'inaction, & le rend insensible à tout. C'est ce qui a trompé *Epicure*, lorsqu'il s'est imaginé que la souveraine félicité de Dieu consistoit à ne prendre aucun soin de ce qui est hors de lui: mais il a rencontré plus juste à l'égard des hommes, lorsqu'établissant leur béatitude dans la volupté de l'ame, & cette volupté dans

la

la tranquillité parfaite, il réduit ce repos voluptueux à ſe rendre tellement maître de toutes ſes paſſions, que l'on ne puiſſe être ébranlé par aucune d'elles. L'on ſe trompe aſſez ſouvent en prenant la lâche indolence pour l'égalité d'ame.

☞ Vous avez vû, dites-vous, *Oronte* aujourd'hui pour la premiere fois? Vous le connoiſſez auſſi-bien que ceux qui le fréquentent depuis quarante ans; ne le revoyez pas davantage. Il eſt aujourd'hui comme il étoit il y a dix ans, & il ſera dans dix ans comme il eſt aujourd'hui. Ce n'eſt pas un homme, c'eſt le ſimulacre d'un homme qui ſe meut par des reſſorts, & qui n'eſt capable que d'une ſeule opération... On annonce à *Oronte* qu'il a perdu ſa cauſe avec dépens; il rit. Qu'une de ſes maiſons a été conſumée par le feu, ſans qu'on en ait rien pu ſauver; il rit. Que ſa femme eſt en intrigue avec un *Plumet*; qu'on l'a vûe ſeule avec lui dans un *fiacre* au Bois de *Boulogne* & au Parc de *Vincennes*; il rit. Que ſa fille qui commence à devenir grande, marche ſur les traces de ſa mere, & que bien-tôt elle lui conteſtera le pas; il rit. Que ſon neveu eſt en rapport avec des *Aigrefins*, qui l'ont aſſocié à leur Négoce, à condition

qu'il en courreroit tous les risques; il rit encore.... Les Imbéciles disent qu'*Oronte* est *Philosophe*; les *Philosophes* disent qu'*Oronte* est imbécile.

Toute la vie de l'homme sans les passions ne seroit qu'une langueur; il en a besoin pour animer sa vertu. Elles sont utiles, & composent le vrai *Sage* quand elles sont rectifiées. La vertu doit les soumettre, & empêcher qu'elles n'ébranlent l'assiette tranquille de l'Esprit. Tout homme qui veut vivre heureux ne doit point se livrer à un amour aveugle, ni se laisser dévorer par une ambition inquiéte, ni donner une torture éternelle à son esprit pour satisfaire sa vengeance, ni se laisser ronger le cœur par le poison de l'Envie, encore moins par le désir insatiable de thésauriser ce qui est à mon avis le plus sot de tous les vices.

☞ *Photin* a de quoi vivre mille ans sans rien faire; il a si bien pris ses mesures, que ses fonds sont aussi inébranlables que la Monarchie; cependant il séche sur pied, il se mine, il devient à rien; il regrette ce qu'il n'a pu avoir; il craint de perdre ce qu'il a; il se donne mille soins, mille peines, mille mouvemens pour avoir ce qu'il

qu'il n'a pas. La Mort n'aura-t-elle jamais pitié de *Photin*?

Si un homme raiſonnable ſe trouve dans l'opulence, il n'en abuſe point; s'il n'a que la ſimple richeſſe, il en uſe avec économie; s'il eſt dans la pauvreté, il eſt encore ſatisfait de ſon état, dont la baſſeſſe n'influe point ſur ſon cœur.

☞ *Philotime* dit qu'en travaillant il peut vivre doucement; mais que s'il lui ſurvenoit une maladie, il n'auroit pas de quoi ſe faire ſervir; voilà ce qui le chagrine, & tellement, que ſi *Philotime* n'y prend garde, il va tomber dans l'inconvénient qu'il craint.

FIN.

TABLE DES NOMS

PREMIERE PARTIE.

COMMERCE DU MONDE.

A.

B.

Ce-

C.

D.

E.

F.

G.

H.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

Théa-

T.

V.

SECONDE PARTIE.

FORTUNE.

A.

B.

C.

D.

El-

E.

F.

G.

J.

L.

M.

N.

P.

R.

T.

TROI-

TROISIE'ME PARTIE.

ENGAGEMENS.

A.

B.

Ca-

C.

D.

E.

F.

G.

H.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

X.

QUATRIE'ME PARTIE.

CONTENTEMENT DE L'ESPRIT.

A.

Ar-

T.

V.

F.

H.

I.

L.

O.

Oronte